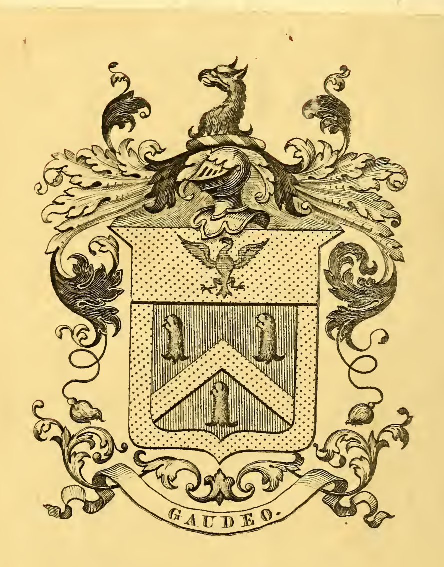



GAUDEO.





Amusemens des Otahitiens et des Anglais.

COLLECTION
DE
TOUS LES VOYAGES
FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

TOME VIII.



A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP. Libraires.
Et à GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.



COLLECTION
DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE
PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.

SECOND VOYAGE DE JAQUES COOK.

CE voyage eut pour objet de s'aſſurer ſi la partie inconnue de l'hémiſphère auſtral renfermait un vaſte continent, d'y faire des découvertes, de fixer ce que les découvertes des Navigateurs laiſſaient d'incertain encore. Pour remplir cet objet avec ſuccès il fallait connaître la grandeur & la forme des vaiſſeaux les plus convenables :

pour faire des découvertes, ils doivent pouvoir contenir assez de munitions & de provisions pour nourrir l'équipage pendant un espace de tems considérable; être d'une construction solide & ne pas tirer beaucoup d'eau : ils doivent être enfin tel que l'*Endeavour*. On acheta donc deux vaisseaux, l'un de 462 tonneaux, fut nommé la *Résolution*, l'autre de 336 tonneaux fut appellé l'*Adventure* (l'aventure) on voulut d'abord les doubler de cuivre, mais comme ce métal ronge les ferrures, on suivit l'ancienne methode: le premier vaisseau fut monté par 112 hommes, le second par 81, tous hommes choisis, surtout les officiers; on pourvut avec soin les vaisseaux de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; ils eurent les meilleures munitions, les meilleures provisions pour plus de deux ans: au gruau d'avoine on substitua le froment, à l'huile le sucre: on ajouta aux provisions ordinaires de la drèche, du sauerkraut, des tablettes de bouillon portatives, du salep, de la moutarde, de la marmelade de carotte, du jus de mout de bierre épaissi : les premiers objets étaient déjà reconnus comme de bons antiscorbutiques, les autres devaient être éprouvés relativement à ce but; on embarqua aussi sur chacun des vaisseaux les materieux préparés pour faire une patache du port de 20 tonneaux

ſi la néceſſité ou l'utilité le demandait : on les fournit de filets de pêche, de lignes, d'hameçons, de toute ſortes de marchandiſes pour échanger avec les Indiens, ou pour gagner leur amitié; d'habits pour les climats froids, & des meilleurs inſtrumens aſtronomiques. On engagea Williams Hodges, peintre de payſage, M. Reinhold Forſter & ſon fils naturaliſtes célèbres, & M. Williams Wales, & Bayley aſtronomes, à s'embarquer avec nous.

Je fis voile de Deptford le 9 Avril 1772, ſur le vaiſſeau la *Réſolution*, accompagné de l'*Aventure*; mais les vents contraires, & l'expérience qui m'apprit que mon vaiſſeau portait mal la voile, ne nous permirent d'entrer dans le canal de Plymouth que le 3 de Juillet. C'eſt là que je reçus mes inſtructions: le premier objet de mon voyage était de retrouver le cap de la Circonciſion découvert par M. Bouvet ſous le 50° de latitude méridionale & vers le 29° de longitude, de m'aſſurer s'il était une Isle ou une partie du continent, d'y faire des recherches & des obſervations de toute eſpèce, de reconnaître les habitans & de s'en faire aimer. On m'enjoignait enſuite de m'approcher du pole auſtral autant qu'il était poſſible, d'y chercher un continent & de découvrir les Isles qui peuvent être dans cette partie inconnue.

Avant de ſortir du port, nous fûmes expoſés à faire naufrage: le bâtiment avait été amarré à une petite bouée qui ne pouvant ſupporter des efforts violens, dériva promptement ainſi que le vaiſſeau: la promtitude à déplier les voiles, & à degager les manœuvres nous ſauva.

Le 13 Juillet, nous ſortîmes de Plimouth: je jettai un dernier regard ſur les montagnes fertiles de l'Angleterre, & je fus attendris: la beauté du matin, le ſpectacle des vaiſſeaux qui marchent ſur la mer éclaircirent mes triſtes idées. Nous paſſâmes devant la tour élevée d'*Ediſtone*, fanal utile aux navigateurs & nous friſſonnâmes de crainte en penſant au ſort des gardes ſolitaires qui ſont ſouvent obligés d'y paſſer trois mois ſans communiquer avec perſonne; à celui de Winſtanley qui fut écraſé par la chute du premier édifice qu'il venait d'élever & au mouvement de la tour actuelle, lorſqu'elle eſt aſſaillie par les vents furieux, & les vagues émues.

Plus nous nous éloignions de la côte, plus le vent augmentait, les vagues devenaient plus élevées, le roulis était plus violent: le mal de mer ſaiſit ceux qui n'étaient point accoutumés à naviguer, & même quelques matelots accoutumés à vivre ſur l'Océan: le vin de Porto brûlé avec des épices & du ſucre, termina ou ſoulagea leurs maux après trois jours de

douleur. Le 20, nous découvrîmes & passâmes le Cap Ortegal, sur la côte de Galice: ses environs sont montueux: ses rocs pelés & blancs sont surmontés par des montagnes, dont le sommet est couvert de bois: on y vit des champs de bled presque mûrs, & des cantons semés de bruyère. Deux jours après on vit le fanal de *Corunna*: l'air était calme, la mer unie; des champs cultivés, des enclos, de petits hameaux, des maisons de plaisance, variaient agréablement la cime des monts; autour de nous flottaient des myriades de petits crabes d'un pouce de diamètre, de l'espèce appellée par Linnæus, *Cancer Depurator*. Ce spectacle nous inspira de la gaité: sur le soir nous vîmes une Tartane française qui portait de la farine dans deux ports d'Espagne: les vents avaient retardé leur route, ils manquaient d'eau & vivaient de pain & d'un peu de vin: des fregates espagnoles leur avaient refusé des secours; nous remplîmes leurs futailles, & ils nous comblèrent de bénédictions.

Le lendemain, 24, nous rencontrâmes trois vaisseaux de guerre espagnols: le dernier portait pavillon Anglais, mais il l'abbatit dès qu'il eût vu le nôtre, prit le sien & tira un coup de canon sur chacun de nos vaisseaux: nous mîmes à la cape; il nous demanda qui nous étions,

nous le satisfimes ; mais aux questions que nous lui fîmes à notre tour, il ne fit que répondre : *Je vous souhaite un bon voyage.* Nous nous en éloignâmes un peu humiliés de notre faiblesse ; d'autres objets vinrent nous distraire. Des marsouins jouaient autour de nous pendant le jour, & la nuit, la mer paraissait lumineuse, sur tout au sommet des vagues & dans le sillage du vaisseau : des masses d'une lumière pure éclairaient la surface des flots, & il s'en élançait de petites étincelles brillantes.

Le 28, nous découvrîmes *Porto Santo*, isle de cinq à six lieues de long, dont le sol stérile est coupé de vignobles qui offrent cependant un beau tapis de verdure. On y compte 700 habitans. Plus loin on voit *Madere*, les *Isles desertes*, & *Santa Crux* ; leurs montagnes coupées par des vallées profondes, des maisons situées parmi les vignes & des cyprès élevés, embellissent leurs côteaux, & tout le pays est très pittoresque. Le soir du lendemain nous mouillâmes a Funchiale dans l'isle de Madere ; je saluai, je fus salué à mon tour, & nous débarquâmes. *Funchiale* est bâtie en amphitéâtre autour de la baie, & sur la pente des collines qui la bordent : ses maisons sont blanches, à deux étages, couvertes de toits bas, d'une architecture simple, & d'une élégance orientale : des

platte-formes, différentes batteries donnent ſur la mer : un vieux château ſitué ſur un roc noir que la mer entoure lorſqu'elle eſt haute, commande la rade : un autre commande la ville : les collines qui ſont derriere ſont couvertes de vignes, de plantations, de boſquets, de maiſons & d'égliſes, elles rappellent l'idée des jardins ſuſpendus de Sémiramis. La ville même détruit le charme du payſage : ſes rues ſont étroites, mal pavées & ſales, les maiſons de pierres ou de briques; elles ſont ſans vitres, un treillis en tient lieu : des boutiques & des magaſins ſont au rez de chauſſée : les égliſes, les monaſteres ſont bâtis ſans goût, obſcurs au dedans, décorés par des ornemens entaſſés & meſquins.

Nous allâmes chercher des plantes dans l'intérieur du pays, & en ſuivant un ruiſſeau, nous arrivâmes à un boccage de chataigniers, voiſin du ſommet le plus élevé de l'iſle : l'air y était vif, & une jolie briſe le rendait plus frais encore : de-là nous promenions nos regards ſur l'iſle & nous nous en entretînmes : elle a dix-neuf lieues de long & trois & demi de large : *Gonzales Zarco* la découvrit en 1419. Funchiale eſt ſa ſeule Cité, elle a ſept autres villes. Le gouvernement y eſt à la tête de tous les départemens civils & militaires : un Corregidor nommé par le Roi, amovible au gré de la Cour, y adminiſ-

tre la justice : chaque judicature a un Sénat présidé par un juge élu dans l'isle : les marchands étrangers élisent le leur : les domaines & les revenus du Roi montent à environ 2,700,000 livres : la paie des officiers civils & militaires, celle des troupes, l'entretien des bâtimens publics, enlèvent la plus grande partie de cette somme : cent soldats réguliers, 3000 hommes de milice composent les forces de l'isle, se rassemblent sous le drapeau une fois l'année & s'exercent pendant un mois. On y compte 1200 prêtres séculiers, la plupart instituteurs des enfans des particuliers : il n'y a d'école publique qu'un seminaire où un prêtre instruit dix étudians : pour entrer dans les ordres, il faut avoir étudié à Coimbre. Un évêque, un chapitre, un doyen y président sur tout le Clergé : le premier a en vin & bled un revenu qui équivaut à 67500 livres : 50 ou 60 franciscains sont dispersés dans quatre monasteres ; les religieuses n'en ont pas davantage & y sont au nombre de 300. Toute l'isle est divisée en 43 paroisses qui renferment environ 6400 habitans.

Le climat y est excellent en été, il est doux & tempéré ; il y a peu d'hiver ; la neige demeure plusieurs jours sur les hauteurs, mais disparaît en un jour dans les plaines : les hommes y ont un teint basané ; ils sont bien faits, & ont le pied

large. Ces insulaires ont le visage oblong, les yeux & les cheveux noirs : les femmes sont petites, brunes, sans couleurs & sans grâces dans leur maintien. La culture y est peu perfectionnée, un gouvernement trop dur s'y oppose ; cependant on y est gai : on y travaille en chantant, & le soir on se rassemble & se délasse en dansant au son d'une guitare : les plus malheureux habitent dans les villes : les femmes y vivent enfermées, & les hommes nourrissent leur orgueil de quelques vieux titres ; ils sont insociables, ignorans & ridiculement graves. Toutes les terres y appartiennent à un petit nombre de familles qui habitent dans les villes.

L'isle n'est qu'une grande montagne dont les flancs s'élèvent du fond de la mer : au centre est une vallée toujours couverte d'une herbe délicate & tendre. Toutes les pierres semblent avoir été brûlées, elles sont noirâtres, percées, & plusieurs sont de la lave : le sol est un terreau mêlé de craie, de chaux & de sable, il semble qu'elle fut un volcan dont la vallée était le cratère.

Des sources d'eaux y descendent des parties hautes dans les vallons & les crevasses profondes dont l'isle est découpée ; on n'y voit pas de plaines, ses petites rivieres sont des torrens qui entraînent les pierres des collines ; des canaux en conduisent l'eau dans les vignobles,

auxquels la chaleur du climat rend l'arroſement néceſſaire. Partout où il y a des terrains unis, on en fait des plantations d'eddoes, renfermées par un foſſé où ſe raſſemblent des eaux ſtagnantes qui ſervent à les fertiliſer: les cochons mangent les feuilles, & les hommes, les racines de cette plante. On y conſomme beaucoup de patates douces & des chataignes: le bled, l'orge ſuccedent au vignoble épuiſé, mais ils ne ſuffiſent qu'à la conſommation de trois mois: on bat le bled en plein air ſur la terre durcie, avec une planche quarrée, hériſſée de clous, traînée par deux bœufs: partout où l'on peut planter une vigne, elle y est bientôt: des ſentiers bordés de murs les ſéparent: on y forme comme des eſpeces de berceaux en treillages de bambous, ſur leſquels le ſarment s'appuye: le raiſin y eſt élevé à l'ombre, on peut facilement arracher les mauvaiſes herbes, & couper les grapes dont quelques-unes peſent juſqu'à ſix livres. Le vin n'y eſt pas par tout d'une égale bonté, ni d'un prix égal: la malvoiſie produite par un plan tiré de Candie, eſt la meilleure: un muid en coute plus de 600 livres: le plus commun ne vaut que la moitié de ce prix: on croit qu'on en recueille annuellement 45000 muids.

Ces vignes ſont enceintes de murs, de haies de poiriers, de grenadiers, de mirthes & de ro-

fiers ſauvages : les jardins produiſent des pêches, des abricots, des coins, des pommes & autres fruits d'Europe : ainſi que des bananes, des goyaves & des pommes de pin : le mouton, le bœuf y ſont petits & de bon goût : les chevaux ſont petits auſſi ; mais ils ont le pied ſûr, & ils grimpent avec agilité : les bœufs y ſont attelés à des traîneaux qui ſont les ſeules voitures qu'on y connaiſſe.

Parmi les bêtes ſauvages, on ne remarque que le lapin gris : parmi les oiseaux ſont l'épervier, la corneille, la pie, l'alouette, l'étourneau, l'emberiza, les moineaux, le pigeon ramier, l'hochequeue, le rouge gorge, l'hirondelle qui y paſſe un hiver de quelques jours dans des crevaſſes, la perdrix rouge, l'oxia, le pinçon, le chardonneret, le canari : la volaille telle que les poules, les canards, les oies ; les coqs d'Inde y ſont rares : il n'y a point de ſerpens ; mais tout y fourmille de lezards ; il y a peu d'inſectes.

Madere & les iſles voiſines ne manquent pas de poiſſons. Funchiale eſt ſous le 32° 33′ 34″ de latitude ſeptentrionale : ſous le 1° 23′ de longitude. Après y avoir pris de l'eau, du vin & quelques proviſions, nous en partîmes par un vent frais : le 4 Août nous dépaſſâmes *Palma*, Iſle haute qu'on découvre de quatorze lieues au loin ſur la mer, qui fait partie du groupe des *Cana-*

ries connu des anciens ſous le nom d'*Isles fortunées*, oublié enſuite juſqu'à la fin du quatorzieme ſiecle : autour de nous, on appercevait la bonite & dauphin pourſuivant le poiſſon volant qui leur échapait dans l'air, il vole dans toutes ſortes de directions, en ligne droite, en ligne courbe, perce les vagues & les traverſe : ces poiſſons forment des bancs immenſes : ſouvent en échapant à l'avidité qui les pourſuit, ils trouvent des boubies, des frégates, des oiſeaux du tropique & autres tyrans de l'air qui les dévorent. Et nous diſions : quel Empire ne reſſemble pas à l'océan ? quel gouvernement peut-on citer où les grands armés du pouvoir, éblouis de leur magnificence, n'oppriment point le faible & le malheureux ſans appui ?

Nous vîmes auſſi l'iſle *Fero*, & c'eſt après l'avoir dépaſſée, que nous fîmes de la bierre en mettant une meſure de jus épaiſſi de la drêche dans dix meſures d'eau : ce mêlange joint au roulis du bâtiment & à l'air y excita une telle fermentation, que pluſieurs des futailles ſe défoncerent avec une exploſion auſſi forte que celle d'un fuſil, précédée toujours d'une eſpece de vapeur : la fumigation du ſoufre l'arrêtait pour quelques jours : peut-être le mêlange d'un *eſprit double diſtillé* l'aurait empêchée.

Déjà nos livres & nos meubles ſe couvraient

de moisissures ; le fer, l'acier commençaient à se rouiller, il fallut fumiger le vaisseau avec de la poudre à canon & du vinaigre : des particules salines, des parties animales putrefiées journellement dans la mer peuvent produire ces effets. Peut-être la chaleur des tropiques volatise l'acide marin qui attaque ces métaux ; il se peut aussi que cet acide entrant dans les poumons & dans les pores, devienne salutaire aux pulmoniques, raffermisse les fibres relâchées par la chaleur, & arrête la transpiration trop violente.

Nous resolûmes de toucher à *S. Yago* pour faire de l'eau, & le 9 nous découvrîmes les isles qui en sont voisines ; dès le lendemain nous jettâmes l'ancre dans le Port *de Praya* que nous cherchions. C'est une petite baie sur la côte méridionale de l'isle, facile à reconnaître par une colline ronde & pointue qui en est voisine, un fort la protége, nous fîmes de l'eau à un puits qui est à son entrée ; elle est bonne, mais peu abondante, & la houle en rend l'approche difficile. On peut y acheter des bœufs dont le commerce est dans les mains d'une compagnie exclusive, des cochons, des moutons qui y sont mauvais, des chevres maigres qui sont de l'espece antilope, de la volaille et des fruits.

S. Yago, la plus grande des isles du Cap Verd, porte le nom de sa capitale, située au cen-

tre du pays, & le siége de l'évêque: on y compte 4000 maisons divisées en quatre paroisses. Praya est sur un rocher escarpé où l'on monte par un sentier serpentant: vers la mer ses murs tombent en ruines; vers la terre elle a un mauvais parapet de pierres séches: quelques cabanes y tiennent lieu de maisons. L'isle est peu peuplée: les habitans sont de taille médiocre, laids, presque noirs, les cheveux lainés & frisés, les levres grosses comme les negres: peut-être le climat, ou leur alliance avec les negres ont rapproché ces deux peuples: on y voit peu de blancs: les habitans les plus distingués portent de vieux habits que les matelots Européens leur vendent: le plus grand nombre n'est vètu qu'en partie: les femmes y sont laides, leurs épaules sont couvertes d'une longue corde de coton à franges qui descendent jusqu'aux genoux par devant & par derriere: les enfans impuberes sont nuds: un climat brûlant y rend l'homme indolent & pareſſeux, ils mandient avec insensibilité & fuient le travail qui trouble leur repos sans augmenter leurs jouissances: le sol y est brûlé, la végétation s'y détruit dès que les pluies lui manquent, & la population y est très-faible.

Les isles du Cap Verd sont montueuses, mais les collines inférieures y sont couvertes de verdure

dure & ſont coupées par des vallées : l'eau ne s'y trouve que dans des mares & des puits : il y a cependant une riviere qui ſe décharge à Izibeîra dans l'iſle S. Yago : près de Praya eſt une vallée plantée de cocotiers, de cannes à ſucre, de bananiers, de cotonniers, de goyaviers, mais les brouſſailles y proſperent plus encore. Une nation active & libre pourrait y faire croître le café, l'indigo, la cochenille ; une nourriture ſaine y remplacerait les racines, & des maiſons agréables les trous que les hommes y habitent.

S. Yago eſt couverte de pierres qui paraiſſent être de la lave ; le ſol y eſt une eſpece de charbon de terre & de cendre ocreuſe ; les rochers ſur la côte ſont noirs & brûlés : ils annoncent un ancien volcan, & l'iſle Fuego n'eſt encore qu'une montagne brûlante : l'intérieur du pays a des montagnes eſcarpées & ſourcilleuſes, ce ſont peut-être les volcans les plus anciens. Nous y avons trouvé peu de plantes du tropique & point d'inconnues, quelques nouveaux inſectes, de nouveaux poiſſons & différens oiſeaux, tels que la poule de Guinée, qui court vîte & vole rarement. Les cailles & les perdrix rouges y ſont très-communes ; mais l'oiſeau le plus remarquable eſt le martin pêcheur,

qui ſe nourrit de gros crabes de terre rouges & bleus qui rempliſſent les trous de ce ſol ſec & brûlé : on y voit beaucoup de ſinges.

Nous nous rembarquâmes à la fin du jour ; la houle nous força de nous déshabiller pour nous rendre à nos chaloupes, & nous courûmes le danger d'être mordus par les goulus de mer qui ſont nombreux dans le Havre : des raffales & des ondées de pluie nous atteignirent dès que nous fûmes en mer, le tems fut épais & brumeux : un ſoir nous vîmes un metéore lumineux d'une forme oblongue & d'une couleur bleuâtre ; ſa marche fut rapide & il diſparut bientôt. Une hirondelle ſuivait notre bâtiment & ſe juchait le ſoir ſur un des ſabords : le jour elle voltigeait autour du vaiſſeau : des bonites jouaient auſſi ſur les ondes, mais nous n'en pûmes prendre : un goulu fut moins defiant : il fut amené ſur le port avec 4 poiſſons ſucceurs qui s'étaient attachés à lui ; ſa chair frite eſt bonne, mais ſa graiſſe le rend difficile à digérer.

Le 19 Août, un charpentier ſobre & bon ouvrier, arrangeant un des écoutillons, tomba dans la mer & diſparut : tous nos efforts pour le ſauver furent inutiles : nous le regrettâmes longtems. Nos futailles commençaient à ſe vuider : une pluie qui tombait en torrens les remplit ;

c'eſt un grand beſoin que l'eau fraîche ſur la mer; en la bûvant, le ſang ſe délaie, on repare la perte cauſée par une tranſpiration abondante, & alors on a moins à craindre les maladies putrides, ſur-tout ſi l'on change ſouvent de linge.

Je reviens à notre hirondelle; dans la ſolitude de l'Océan un oiſeau intéreſſe, & j'en vais raconter la mort. La pluie avait détrempé ſon plumage, elle ſe laiſſa prendre; on la ſécha, on lui permit de voltiger dans la chambre, & cette priſon ne parut pas l'affliger: on ouvrit les fenêtres à midi, elle s'élança dans l'air libre, revint le ſoir, s'envola le matin, & revint nous trouver encore. Elle paraiſſait ſentir que nous ne lui voulions point de mal, & paſſait ſans trouble une partie du jour dans la chambre de l'un de nous; mais bientôt elle diſparut pour jamais. Peut-être elle entra dans le poſte de quelque matelot qui la tua pour en nourrir ſon chat; peut-être le chat même lui épargna cette peine. Ainſi preſque toujours la familiarité des oiſeaux avec nous leur eſt fatale.

Le 22 nous éprouvâmes un calme parfait, qui fut ſuivi de raffales, de pluies, de chaleurs étouffantes; le thermomêtre était à midi de 79 à 82°: pendant ce temps, la mer nous offrit des poiſſons longs de quinze à vingt pieds; c'étaient

des Dauphins peut-être, parmi leſquels nous remarquâmes des *Sauteurs*, qui ſont d'une couleur brunâtre: nous étions alors au midi de la côte de Guinée, & la vue de ces poiſſons ſurprit nos officiers qui n'en voyent pas ordinairement dans ces parages. Nous n'avions point de malades malgré les effets de la pluie dans ces climats chauds; c'était l'effet ſans doute de nos ſoins pour faire aërer & ſécher le vaiſſeau, y allumer des feux entre les ponts, fumer l'interieur, obliger les équipages d'expoſer à l'air leurs lits & tenir leurs habits propres.

Le 27 nous vîmes des mouettes, des fregates, des oiſeaux de tropique qui ne volent jamais loin de la terre; cependant nous nous en croiyons encore à quatre-vingt lieues: nous meſurâmes le courant, il portait au Nord d'un tiers de mille par heure; le thermomètre en plein air ſe tenait à 75 d. $\frac{1}{2}$, à la ſurface de l'eau il deſcendait au 74; à 80 braſſes de profondeur, il fut au 66 degré. Le 1 Septembre, nous vîmes un diable de mer: à ſa forme exterieure, on l'eut cru du genre des rayes; mais il parait être une eſpèce nouvelle de poiſſons volans & leur ennemi, les bonites reparurent: nous prîmes un dauphin dont la chair eſt ſéche, mais la vivacité inimitable de ſes couleurs qui changent continuelle-

ment d'une teinte à l'autre, tandis qu'il meurt, presentait un des ſpectacles les plus admirables qui puiſſe s'offrir aux regards d'un voyageur. Le 8 Septembre, nous paſſâmes la ligne & fimes la cérémonie ordinaire: la gaité qu'elle inſpire, les ablutions forcées mêmes ne nuiſent point à la ſanté. Le vent était favorable, le tems beau, nous avancions rapidement, des oiſeaux nous annonçaient la terre; peut-être venaient-ils des isles Aſcenſion ou S. Matthieu, que nous laiſſâmes à peu de diſtance: quelquefois la mer nous paraiſſait couverte d'animaux de la claſſe des *molluſca*, & que nous nommâmes *glaucus atlanticus*. L'un d'eux dont la couleur était bleue, avait la forme d'un ſerpent & quatre pattes diviſées en pluſieurs branches: d'autres étaient tranſparens comme des criſtaux, & en s'uniſſant, formaient de longues chaines: nous vîmes auſſi celui que les Portugais nomment vaiſſeau de guerre, & les Anglais *ſalée*. Nous apperçumes un vaiſſeau auquel nous ne parlâmes point pour ne pas perdre de tems; nous commencions à ſentir le froid quoiqu'à peine parvenu ſous le 25 deg. de latitude; mais nos corps relâchés par la zone torride y étaient devenus plus ſenſibles. Vers le 4 Octobre, nous vîmes pour la premiere fois de petits petrels à couleur de ſuie & à croupion

blanc, des pintades & des albatroſſes, & le 11 nous obſervâmes une éclipſe de lune, qui fixa la longitude du lieu où nous nous trouvions: de nouveaux oiſeaux parurent avec ceux dont nous avons parlé: tels ſont le coupeur d'eau & la petite hirondelle de mer: ſur la mer nous découvrîmes *l'helix Janthina*, coquillage de couleur violette, qui n'eſt point le purpura des anciens, remarquable par la minceur extrême de ſa texture, & qui ſemble deſtiné à fuir les côtes bordées de rochers: un lion marin fut pris pour un homme tombé dans la mer & fit pouſſer des cris d'allarmes; on revira ſur le champ, on ne vit rien; on fit l'appel, il ne manqua perſonne; nos amis de l'Aventure nous apprirent ce qui nous avait trompés.

Parvenus ſous le parallele de Triſtan de Cunha, nous vîmes une grande baleine & une eſpece de goulu de couleur blanchâtre, ayant deux nageoires ſur le dos, & long d'environ vingt pieds; nous nous regalâmes de quelques albatroſſes dont nous examinâmes deux eſpèces: malgré ces événemens paſſagers, l'ennui d'une longue navigation commençait à nous gagner: la vie ſolitaire & monotone des vaiſſeaux nous attriſtait; des obſervations d'hiſtoire naturelle parvenaient à nous diſtraire. Nous approchions

du Cap de Bonne-Espérance; déjà les oiseaux de mer commençaient à nous quitter pour faire place à l'oiseau noir ou Poule du Cap, que nous découvrîmes avec la terre, après une navigation plus heureuse que ne nous l'avaient promise des hommes experimentés qui s'attendaient à de longs & fréquens calmes, & à des ouragans dans le voisinage de la ligne dans le temps où nous la passâmes.

Ce fut le 29 que nous découvrimes la montagne de la Table: nous forçames de voiles pour gagner la baie avant la nuit & nous ne pûmes y réussir: nous la passâmes à louvoyer. Là nous vîmes la mer toute en feu, phenomene sur la cause duquel nous n'étions pas d'accord: je fis tirer quelque seaux d'eau, & nous y trouvâmes une quantité innombrable de petits insectes transparens & globuleux, de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, d'une substance gelatineuse: quand l'eau était en repos, leur nombre paraissait diminuer & la lumiere se dissipait insensiblement, en l'agitant on lui rendait son éclat, & les bluettes se mouvaient dans des directions contraires aux ondulations de l'eau: en remuant l'eau avec la main une étincelle lumineuse s'attachait aux doigts; & avec une forte lentille, nous découvrimes l'orifice d'un petit

tube qui entre dans le corps de cet atôme dont quatre ou cinq ſacs inteſtinaux rempliſſaient l'interieur. On ne put faire de découvertes plus exactes pour connoître leur nature & leurs organes ; le toucher les gâte & ils n'offrent plus qu'une maſſe confuſe de linéamens flottans : nous ſoupçonnâmes qu'ils étaient le frai d'une eſpece de méduſe ou d'ortie de mer : tel était l'animalcule qui couvrait l'Océan dans un grand eſpace, ſe mouvait d'un lieu à un autre, jouiſſait de la faculté de briller quand il lui plait & d'éclairer tous les objets qu'il touche : la mer paraiſſait enflammée ; le ſommet de chaque vague ſemblait un phoſphore, une ligne lumineuſe marquait la trace du navire : de grands corps de lumiere ſe remuaient à nos côtés, quelquefois avec lenteur, quelquefois avec viteſſe ; ils s'éloignaient, ſe raprochaient de nous, avaient la forme des poiſſons, & lorſque les plus gros approchaient des petits, ceux-ci ſe retiraient en hâte.

Le jour naiſſant nous fit voir un beau Ciel, & nous vînmes mouiller dans la baie de la Table à un mille du débarquement, près du fort : bientôt nous reçumes la viſite des officiers de la Compagnie qui venaient examiner les vaiſſeaux, la ſanté des équipages, & s'aſſurer ſi la

petite verole était à bord, maladie redoutable au Cap. J'allai viſiter le Gouverneur qui me reçut avec politeſſe & m'apprit que des vaiſſeaux de l'isle Maurice avaient découvert une terre ſous le meridien de cette isle & le 48° de latitude meridionale, & qu'un coup de vent les en avait écartés.

Nous fûmes frapés du contraſte qu'offre cette colonie & S. Yago : dans celle-ci le ſol ſuſceptible de culture eſt négligé de ſes habitans pareſſeux & opprimés : au Cap on voit une ville propre & bien bâtie au milieu d'un deſert entouré de maſſes de roc, entrecoupé de montagnes noires & effrayantes ; au bord de l'eau ſont les magaſins : les maiſons ſont repandues derriere ſur un côteau légerement incliné ; il n'y a qu'une égliſe, les Lutheriens y ont une chapelle ; mais n'y peuvent avoir un Prêtre ; ils ſont obligés de ſe ſervir des Aumoniers Danois ou Suedois, qui abordent au Cap. Les eſclaves ne paraiſſent y avoir aucune Religion, & on ne s'en occupe pas. La Compagnie a pluſieurs centaines d'esclaves qui logent, vivent & travaillent dans une maiſon ſpacieuſe : un autre grand bâtiment ſert d'hôpital aux matelots des vaiſſeaux de la Compagnie, & il en eſt ordinairement rempli : entaſſés dans un vaiſſeau, ſous la zone torride, vivant à pe-

tites rations de viandes ſalées, la fievre & le ſcorbut les moiſſonnent : on leur y donne des médicamens ; mais les plus ſalutaires ſont les proviſions fraiches & un air pur : près d'eux eſt le jardin où l'on cultive les herbes potageres, les antiſcorbutiques, il eſt defendu contre les tempêtes deſtructives par de hautes allées de Chênes, qui forment les ſeules promenades aërées & couvertes qu'on trouve dans ces climats chauds.

Nous nous établîmes dans la maiſon de M. Brands dont les ſoins empreſſés nous furent utiles pour trouver des proviſions & pourvoir à nos beſoins : tandis qu'on s'en occupait, nous fîmes des excurſions botaniques dans la campagne : le ſol bas & marécageux près de la mer s'éleve inſenſiblement de tous les côtés vers les trois montagnes qui forment le fond de la baie : le bas eſt couvert de quelque verdure ; les cantons élevés ont un aſpect horrible & ſec ; mais on y voit des buiſſons diſperſés, habités par des lézards, des ſerpens, des tortues, des oiſeaux ; & une grande variété de plantes : quelques plantations ſont élevées dans les lieux qu'un filet d'eau fertiliſe : on y fit des collections immenſes de plantes, & y trouva un grand nombre d'animaux inconnus aux naturaliſtes.

Nous viſitâmes la montagne de la Table : la

route en eſt très - raide, difficile & ſemée de cailloux. Vers le milieu, on entre dans une crevaſſe effrayante & vaſte dont les côtés perpendiculaires ſont garnis de rochers menaçans, empilés & couchés: des ruiſſeaux ſortent des fentes, ou tombent des précipices en gouttes, & donnent la vie aux plantes & aux arbriſſeaux qui ſont plus bas: des plantes y repandaient une odeur aromatique. Le ſommet de la montagne eſt ſtérile & preſque de niveau partout: quelques cavités y étaient remplies d'eau & de terre végétale qui nourriſſait quelques plantes odoriférantes, des baboins hurlans, des antilopes, des vautours ſolitaires, des crapaux habitent aux environs: la vue y eſt très - étendue, la baie n'y paraît qu'un étang, les vaiſſeaux que de petites barques, la ville que des ouvrages d'enfans: les autres montagnes nous paraiſſaient petites: mais au-delà des collines blanches, une chaîne majeſtueuſe de hautes montagnes arrêtait notre vue: un grouppe de maſſes briſées de rochers enfermait la baie, & ſe terminait au cap des Tempêtes. Entre le midi & l'orient, nous découvrions de nouvelles plantations enfermées par d'immenſes bruyeres, dont la verdure contraſtait avec le reſte du pays, & Conſtantia célebre par ſes vignobles. Un air froid & perçant nous força de

defcendre cette montagne après y être demeuré deux heures.

C'eft furtout au fud - eft de cette montagne que nous dirigeâmes nos excurfions, parce que le fol y produit un grand nombre de fimples divers : près des collines l'afpect en eft très-agréable : au bord de chaque ruiffeau on voit des plantations variées de vignobles, de champs & de jardins, entourées de chènes hauts de dix à vingt pieds qui les mettent à couvert des vents deftructeurs. Le gouverneur Tulbagh les fonda & y a conftruit des maifons & des jardins pour fes fucceffeurs; ils n'ont de remarquable que l'ombre & l'eau qu'on y trouve : la Compagnie y a des hangards, on y voit une brafferie, & plus loin la belle vallée qui renferme la plantation appellée le *Paradis*, où l'on trouve des bofquets delicieux, & d'excellens fruits. Nous vîmes arriver dans la baie deux vaiffeaux Hollandais dont l'équipage était dans un delabrement extraordinaire; & dont l'un avait touché au port de Praya un mois avant nous : notre voyage plus rapide n'avait point repandu de maladies parmi nous, & cette raifon fit que notre fejour au Cap pouvait être fort court : cependant nous n'apareillâmes que le 22 Novembre : pendant ce tems l'équipage fe nourrit de bœuf ou de mouton

frais, de pain nouvellement cuit, de beaucoup de légumes; on calfata & on peignit les vaisseaux, & on acquit un nouveau secours pour les découvertes en histoire naturelle. Ce fut M. Spéarmann, élève de Linnæus, & dont l'entousiasme pour les sciences ne s'est jamais démenti; il était versé dans la médecine, avait un ame sensible, était un vrai philosophe. Avant de nous embarquer, nous achetâmes à haut prix un épagneul qui allait à l'eau, afin que cet animal ramassât tous les oiseaux qui tomberaient hors de notre portée.

Nous avons parlé ailleurs de la colonie du Cap, nous n'en dirons qu'un mot aujourd'hui. Il y a ordinairement cinq esclaves pour un blanc: ceux-ci les traitent avec douceur, les habillent bien, mais les obligent à ne porter ni bas ni souliers. On y voit un grand nombre de Malais, de Bengalois & quelques Negres. Les colons sont Hollandais, Français protestans, & la plupart Allemands: ils sont industrieux, aiment l'aisance & peuvent jouir même de l'abondance; ils sont hospitaliers & sociables; ils ont peu de moyens & peu le goût de s'instruire: ceux qui veulent que leurs enfans le soient les envoyent en Hollande; l'éducation des femmes y est négligée, & leur conversation est peu interessante:

plusieurs parlent le français, l'anglais, le portugais, le malais; elles dansent, chantent, jouent du luth ; mais manquent de délicatesse. Il y a cependant des colons instruits : rarement ils y amassent d'aussi grandes fortunes qu'à Batavia, & les plus grandes surpassent rarement la somme de 500,000 livres. A la campagne, les fermiers sont simples, ignorans, hospitaliers, & la plupart d'une corpulence remarquable.

La compagnie ne concede plus de terrain à perpétuité; elle le livre à un fermier pour la redevance annuelle de 125 livres pour 60 acres, rente qui ne les encourage pas à cultiver la vigne : ils élevent beaucoup de bétail : tels fermiers ont de 7 à 15000 moutons & des vaches à proportion; les vignobles sont dans les plantations voisines du Cap, les champs de bled sont les plus éloignés. Lorsqu'ils viennent à la ville, ils amenent leur famille avec eux, dans des chariots couverts de toile ou de cuir, traînés par 8 à 12 paires de bœufs. Souvent les plus opulens confient à un jeune homme un troupeau de 4 à 500 moutons qu'il conduit dans un canton éloigné abondant en eau & en herbe : il a pour sa part la moitié des agneaux, & bientôt il est aussi riche que son bienfaiteur. Le bled qu'on y recueille sert à l'approvisionnement des isles de France &

de Bourbon, & il y aurait plus de productions ſi les plantations étaient moins éloignées, & les chemins moins impraticables. La compagnie défend à ſes colons de s'établir à moins d'un mille de diſtance les uns des autres. Cette colonie ſerait floriſſante ſi elle n'appartenait pas à une ſociété de marchands.

L'atmoſphere y eſt ſujet à des variations fréquentes, ce qui y cauſe beaucoup de rhumes ; il neige, il gèle dans les montagnes, rarement dans la plaine. Cette extrêmité de l'Afrique eſt une maſſe de hautes montagnes dont les extérieures ſont noires, eſcarpées, ſtériles & compoſées d'un granit groſſier qui ne contient aucune production de volcan : les intérieures paraiſſent être métalliques : on y trouve des ſources chaudes. La colonie de *Stellenboſch* paſſe pour la plus fertile du Cap : les chênes y deviennent très-hauts : près de la ville, les plus hauts n'ont pas 30 pieds d'élévation : la botanique peut s'y enrichir, & deux ſavans y ont raſſemblé plus de mille plantes inconnues avant eux. Le regne animal n'y eſt pas moins riche : les plus grands quadrupedes, comme l'éléphant, le rhinoceros, la giraffe ou cameleopard, l'hippopotame, le gnou, le lion, le bufle s'y trouvent, ce dernier y eſt très-féroce ; il attaque les fermiers dans leurs voyages, tue & foule au pied leur bétail ; telle eſt ſa force qu'at-

telé à un chariot avec ſix bœufs ordinaires, on ne peut le faire changer de place. On y trouve auſſi des antilopes, des lievres, des jerbuas, & beaucoup d'autres quadrupedes plus petits, proie ordinaire & facile des lions, des léopards, des tigres, des hyenes raiées & tachetées, des jackalls & de pluſieurs autres animaux féroces qui n'y ſont pas rares.

Les oiſeaux, les poiſſons y offrent une grande variété d'eſpeces dont pluſieurs ſont mal connues, ou ne le ſont pas du tout.

Après avoir reçu du Cap tous les ſecours poſſibles, nous entrâmes à bord, & mîmes à la voile; le tems était variable & nous avions des ondées de pluie, qui ne nous empêchaient pas d'avancer, nous revîmes encore la mer lumineuſe comme nous l'avions vue en arrivant. Nous diſpoſâmes notre route pour chercher le cap de Circonciſion, & prévoyant que nous allions arriver dans un climat froid, loin de tout lieu de relâche, je fis diſtribuer des braies, des chauſſes de drap & la jaquette qu'avait accordée l'Amirauté; & prendre toutes les précautions poſſibles pour ne pas perdre de l'eau douce: on lavait avec l'eau de la mer, & on en diſtillait ſans ceſſe. Sous le 39° 4′ de latitude, nous fûmes accueillis d'une tempête qui dura une ſemaine entiere: c'étoit la pre-

miere

miere que nous éprouvions, la mer émue brisait avec violence contre le vaisseau : tout ce qu'il renfermait de mobile s'ébranlait, se heurtait, se brisait ; le heurlement de la tempête, le rugissement des vagues, l'agitation du vaisseau nous interdisaient tout travail, & nous présentaient des scenes nouvelles & souvent affligeantes. Un volontaire logé dans l'avant du vaisseau, s'éveilla tout-à-coup une nuit & entendit l'eau courir dans son gîte, il saute de son lit, & se trouve dans l'eau jusqu'à mi-jambe : il crie, on se leve, on employe les pompes, tout travaille avec vigueur & l'eau semblait s'accroître encore ; on ajouta les pompes à chapelets aux autres, mais tous nos efforts auraient été vains si le volontaire s'était réveillé plus tard, & si l'on n'avait découvert que l'eau entrait par une écoutille enfoncée par le choc des vagues : on la repara & nous échapâmes au danger d'être ensevelis dans les flots au milieu d'une nuit très-sombre. Cette tempête nous jetta bien loin à l'orient de la route projetée, & nous perdîmes l'espoir de gagner le cap de Circoncision : un plus grand mal encore fut qu'elle tua la plus grande partie des moutons, des cochons, des oies que nous avions embarqués ; le passage brusque d'un tems doux & chaud à un autre très-froid & très-humide

nous affecta tous, & pour en temperer l'effet, je fis ajouter quelque chose à la ration ordinaire des boissons fortes. La tempête cessa enfin, nous eûmes une nuit seraine, un beau matin qui fut bientôt suivi d'une brume épaisse : le baromètre était très-bas, le vent s'accroissait à chaque instant, & une seconde tempête s'éleva : il nous fallut abbattre toutes nos voiles, mais sa violence fut épuisée dans un jour. Un grand nombre d'oiseaux du genre des peterels & des hirondelles, nous avaient accompagnés depuis le Cap, & la tempête semblait avoir accru leur nombre : parmi ces oiseaux étaient la pintade & le peterel bleu dont l'aile est coupée en travers par une bande de plumes noirâtres. Quelquefois nous appercevions trois especes d'albatross, & nous prenions de ceux-ci à la ligne avec un morceau de mouton pour appât : la chair en était bonne. Nous rencontrâmes aussi des pingoins & de touffes de goesmon, quoiqu'à une grande distance des côtes : ils ne les annoncent donc pas. Il est probable que d'après le degré de fraîcheur ou de putréfaction où on les trouve, on pourrait conjecturer depuis quel tems les plantes flottent sur la mer, & dans des cas très-rares, combien elles sont éloignées de terre ; mais des circonstances accidentelles rendront toujours le calcul incertain.

Le vent s'affaiblit par degrés & dégenera en grains accompagnés d'ondées de neige : nous pûmes cependant déplier nos voiles , quoique la mer fut très-groſſe encore : la nuit du neuf au dix donna une gelée très-vive , & le lendemain nous vîmes des Iſles de glace : il en était qui avaient au moins deux mille pieds de long ſur ſur 400 de large , & s'élevaient au moins de 200 pieds , ce qui annonçait une épaiſſeur d'environ deux mille pieds : ces maſſes de glace ne flottent probablement qu'avec lenteur , parce que les vents & les vagues ne heurtent que la petite partie qui s'élève au-deſſus de la ſurface de la mer : les courans ſont peut-être les agens principaux qui les mettent en mouvement : en nous aſſurant par nos courſes qu'il n'y avait pas de continent auſtral , nous nous perſuadâmes que ces Iſles ſe forment dans la mer ; car on ne doute plus que l'eau ſalée ne puiſſe ſe geler. Au reſte on peut juger de la différence du froid qui regne dans les deux hémiſpheres par le lieu & le tems où nous rencontrâmes ces glaces : nous étions au milieu de Décembre qui répond dans cet hémiſphere à notre mois de Juin , & la latitude était de 51° 5′.

Dans un tems obſcur , on peut ſe perdre contre ces Iſles : nous en vîmes une qui avait 50 pieds

d'élévation & demi mille de circonférence, platte à ſon ſommet, ayant ſes bords coupés perpendiculairement. Le capitaine Furneaux qui commandait l'Aventure la prit pour une terre, & s'y ſerait jetté, ſi mon ſignal ne lui avait découvert ſon erreur; nous marchâmes avec précaution ſurtout la nuit, allant à petites voiles, faiſant de courtes bordées, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; c'eſt dans ces circonſtances que je découvris des oiſeaux que je ne connoiſſais point encore : ils étaient blancs, ayant le bec & les pieds noirs, & de la groſſeur des pigeons; ils paraiſſent être de la claſſe des peterels & indigenes de ces mers froides. Nous étions toujours obligés à de plus grandes précautions, par ce qu'un brouillard épais nous environnait, qu'il ſe mêlait à de la pluie & de la neige fondue, & que les Iſles de glace augmentaient, on voyait dans le jour lorſque nous paſſions entr'elles, parce qu'alors le thermomètre baiſſait de trois à quatre degrés: quelques-unes avaient près d'une lieue de circuit: la mer était enflée, & les vagues en ſe briſant s'élançaient juſqu'à leur ſommet, mais ce ſpectacle d'abord agréable à nos yeux, nous remplit d'épouvante, en penſant qu'une vague pouvait nous lancer ſur elles & nous briſer en un inſtant. Différens oiſeaux qui nous avaient accompagnés juſqu'alors

diſparurent ; les pingouins ſe montrerent, le peterel blanc ſe jouait autour des maſſes de glaces dont on peut le regarder comme l'avant-coureur : pluſieurs baleines ſe montraient auſſi parmi les glaces & variaient un peu la ſcène affreuſe de ces parages. Nous voiyons quelquefois vingt de ces Iſles à la fois ; l'une d'elles avait des taches noires qu'on prit pour des animaux ; cependant elles ne changeaient point de place.

Nous navigions avec peine ; nos voiles, nos agrêts étaient gelés & il en tombait des glaçons qui leur formaient des eſpeces de franges. Comme nous étions ſous le parallele du Cap de la Circonciſion, & que nous nous attendions à voir la terre, tout attirait notre attention ; chacun déſirait découvrir le premier la côte ; ſouvent on croyait la voir, & ce n'était qu'une iſle de glace ou un brouillard. Un jour l'Aventure nous annonça qu'on voyoit diſtinctement la terre : nous vîmes une immenſe plaine de glaces briſées & des iſles de toutes formes, de toutes grandeurs qui s'étendant au loin par derriere, élevées encore par les vapeurs brumeuſes qui couvraient l'horiſon, reſſemblaient en effet à des montagnes : quelques officiers perſiſterent à croire qu'ils avaient vu la terre, juſqu'à ce que deux ans après nous euſſions navigué préciſément

dans le même lieu, ſans y trouver ni terre, ni glace.

Les mêmes ſcenes ſe reproduiſirent les jours ſuivans : toujours des maſſes de glace, des pingouins, des peterels, & des poiſſons, parmi leſquels nous en remarquâmes deux plus petits que les baleines ordinaires & d'un blanc qui approchait de la couleur de chair. La mer était tranquille, & nous nous concertâmes avec le capitaine Furneaux; nous nous donnâmes des rendez-vous en cas de ſéparation, et il en était tems ; car en effet nous fûmes ſéparés peu de jours après. Quelques travaux jettaient de la variété dans notre marche uniforme & lente : nous coupions des maſſes de glace pour en tirer de l'eau douce en la fondant : MM. Forſter & Wales voulurent répéter des expériences ſur la température de la mer à une certaine profondeur ; mais la brume les environna, & ils perdirent de vue les deux vaiſſeaux : au milieu d'une mer immenſe, ſur un bateau à quatre rames, ſans mâts, ſans voiles, loin de toute eſpece de côtes, environnés de glaces, dénués de proviſions, leur ſituation était effrayante & terrible : ils voguaient au hazard faiſant de vains efforts pour ſe faire entendre ; ils écoutaient eux-mêmes, & tout était en ſilence autour d'eux ;

ils résolurent de ne plus se mouvoir dans la crainte de s'écarter, & ils y demeurerent quelque tems. Enfin dans le lointain le son d'une cloche frappa leurs oreilles, ils ramerènt avec vigueur de ce côté-là; ils pousserent de cris perçans auxquels l'Aventure répondit, & ce vaisseau les prit à bord bien joyeux d'avoir échappé à une mort lente amenée par le froid & la faim.

Nous cotoyâmes pendant quelques jours des bancs immenses de glace qui ne laissaient point d'ouverture entr'eux; les bords en étaient plus brisés qu'à l'ordinaire, & on en voyait de toutes parts flotter d'innombrables isles: le vent nous portait de l'une à l'autre, & nous étions sans cesse en danger de nous briser contre ces écueils flottans, ou de prendre fond sur eux, situation plus allarmante qu'on ne pourrait dire: car quelquefois des vaisseaux y demeurent attachés, & nous avions à craindre le même sort: cependant ce spectacle nous devint enfin aussi familier que celui des brouillards & de la mer.

La multitude de ces plaines de glace nous fit faire quelques observations. Nous étions sûrs de rencontrer de la glace dans tous les endroits où nous appercevions une forte réflexion de blanc près de l'horison: la glace n'est pas toujours blanche, près de la mer elle paraît souvent d'un

beau bleu de ſaphir, ou plutôt de beryl: cette couleur s'élevait quelquefois à 30 pieds de la ſurface, & provenait peut-être des particules d'eau lancées contre la maſſe & qui en avait pénétré les interſtices: quelquefois le haut formait une large couche de blanc formée probablement par des neiges accumulées.

Je réſolus de marcher à l'eſt, puis de reprendre au midi s'il était poſſible, pour gagner les derrieres de ces plaines de glace: il ne dégelait point, le froid au contraire devenait toujours plus incommode & je crus devoir faire allonger les manches des jaquettes des matelots & couvrir leurs têtes d'un bonnet: des ſymptômes de ſcorbut commençaient auſſi à ſe développer, & je fis diſtribuer aux malades du moût frais de drêche & du jus de limon & d'orange: ce dernier, inutile pour quelques-uns, en guérit totalement d'autres. Le tems variait, quelquefois il s'éclairciſſait & la vue pouvait s'étendre au loin: nous en profitions pour avancer avec plus de vîteſſe & encore pour aller à la chaſſe; on tua quelques peterels bleus: cet oiſeau eſt de la groſſeur du pigeon; ſes aîles, ſes pieds, ſon bec ſont gris-bleus; ſon ventre & la partie inférieure de ſes aîles ſont blancs & légerement teints de bleu: une trace de cette

couleur traverſe ſes aîles & le dos un peu au-deſſus de ſa queue; elle teint encore les extrêmités des plumes de la queue; ſon bec eſt large, ſa langue l'eſt beaucoup auſſi: ſon plumage eſt abondant & chaud, ſes aîles ſont très-fortes & longues: on chaſſa auſſi au pingouin, chaſſe rarement heureuſe, parce que ces oiſeaux plongent & reſtent long-tems ſous l'eau, & que lorſqu'ils en ſortent ils parcourent une ligne droite avec une vîteſſe ſi prodigieuſe, qu'il eſt difficile de les atteindre. Nous en tuâmes un qui nous coûta une douzaine de coups de fuſil: ſon plumage eſt dur, luiſant, épais, compoſé de longues plumes étroites, placées les unes ſur les autres auſſi près que des écailles: leur peau très-forte & leur graiſſe, les rendent propres à réſiſter à l'hiver perpétuel de ces climats rigoureux: leur ventre large, leurs pieds en arriere, leurs nageoires qui leur tiennent lieu d'aîles, facilitent le mouvement de leur corps d'ailleurs très-lourd: il ſemble que ces oiſeaux & ſurtout les premiers vivent de diverſes eſpeces de molluſca qui montent à la ſurface de l'eau dans un beau tems; il paraît auſſi qu'ils peuvent vivre aſſez long-tems ſans alimens.

Nous paſsâmes au travers de pluſieurs bancs de glace briſées & flottantes: ils étaient étroits,

mais fort longs; des morceaux étaient de forme platte, d'autres offraient diverſes branches en forme de rayons de miel, comme des rochers de corail, & préſentaient mille figures variées. On tua deux peterels dont le bec était moins large que celui des autres: cette différence indiquait-elle une autre eſpece, ou diſtinguait-elle la femelle du mâle dans la même eſpece? on disputa ſur ce point & l'on ne prouva rien.

Je réſolus de courir au couchant juſqu'au méridien du cap de la Circonciſion, le vent était favorable & la mer aſſez débarraſſée de glaces; mais nous n'avançâmes pas autant que nous le déſirions: de hautes iſles de glaces nous dérobaient le vent: ſur leur ſommet nous voiyons des pingouins qui y grimpaient par un côté qui s'élevait en pente: ces glaces leur tenaient lieu de terre; car il n'y en avait probablement point qu'à 6 ou 700 lieues de diſtance. On dit cependant qu'ils doivent aller ſur les côtes pour faire leurs petits; peut-être leurs femelles y étaient, & que nous n'avons vu que des mâles. Nous tuâmes auſſi un oiſeau blanc de la claſſe des peterels; ſon bec un peu court eſt d'une couleur mitoyenne entre le noir & le bleu foncé, ſes jambes & ſes pieds ſont bleus.

Après avoir échappé au danger d'une plaine im-

menſe de glace qui était entre nous & de nombreuſes iſles ſur leſquelles nous apperçûmes un veau marin, nous reprimes notre route à l'oueſt, & l'après midi du 1 Janvier 1773, nous vîmes la lune pour la premiere fois depuis notre départ du Cap, ce qui peut faire juger du tems que nous avions eu juſqu'alors. Nous en profitâmes pour faire diverſes obſervations, & nous trouvâmes que nous étions à peu près à la longitude qu'on donne au cap de la Circonciſion, ſous la latitude de 58°, 53′ 30″. Nous n'étions donc qu'à une cinquantaine de lieues plus au midi du lieu où on le place: le temps était ſerain, & nous pouvions voir à 14 ou 15 lieues autour de nous, & nous ne vîmes rien: il eſt donc très-probable qu'on s'eſt trompé en croyant découvrir cette terre, & qu'on a pris pour elle des montagnes & des bancs de glace qui nous tromperent nous mêmes dans les premiers jours.

Nous revînmes dans les parages que nous avions déjà parcourus, & paſsâmes dans le même lieu où nous avions vu un grand banc de glace cinq jours auparavant; nous n'en vîmes pas de traces; ſans doute il avait dérivé au nord, & c'eſt une nouvelle raiſon pour croire qu'il n'y a pas de terre ſous ce méridien. Nous faiſions route à l'eſt-ſud-eſt afin de reconnaître

un plus grand eſpace vers le midi : un vent frais nous favoriſait, mais il pleuvait & la pluie ſe gelait ſur les agrèts, de ſorte que les cordages étaient couverts de la plus belle glace tranſparente que j'aie jamais vue, & qu'on ne les pouvait manier ſans douleur ; cependant le tems était plus doux & la mer plus débarraſſée de glace qu'elle ne l'avait été depuis pluſieurs ſemaines. Nous parvînmes juſqu'au 61° 12′ de latitude méridionale; là nous vîmes les glaces ſe multiplier, & nous en ramaſsâmes des morceaux durs comme des rochers qui nous donnerent quinze tonneaux de bonne eau douce en les fondant dans des chaudieres; ſeulement l'air fixe en avoit été chaſſé, & tous ceux qui en bûrent éprouverent une enflure dans les glandes de la gorge, effet ordinaire produit par l'eau de neige ou de glace. Je continuai encore ma route au Sud avec un vent de nord-oueſt accompagné d'ondées de neige : nous atteignîmes le 64° 12′ de latitude; là nous vîmes encore des albatroſſes, & l'on en tua un: ſa couleur était moyenne entre le brun & le gris-foncé ; la tête & le deſſus des aîles étaient un peu noirâtres; il avait le fil des yeux blancs : ces oiſeaux étaient alors les ſeuls qui ne nous euſſent pas abandonnés.

Nous mefurâmes le courant : il portait au nord-oueft & faifait près d'un tiers de mille par heure: nous plongeâmes un thermomètre à cent braffes dans la mer, on l'y laiffa dix minutes, & on le retira qu'il était au point de la congélation : expofé à l'air, il remonta à quatre degrés. Nous obfervâmes plufieurs diftances du foleil & de la lune qui fixerent notre longitude. C'eft ainfi que nous remplîmes cinq jours affez beaux dont on profita encore pour faire laver le linge & les habits de l'équipage avec l'eau de glace fondue. Le 17 nous pafsâmes le cercle antarctique : le tems était beau, & nous ne voiyons qu'une ifle de glace le matin ; mais vers les quatre heures la mer nous en parut couverte : nous en comptâmes trente-huit, & nous eûmes affez de peine pour les éviter : enfin elles augmentèrent, & bientôt nous ne vîmes plus qu'une immenfe plaine de glaces différentes qui formaient, ici des collines élevées, là des monceaux brifés & ferrés les uns contre les autres : un radeau dont le fommet était plat & uni, haut de feize à dix-huit pieds, nous parut très-grand, car nous n'en pouvions appercevoir l'extrêmité : des baleines jouaient autour de fes bords, & des pintades brunes & blanches volaient dans fes environs : cet oifeau avait la partie antérieure

brune, la poſtérieure blanche : nous voiyons avec lui des peterels blancs & bleus, des albatroſſes d'un gris foncé, mais les autres eſpeces ne ſe montrerent plus.

Parvenus au 67° 15′ lorſque nous rencontrâmes ce banc, nous crûmes qu'il était imprudent de marcher plus encore au midi, d'autant plus que la moitié de l'Eté était déjà paſſée, je reſolus donc de chercher directement la terre que les Français croyaient avoir découverte, & nous revînmes vers le nord. Nous nous en étions déjà rapprochés de trois degrés, lorſque nous apperçumes un de ces oiſeaux que dans notre premier voyage nous avions appellés poules du Port Egmont : c'eſt la grande mouette du nord : elle était épaiſſe & courte, de la groſſeur d'une grande corneille, & couleur de chocolat : elle avait une raie blanchâtre en forme de demi lune au deſſous de chaque aile : on en voit aux iſles Fero dans le nord de l'Ecoſſe : jamais je n'en avais apperçu à plus de 40 lieues loin des terres, ni moins de deux enſemble : celle-là voltigea pluſieurs fois ſur le vaiſſeau, puis s'éloigna vers le nord-oueſt. Quelques jours après nous en vîmes une encore qui s'élevait à une grande hauteur ſur nos têtes, & nous regardait avec attention, ce qui était un ſpectacle pour nous,

accoutumés comme nous l'étions à voir les oiſeaux raſer la ſurface de la mer: dans le même tems des marſouins blancs & noirs paſſèrent devant nous avec une viteſſe étonnante qui les deroba bientôt à notre vue. Nous marchions toujours au nord, le tems était brumeux, la pluie & la neige fondue ne ceſſaient point, le froid augmentait, & l'eau de nos futailles placées ſur les ponts gelait toutes les nuits: c'eſt dans ces parages que nous vîmes une albatroſſe blanche aux aîles teintes en noir & une pintade. La mer qui venait du nord-oueſt était très groſſe & n'annonçait pas de terre dans cette direction, c'était là cependant que nous nous attendions à la trouver, le vent était frais, il augmenta encore, bientôt il devint une tempête accompagnée d'épais brouillards, de neige & de pluie; elle dura près de deux jours, puis le ſoleil & la lune ſe montrant par intervalle, on en profita pour faire des obſervations. Le 30 Janvier, un vent très frais déchira pluſieurs de nos petites voiles; vers le ſoir nous marchâmes au couchant ſous nos baſſes voiles; le vent diminua le lendemain & nous revînmes au nord, nous étions déjà ſous le 50° 50′ de latitude, & nous voiyons toujours des iles de glace: en paſſant près de l'une d'elles, un craquement inat-

tendu nous apprit qu'elle ſe briſait ou tombait en pièces : nous n'en revîmes plus auſſi longtems que nous gardâmes la même direction.

On nous avait appris au Cap de Bonne-Eſpérance que M. de Kerguelen partant de l'Iſle Maurice avec deux vaiſſeaux vers la fin de 1771, avait découvter le 31 Janvier de l'année ſuivante, deux Iſles qu'il appella *Isle de la Fortune*, & le jour ſuivant une troiſième qu'il nomma l'*Isle Ronde*, de ſa forme, puis une terre d'une étendue & d'une hauteur conſidérable, qu'un des vaiſſeaux la cotaya dans l'eſpace de 20 lieues, que la voyant très élevée, inacceſſible & nue, il l'abandonna pour cingler vers la Nouvelle-Hollande; que M. de Kerguelen fut chargé de revoir cette terre, qu'il l'a vit, mais n'y jetta qu'un coup d'œil & revint ſans faire de découvertes.

M. Marion en 1772 avait découvert auſſi de petites iſles en trois endroits differens du 46½ au 47°½ de latitude, toutes peu conſidérables, élevées, pleines de rochers & ſans arbres: de là il ſe rendit auſſi à la Nouvelle-Hollande où il fut tué. Je voulus vérifier ces découvertes, & me concerter avec le Capitaine Furneaux: il m'informa qu'il venait de voir un grand radeau de goeſmon autour duquel étaient plu-

ſieurs

ſieurs de ces oiſeaux qu'on nomme plongeurs. C'était un ſigne d'une terre prochaine, mais il ne nous fut pas poſſible de connaître ſi elle était au levant ou au couchant : je réſolus de ſuivre cette latitude pendant quatre ou cinq degrés l'oueſt, puis de revenir à l'eſt ; mais les vents ne me le permirent pas. La groſſe mer qui venait du nord-eſt, du nord-oueſt, de l'oueſt, prouvait qu'il n'y avait point de terres étendues vers le couchant ; nous gouvernâmes donc au levant ; nous vîmes du goesmon, & de ces oiſeaux qu'on nomme *oiſeaux d'œufs*, mais aucune terre ; je gouvernai plus vers le ſud, rien ne nous y annonça ſon voiſinage : vers le nord-oueſt, la mer était tranquille alors, quand le vent ſoufflait dans cette direction ; nous allâmes donc vers le couchant & ne fûmes pas plus heureux. Une carte de M. de Vaugondy pourrait faire croire que nous n'allâmes pas aſſez vers le levant, que deux degrés de longitude nous ſéparaient d'une terre : cela peut être ; mais nos vains efforts prouvent au moins que cette terre eſt une petite Iſle & non le Cap nord d'un continent auſtral comme on l'avait ſuppoſé.

Le 7 Février, le jour était beau, & je fis mettre tous les lits à l'air, tous les habits ſur le tillac ; je fis nettoier le vaiſſeau, & fumer

entre les ponts. Nous voiyons des poules du Port-Egmont & des plongeurs de deux eſpèces ; pendant la nuit nous entendîmes des pingouins ; cela nous fit jeter la ſonde, & nous ne trouvâmes point de fond à 210 braſſes. Le vent était à l'eſt & ſoufflait avec force ; il était accompagné de nuages ſombres que ſuivit une brume épaiſſe ; dans cet intervalle on tira un coup de canon toutes les heures : à midi, je fis ſignal de revirer ; mais l'Aventure qui n'avait point répondu aux premiers ſignaux, ne répondit point non plus à celui-là : j'eus alors trop de raiſon de craindre, que nous ne fuſſions ſéparés, quoiqu'il fut aſſez difficile de dire comment cela était arrivé : dans ce cas, nous étions convenus de croiſer trois jours dans les parages où nous nous ſerions quittés ; je le fis en tirant un coup de canon toutes les demi heures ; & en allumant des feux pendant la nuit ; mais nous ne pûmes découvrir l'Aventure & nous perdîmes l'eſpérance de la rejoindre. Tout l'équipage fut affligé de cette ſéparation ; nous ne jetions plus les yeux ſur l'Ocean ſans réſſentir le chagrin de nous voir ſeuls : la vue d'un vaiſſeau avait juſqu'alors adouci nos peines & inſpiré la gaité : il fallut renoncer à cette conſolation.

Une preuve aſſez forte qu'il y avait une terre

voiſine, c'eſt que tandis que nous louvoiyons, des pingouins & des plongeurs frappèrent ſouvent nos yeux, & que plus loin vers le ſud, nous ne vîmes plus que des peterels, des albatroſſes, des coupeurs d'eaux &c. Ces pingouins étaient plus petits que ceux que nous avions vus ſur la glace; ils avaient le bec rougeâtre & la tête brune: nous vîmes auſſi des veaux marins, ce qui me fit ſonder ſans trouver encore de fond. Des Iſles de glaces reparurent, & le 17, nous apperçumes dans les cieux des clartés ſemblables à une aurore boréale; elles paraiſſaient en différens temps, en différentes parties du ciel, & répandaient leur lumière ſur tout l'atmoſphère.

Nous vîmes une Iſle de glace de 200 pieds de haut, & nous penſions à en couper quelques morceaux lorſqu'il s'en détacha de groſſes maſſes qui dérivaient promptement à l'oueſt, où bientôt elles furent repandues ſur un grand eſpace : nous allâmes en ramaſſer, & nous pûmes en remplir huit à dix tonneaux. Nous tournâmes alors au levant, un peu vers le midi, & cette route au milieu d'un grand nombre de maſſes flottantes, nous obligea à beaucoup de précautions. Le 20, à midi, nous crûmes fortement voir terre au ſud-oueſt. Je revirai pour

m'en approcher, le tems était bon, & je reconnus bientôt que ce n'était qu'un brouillard qui difparut le foir : la nuit nous montra une aurore auftrale très-brillante & très-lumineufe qui parut d'abord au levant, & fe repandit enfuite dans tout le ciel : elle différait des aurores boréales, en ce qu'elle était toujours d'une couleur bleuâtre, au lieu que vers le nord, elles prennent différentes teintes & furtout une couleur de feu & de pourpre. Quelquefois elle cachait les étoiles, quelquefois auffi on les voyait au travers.

Tandis que nous étions encore occupés à ramaffer de la glace éparfe fur la mer, une Ifle qui n'avait pas moins de 400 toifes de tour & trois ou 400 pieds d'élevation au deffus de l'eau, fe renverfa entièrement : la bafe occupa la place du fommet, le fommet celle de la bafe, & ce renverfement ne changea rien à fa hauteur. Un plus grand nombre s'offrait toujours à nos regards, une nuit orageufe, épaiffe, neigeufe nous enveloppa & nous foupirions après le jour ; il vint encore augmenter nos allarmes en nous préfentant des montagnes efcarpées de glace que nous avions dépaffées fans les appercevoir. Ces dangers, ces nuits fombres me firent renoncer à paffer de nouveau le cercle arctique : je diri-

geai donc au nord par un vent qui mit en pièces des iſles dont les débris embaraſſèrent encore davantage notre chemin : pendant la nuit on peut diſtinguer les iſles par leur élévation ; mais on ne voit les morceaux que lorſqu'ils ſont ſous le vaiſſeau ; cependant l'habitude du péril en écartait l'inquiétude, & nous permettait de jouir de l'aſpect qu'elles offraient : il était très pittoreſque ; l'écume des vagues bruyantes s'inſinuant dans les crevaſſes & les cavernes de ces iſles ajoutaient à la beauté du ſpectacle : quelques unes étaient percées de part en part & on voyait le jour au travers ; pluſieurs reſſemblaient à un clocher, ou avaient une forme ſpirale ; l'imagination en comparait d'autres à des objets connus, & le tems en devenait moins long. L'air était un peu plus chaud qu'il ne l'avait été un mois auparavant dans les mêmes latitudes, & cependant des vents plus fréquens, plus forts, plus humides, nous faiſaient reſſentir un froid qui nous donna des engelures aux mains & aux pieds, & fit périr neuf petits cochons malgré tous nos ſoins pour les conſerver : tel était la fin de notre Eté.

Le 1 Mars, nous eûmes un calme de 24 heures dont une forte houle ne nous permit pas de jouir. Nous étions alors ſous le 60° 36′ de

latitude méridionale, nous commençâmes à voir moins d'isles de glace: le ciel était toujours couvert & rarement nous voiyons le disque du soleil. Le 6, une isle de glace d'une lieue de tour se présenta devant nous; elle avait au moins cent pieds de haut, & cependant telle était l'impétuosité des vagues qu'en se brisant contr'elle elles s'élançaient au dessus du sommet: le lendemain nous eûmes une nuit agréable, le ciel était clair & pur, le tems serein & doux, & nous ne voiyons point de glace; mais ce plaisir fut de courte durée: vers le soir du jour qui suivit, le ciel s'obscurcit, le vent sauta au sud & la tempête s'éleva; la pluie & la neige la rendirent plus incommode encore: elle fit place à un vent d'ouest, à un froid très-âpre: la houle que le vent du midi avait élevée dura deux jours après lui, malgré des vents qui lui étaient contraires, & cette remarque me persuada toujours plus qu'il n'y avait point de terre au sud.

Des jours agréables & un tems modéré qui suivirent, me firent cependant regretter de n'y avoir pas toujours dirigé ma course, & j'étais tenté d'en prendre la direction, lorsque la brume & le froid nous déterminerent à porter au nord; nous éprouvâmes dans cette route des alternatives de

vents violens, de grèle, de neige, de pluie, de jours ſereins, de nuits éclairées par des brillantes aurores. Le 16 Mars, nous étions ſous le 58° 58′ de latitude & le 162 de longitude quand nous obſervâmes la déclinaiſon de 31 minutes à l'eſt; & je fus ſatisfait d'avoir pu déterminer avec quelque préciſion, la ligne où l'aiman n'a plus ou preſque plus de déclinaiſon.

Dans ces parages nous vîmes auſſi de groſſes mouettes griſes qui chaſſaient une albatroſſe blanche: elles l'atteignirent malgré la longueur de ſes aîles, & cherchèrent à l'attaquer par deſſous le ventre: l'albatroſſe leur échappait en plongeant ſon corps dans l'eau: ſon bec formidable les écartait alors: ces mouettes ſont fortes & voraces; nous ne vîmes pas la fin du combat.

Je portai à l'eſt en tirant vers le ſud juſqu'à ce que j'euſſe atteint le 59° 7′ de latitude, là je réſolus de quitter ces latitudes méridionales, & de marcher à la Nouvelle-Zélande pour y apprendre des nouvelles de l'Aventure, y rafraichir mon équipage & m'aſſurer en chemin ſi la côte de Van-Diemen était jointe à la nouvelle Galles méridionale: nous nous en approchâmes par un ciel toujours plus incertain, ſouvent décoré le ſoir par de brillantes auro-

res auſtrales : nous vîmes un veau marin, des pingouins, des poules d'Egmont, des goeſmons, ſignes regardés comme certain du voiſinage de la terre, & cependant la plus voiſine de celles qui nous étaient connues, était encore éloignée de deux cent ſoixante lieues.

Le vent ne nous permit pas de toucher à la terre de Van-Diemen, & nous nous approchâmes à force de voiles le jour & la nuit de la Nouvelle Zélande : parvenus ſous le 49° 55′ de latitude, nous jouiſſions d'un tems doux, d'une température agréable : notre route était ſemée d'oiſeaux de mer & de veaux marins, & le 25 nous apperçûmes enfin la Nouvelle Zélande qui était encore à la diſtance de dix lieues : je gouvernai vers elle avec un vent frais & un tems aſſez clair qui dura peu : nous en étions encore à une lieue & demie lorſqu'une brume épaiſſe vint nous en dérober la vue, & craignant une plage inconnue, je revirai & prit d'abord le large vers le ſud, puis vers le nord : la mer était très agitée & irrégulière. Le lendemain de grand matin le vent diminua, & à midi nous entrâmes dans la baie *Duſki* dont je ne connaiſſais point l'intérieur : je la remontai l'eſpace de deux lieues au travers de diverſes iſles couvertes de bois. Le 26 Mars, nous y

mouillâmes près de la côte & par cinquante brasses d'eau: nous avions fait en cent dix-sept jours, trois mille six-cent soixante lieues sans voir une seule fois la terre.

Une si longue navigation ne donna le scorbut qu'à un seul homme mal constitué: c'est à la fumigation, au soin de tenir propre, au moût de bière doux, aux tablettes de bouillon portatives, au sauerkraut que je le devais; nous essuyâmes d'autres maux; nos voiles, nos agrêts avaient été mis en pièces, le tangage & le roulis avaient été si violens que les œuvres mortes du vaisseau avaient été rompues: des tempêtes affreuses, des pluies, la grêle, la neige s'étaient succédées, des rocs de glace flottans qui nous ménaçaient sans cesse, un air dévorant, une mer âpre & toujours houleuse, un ciel obscur & chargé de brouillards nous avaient tenus dans une inquiétude constante, & dans ces latitudes élevées on ne peut pècher que des baleines.

En nous avançant dans la baie Duski, le tems était très-doux; des arbres toujours verds y offraient un contraste agréable avec la teinte jaune que l'automne répand sur les campagnes: des troupeaux d'oiseaux de mer animaient les côtes, & le pays rétentissait du chant de ceux

des forêts : nous avions tant ſouhaité de voir la terre, qu'elle eût été moins belle que nous l'aurions trouvée encore charmante. De ſuperbes points de vues, d'antiques forêts, de nombreuſes caſcades qui ſe précipitaient de toutes parts avec un doux murmure, nous annonçaient un des plus beaux pays de la terre. Je fis chercher un mouillage plus commode & on en trouva un ; le bois y était ſi abondant que nos vergues étaient enlacées dans des branches d'arbres. Auprès, était un courant d'eau douce, je fis pêcher pour avoir des alimens frais ; & nous prîmes aſſez de poiſſons pour en dîner tous. Des côtes & des bois remplis de volaille, ſemblaient nous promettre encore de ces jouiſſances qu'on peut regarder comme le luxe de la vie. Bientôt nous commençâmes nos recherches d'hiſtoire naturelle ; nous apperçumes un grand nombre d'animaux, & de plantes preſque toutes inconnues ; & tandis qu'on préparait une place pour nos tentes, pour la forge, pour l'obſervatoire de l'aſtronomie, qu'on braſſait de la biere mêlée avec des feuilles d'un arbre ſemblable au ſapinette d'Amérique, nous nous enfonçâmes dans les forêts.

Mais une découverte nous rendit plus prudens : des officiers qui chaſſaient loin du vaiſ-

ſeau vinrent nous avertir qu'ils avaient vu des Zélandais, qui lançaient à l'eau un canot. A peine eurent-ils parlé qu'une pirogue parut au travers d'une pointe éloignée d'un mille; une ondée de pluie la fit retirer, elle reparut de nouveau montée de ſept à huit hommes qui nous regardèrent, mais ne répondirent point aux ſignes d'amitié que nous leur fimes, ils s'en retournèrent. Après midi j'allai dans l'anſe avec deux chaloupes eſpérant de les revoir, nous ne trouvâmes que la pirogue échouée, près de deux petites huttes, dans leſquelles on voyait des veſtiges de feu, quelques filets de perle, quelques poiſſons répandus ſur la grève; ſans doute ils s'étaient retirés dans les bois voiſins: nous laiſſâmes dans la pirogue des medailles, des miroirs, de la raſſade, & une hache plantés dans des branches d'arbres pour leur en marquer l'uſage, & nous revînmes au vaiſſeau.

Nous allâmes cependant encore chercher des plantes; notre excurſion fut pénible & fatiguante ſur un ſol gliſſant d'humidité: des plantes encore en fleur & des arbres, des arbriſſeaux dépouillés nous donnèrent l'idée des végétaux inconnus que produiſait cette contrée. Après notre retour, nous allâmes voir ſi les Indiens avaient pris nos préſens: tous étaient encore

dans la pirogue : il ne parait pas qu'ils y ſoient revenus.

L'anſe où nous étions était ſpacieuſe : une flotte entiere pourrait y mouiller : au ſud - oueſt elle a des collines élevées toutes couvertes de bois : ailleurs des pointes, des iſles, formaient un coup d'œil pittoreſque ; la mer tranquille & éclairée par le ſoleil couchant, les nuances variées de la verdure, & le chant des oiſeaux qui reſonnait de toutes parts, adouciſſaient la dureté qu'offrait d'ailleurs ce payſage.

Des jours pluvieux nous retenaient à bord, mais dès que le tems redevenait agréable, les uns allaient à la chaſſe, les autres à la recherche des productions de la nature : ceux-ci firent une collection précieuſe d'oiſeaux nouveaux & des plantes nouvelles : ceux là tuèrent des canards, des poules de bois, divers oiſeaux ſauvages, & trois veaux marins dont l'un avait ſix pieds de long & peſait deux cent vingt livres ; furieux de ſes bleſſures, il attaqua la chaloupe, & ne fit que hâter ſa mort. En viſitant le pays, nous découvrîmes une belle anſe, dont les bords étaient eſcarpés, & au fond de laquelle de jolies caſcades formaient un ruiſſeau d'eau douce : nous revîmes des Indiens dans une petite iſle voiſine : c'était un homme & deux fem-

mes; il nous appella, & parut craindre lorſque nous l'approchâmes: leur teint était olive, ou brun foncé; leurs cheveux noirs & bouclés étaient remplis d'huile, & de craie rouge en poudre: ceux de l'homme étaient attachés ſur la tête; ceux des femmes étaient courts; leurs corps étaient bien proportionnés, mais leurs jambes mal faites & minces, étaient tournées en dehors. J'allai à l'homme qui m'attendait ſur ſon rocher, tenant en main des feuilles de papier blanc, je l'embraſſai & lui offris les bagatelles que j'avais ſur moi: ſa frayeur ſe diſſipa; nous nous raſſemblâmes; les femmes cauſèrent beaucoup ſans ſe faire entendre; ils refuſèrent le poiſſon, & la volaille que nous leur offrimes parce qu'ils n'en avaient pas beſoin: quand nous les quittâmes le ſoir, la plus jeune des femmes danſa devant nous; l'homme ſe borna à nous examiner, & nous nous retirâmes. Nous leur fîmes d'autres viſites & des dons qu'ils reçurent avec indifférence; les haches & les clous ſeuls leur firent plaiſir. Nous vîmes alors toute la famille qui renfermait encore deux jeunes gens & trois enfans: tous avaient bonne mine: ils nous menèrent dans leur habitation placée au milieu des bois; elle conſiſtait en deux petites huttes formées avec des bâtons &

des écorces; près d'elle était une pirogue double. Quand nous les quittâmes, l'homme nous présenta une pièce d'étoffe de leur fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits oiseaux & des peaux d'albatrosses en échange d'une couverture de drap rouge que je lui fis présenter; lorsque je la portai, nous les trouvâmes occupés à se parer, à huiler leurs cheveux, à les orner de plumes arrangées de différentes manières, & ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie: l'homme fut si charmé de sa couverture ou de son manteau rouge, qu'il me donna son patou-patou: leur langue avait une dureté que les autres Zélandais ne font pas remarquer. Ils nous vinrent visiter à leur tour; mais sans vouloir monter sur notre vaisseau: le tambour était l'instrument qui paraissait le plus leur plaire: ils s'établirent ensuite plus près de nous.

Nous vivions là en ictyophages, les pluies & les brouillards étaient fréquens dans ce lieu, mais ils n'envelopaient à la fois qu'une partie de la baie: de hautes montagnes toujours couvertes de nuages s'élevaient au dessus du vaisseau; exposés aux vapeurs qu'on voyait se mouvoir avec différens degrés de vitesse sur les flancs des collines, & qui se convertissaient en pluie ou

en brumes, lesquelles nous mouillaient jusqu'aux os ; une humidité mal saine gâtait les collections de plantes ; les bois qui nous couvraient nous faisaient vivre dans l'obscurité & il fallait allumer des flambeaux à midi : cependant le poisson frais, la biere de myrte & de pin nous maintenaient en santé.

Parmi les poissons, il en était un dont le goût ressemblait à la morue, & en effet il est de ce genre : sa chair est ferme, succulente & nourissante : une très-belle écrevisse, des poissons à coquilles & de tems en tems un cormoran, un canard, un pigeon ou un parrot, nous procuraient un régal extraordinaire.

Nous nous occupions à différens objets. Ici je faisais dessiner une cascade qui parait peu considérable quand on la regarde du bas ; mais elle offre le plus beau spectacle quand on est monté cent toises plus haut. Une colonne transparente & argentée d'environ trente pieds de tour, qui se précipite impétueusement d'un rocher perpendiculaire élevé de trois cents pieds, frappe d'abord les regards ; au quart de sa hauteur un roc incliné la convertit en une nappe limpide qui se brise en tombant sur de petites éminences : ses eaux se réunissent enfin au milieu d'un beau bassin entouré de rochers entassés au tra-

vers desquels l'eau s'échappe & s'enfuit en écumant le long de la colline jusqu'à la mer. Sa chûte repand autour d'elle une vapeur épaisse, qui frappée des rayons du soleil se peint des couleurs de l'arc-en-ciel : le bruit qu'elle fait étouffe tout autre son; ce n'est qu'à quelque distance qu'on distingue le chant aigre des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, & la mélodie enchanteresse des pivoines : auprès de soi, on voit des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres & des arbrisseaux, & d'autres rocs, tous de granite, de saxum ou de talc revêtus de mousses, de fougeres, d'herbes & de fleurs; le courant est ombragé par des arbres hauts de quarante pieds : plus loin est une baie étendue, jonchée de petites isles couronnées d'arbres, enfermée par des montagnes majestueuses dont la tête couverte de neige est cachée dans les nuages. La création végétale & animale était plus belle & plus abondante que partout ailleurs où nous avions débarqué, sans doute parce que les rocs réfléchissant les rayons du soleil & éloignant les tempêtes, y rendaient le climat plus doux.

Un jour, je montai la pinasse pour reconnaître les isles & les rochers de l'entrée de la baie : nous en parcourumes plusieurs, & y tuâmes quatorze

torze veaux marins, tous de l'espèce qu'on appelle *ours de mer*, & qu'on trouve dans le Kamtchatka: ceux de la baie Duski sont petits, mais difficiles à tuer. On mange leur chair qui est presque noire, ainsi que le cœur & le foie: le hazard nous fit rencontrer le bâteau de nos chasseurs au moment où il allait être mis en pièces par les rochers: nous les vîmes eux-mêmes sur une petite isle où la marée basse nous empèchait d'arriver, & nous débarquâmes à peu de distance sur une grève nue où nous soupâmes frugalement avec du poisson que nous fimes griller sur un feu que nous allumâmes; nous dormîmes ensuite sur un rivage pierreux où le dais du firmament nous servit de couverture. Vers les quatre heures du matin la marée montante nous permit d'aller chercher nos chasseurs: en chemin nous apperçumes une quantité innombrable de peterels bleus: les uns volaient, d'autres étaient dans des trous en terre, au milieu des bois, sous des racines d'arbres, dans des crevasses de rochers où on ne pouvait les atteindre, & où peut-être vivaient leurs petits, les vieux paraissaient aller sur la mer pour leur chercher de la nourriture: le bruit qu'ils faisaient, ressemblait au croassement des grenouilles; on les voit peu le jour & ils vo-

lent beaucoup durant la nuit. Nous revînmes avec nos chasseurs au vaisseau.

Je commençai une nouvelle course deux jours après, j'examinai les havres & les isles qui se trouvaient sur la route ; puis nous nous réunîmes pour faire une chasse générale : des tireurs se mirent en embuscade de différens côtés, & avec le bâteau je vins faire lever le gibier ; je réussis si bien qu'une centaine de canards allerent tomber dans notre embuscade : en visitant un bon hâvre où est un mouillage sûr, & au fond duquel est une belle grêve sablonneuse, je pris vingt poules de bois qui me récompenserent de la peine d'avoir parcouru un isthme au travers de bois humides, où je marchais dans l'eau jusqu'à la ceinture : la pluie nuisit à l'abondance de notre chasse ; cependant nous abordâmes dans notre vaisseau avec sept douzaines de pieces de volaille & deux veaux marins.

Enfin notre Zélandais se détermina à venir à bord. Avant d'y poser le pied, il se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau & des plumes blanches dans ses oreilles, rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin, la prit à la main & en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau en repêtant une harangue ou priere qui semblait avoir des cadences régulieres : dès qu'il eut fini, il la

jetta dans les grandes chaînes de haubans & entra. Pendant la cérémonie, la jeune femme qui riait & dansait toujours, fut très-sérieuse & se tint aux côtés de l'homme qui parlait. Je conduisis ces Zélandais dans la chambre où nous déjeunions, mais ils ne voulurent pas nous imiter: l'homme cherchait à savoir où nous dormions; mais son attention était errante, rien ne la fixait: en entrant il nous avait fait présent d'une pièce d'étoffe & d'une hache de talc vert; ils nous en donnerent deux encore, & reçurent à leur tour des haches & des clous de fiche: toute autre chose paraissait sans prix à leurs yeux: nos oies les amuserent; ils caresserent un petit chat, mais en lui redressant le poil pour mieux voir sans doute la richesse de sa fourrure; ils furent charmés d'apprendre l'usage des chaises & de voir qu'on les portait de place en place. Pour nous montrer son affection, l'homme tira de dessous son vêtement un petit sac de cuir fort sale, y trempa ses doigts qui en sortirent couverts d'une huile puante dont il voulut oindre mes cheveux, mais je m'y refusai. M. Hodge plus complaisant garda une touffe de plumes trempées dans cette huile, dont la femme voulut orner son cou.

Nous allâmes visiter le fond de la baie: en nous éloignant de la mer, nous trouvâmes les

montagnes plus élevées, plus efcarpées & plus ftériles. La hauteur & la groffeur des arbres diminuaient infenfiblement; on ne voyait plus que des buiffons. Nous appercevions les monts les plus élevés dont le fommet était couvert de neiges: à côté de nous étaient de petites isles couvertes qui avaient de petites anfes & des ruiffeaux; plus loin nous vîmes une belle cafcade & un grand rocher revêtu d'arbres & de buiffons: l'eau était au bas calme & tranfparente, & on y voyait comme dans une glace le payfage des environs: une foule de points pittorefques réunis par des maffes de lumiere & d'ombre, produifaient un effet admirable. Nous réfolûmes de coucher fur la grève près d'un ruiffeau & d'un bois; on y débarqua les rames, les voiles, les manteaux, les haches, les fufils, les provifions. Les uns ramafferent du bois fec, les autres l'allumerent: ceux-ci dreffaient une tente; ceux-là préparaient le poiffon, plumaient & rotiffaient la volaille; d'autres mirent la table; nous foupâmes avec appetit, difcourant fur la petite délicateffe de nos nations civilifées. Nos matelots fe divertiffaient autour du feu, fe regalaient & s'entretenaient à leur maniere: puis nous nous enveloppâmes dans nos manteaux & dormîmes. Le lendemain nous débarquâmes fur un côté

de la baie, & me gliſſant derriere les buiſſons, je tirai un canard: à ce bruit, des Zelandais que nous n'avions point apperçus, pouſſerent des cris horribles: nous nous retirâmes dans notre chaloupe, & les mêmes cris ſe répéterent, mais un bras de riviere ne permettait pas aux habitans de nous joindre, & nos deux chaloupes remonterent cette riviere en tuant des canards ſauvages. Enfin un homme & une femme ſe montrerent ſur le bord; la femme agitait dans ſa main quelque choſe de blanc en ſigne d'amitié; & il eſt ſingulier que cette couleur annonce chez toutes les nations des intentions pacifiques: ils n'attendirent pas cependant que nous euſſions débarqués, ils ſe retirerent au fond des bois. Je remontai la riviere & bientôt la force du courant me força de rebrouſſer chemin. M. Forſter monta ſur une colline au travers des fougeres, des arbres pourris & d'épaiſſes forêts, & il arriva au bord d'un joli lac dont l'eau était limpide, douce & de bon goût; mais les feuilles des arbres d'une forêt ſombre qui l'environnait, lui donnait une couleur brunâtre: il n'y vit que l'eſox ou aiguille, poiſſon ſans écailles, brun, tacheté de jaune, reſſemblant à la truite: ſes environs étaient déſerts & ſilencieux, point de

plantes n'y montrait ſa fleur; ce lieu tranquille inſpirait une douce mélancolie.

J'apperçus deux Indiens ſur le bord oppoſé; mais nous ne pûmes leur parler: lorſqu'ils nous virent approcher de la côte, ils s'enfoncerent dans leurs épaiſſes forêts, & nous revînmes dans le même lieu où nous avions paſſé la nuit: nous y déjeunâmes, & revenions à bord, lorſque nous apperçumes des hommes qui nous appellaient. J'allai à eux, je débarquai ſans armes avec deux compagnons, les inſulaires étaient armés de piques, & ne ſe laiſſerent approcher que lorsque je débarquai ſeul: je les engageai à mettre bas leurs piques; l'un d'eux la quitta & vint à moi avec une plante dont il me donna à tenir une extrêmité, enſuite, il commença une harangue, fit de longues poſes, puis reprenait ſon diſcours lorſque j'avais prononcé quelques mots. Le diſcours fini, nous nous ſaluâmes; il ôta ſon vêtement, & me le mit ſur le dos, la paix parut conclue & nous nous raſſemblâmes amicalement: ils avaient des traits rudes & réguliers: leur teint était olive, leurs cheveux touffus, leur barbe noire & friſée: leurs jambes, leurs cuiſſes étaient minces & leurs genoux gros; cependant ils paraiſſaient forts & montrerent beaucoup de courage. Je leur donnai à chacun un couteau & une hache, n'ayant pas

autre chofe; c'était ce qui pouvait leur être le plus utile. Ils défiraient nous conduire à leur habitation; mais la marée & d'autres circonftances ne me permirent pas d'accepter leur invitation: ils vinrent à notre chaloupe, parurent craindre nos fufils qu'ils regardaient comme des inftrumens de mort, parce qu'ils leur avaient vus tuer des canards; nous ne leur vîmes ni pirogues ni canots; deux ou trois morceaux de bois attachés enfemble les tranfportaient d'un bord à l'autre de la riviere fur laquelle ils vivaient. Le poiffon & les oifeaux leur offrent une proie abondante; leurs voifins peu nombreux ne les inquiétent pas: car peut-être ce canton ne renfermait que trois familles.

Nous quittâmes ces Zélandois & revînmes au vaiffeau où la famille Zélandaife avait auffi rendu vifite; mais le lendemain, elle quitta le canton & nous ne la revîmes plus; ce qui était d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions enrichie de haches & de clous de fiche, effets précieux pour ce peuple.

Nous fîmes encore quelques expéditions: nous allâmes à la pêche du veau marin dont la peau fervait à nos agrêts, la graiffe nous fourniffait de l'huile à brûler, & la chair des mets dont la faveur égalait celle des tranches de bœufs

fricaſſées. Nous montâmes ſur le ſommet d'une montagne où nous allumâmes du feu, & d'où nous vîmes que celles de l'intérieur du pays étaient ſtériles, couvertes de neige, de roches eſcarpées, bordées par d'affreux précipices ſéparés par des abymes effrayans. Au ſommet de l'une d'elles on trouva de petits buiſſons, des plantes alpines qu'on n'avait vus encore nulle part : le bas était revêtu de bois épais, & les arbres qui approchaient le plus du pied étaient auſſi les plus grands. On y avait monté avec peine à cauſe de l'entrelacement des ronces & des lianes; on en deſcendit avec danger, à cauſe des précipices dont on ne s'écartoit qu'à l'aide des arbres & des buiſſons. On y trouva une eſpèce de dragon végétal à feuilles larges, dont la branche centrale, lorſqu'elle eſt tendre, a le goût d'un noyau d'amendes & un peu la ſaveur du chou. On découvrit auſſi la chaîne de rochers ſur leſquels la mer ſe briſait, & qui ſont les premiers objets qui frappèrent nos regards lorſque nous découvrîmes la terre. Nous déposâmes cinq oies dans un lieu où elles devaient trouver beaucoup de nourriture & n'être point troublées par le voiſinage des hommes. Nous tuâmes près de là un héron blanc, oiſeau qu'on voyait autrefois en Angleterre.

Nous profitâmes de huit jours d'un ciel beau & ſerein pour faire nos proviſions d'eau & de bois, pour raccommoder nos agrèts, calfater notre vaiſſeau, & nous diſpoſer au départ : mais avant de quitter ces lieux, je trouvai un canal qui communique de la baie à la mer, plus commode que celui par lequel nous y étions entrés ; & nous tuâmes en chemin quarante-quatre oiſeaux, pies de mer, canards, &c. Nous rembarquâmes nos tentes, nos munitions, & faiſant bècher le terrein aſſez mauvais que nous avions occupé, nous y ſemâmes différentes graines de jardin : ce canton éclairci par nos mains qui montrait d'abord un cahos de plantes entaſſées, devint une eſpèce de jardin & un camp bien ordonné. Nous y avions abbattu de grands arbres dont nous avions fait des planches ; facilité l'aiguade en creuſant l'entrée d'un ruiſſeau, & fait une boiſſon agréable de plantes indigenes dont les naturels ignoraient l'uſage ; nous y avions offert une ſcene animée par différens travaux : les collines rétentirent des coups redoublés qu'on avait frappé ſur l'enclume. Le payſage ſembla revivre ſur le papier par le crayon d'un jeune artiſte ; l'œil d'un aſtronome y ſuivît le mouvement des aſtres, on y obſerva les plantes & les animaux des forêts & des mers, mais

bientôt ſans doute on ne retrouvera plus de traces de nos travaux, & les ronces y étoufferont les plantes utiles. Nous levâmes l'ancre enfin & ſortîmes de la baie le 1 Mai, mais la briſe qui ſouflait s'éteignit, & reculant plus que nous n'avancions, nous fûmes obligés de rentrer dans une anſe où nous mouillâmes ſi près de la côte, que notre pavillon ſe perdait dans des branches d'arbres: nous en viſitâmes les environs: & y trouvâmes des huttes habitées depuis peu; près d'elles étaient deux larges foyers ou fours: là encore nous découvrîmes de nouveaux oiſeaux & de nouveaux poiſſons. Une briſe légère s'éleva & put nous conduire dans un nouveau paſſage que je déſirais viſiter. Ses côtes étaient fort eſcarpées & formaient divers payſages embellis par un grand nombre de petites caſcades & de dragons végétaux. Pendant qu'avec la chaloupe on viſitait un bras de mer qui tournait à l'eſt, je fis netayer & aërer avec du feu les entreponts & les ponts, ſoins importans, ſurtout dans les tems humides. La chaloupe revint le lendemain après avoir eſſuyé une violente tempête: on avait apperçu des deux rives une foule de caſcades, des bois, des arbriſſeaux dépouillés, parce que le voiſinage des hautes montagnes, blanchies par la neige, y rendait l'hiver hâtif: les nuits y étaient

très-froides, & cependant il fallut y en passer deux sans couvert; dans la derniere, après avoir amarré la chaloupe le mieux qu'il fut possible, on monta sur une colline où l'on fît du feu au milieu d'un rocher étroit, & on y rôtit quelques poissons: quoique ceux qui étaient là fussent mouillés jusqu'aux os, & que le vent fût très-froid, ils ne purent se tenir près du feu, parce que les flammes se précipitaient tout autour en tourlons, & à chaque moment ils étaient obligés de changer de place pour ne pas être brûlés. La tempête s'accrut, le terrain était glissant, cependant il fallut descendre pour passer la nuit dans les bois, sous le vent des hautes montagnes: on y fut encore plus mal que sur la colline: l'humidité empèchait le feu d'y brûler: rien ne mettait à couvert de la pluie, l'eau qui tombait des feuilles mouillait encore davantage, & la fumée que le vent ne laissait pas monter, étouffait. On se coucha sans souper, sur un terrain humide, enveloppé dans des manteaux trempés, accablé de douleurs que le sommeil soulagea un instant; un coup de tonnerre fut le signal du reveil, & fit appercevoir que la tempête était devenue un véritable ouragan: le rugissement des vagues qu'on entendait de loin, l'agitation des forêts, la chûte des gros arbres inspiraient

l'épouvante : les éclairs illuminaient la mer & en montrant les vagues écumantes ſe roulaient en montagnes les unes ſur les autres, & les tonnerres repercutés par les rocs environnans, en devenaient plus effrayans.

On reconnut que ce bras de mer s'étendait à l'orient dans un eſpace de trois lieues, qu'il y avait un bon mouillage, du bois, de l'eau douce, des oiſeaux de mer, du poiſſon. Je viſitai encore un autre bras, mais ſans en voir l'extrêmité ; nous chaſſâmes & tuâmes des oiſeaux de mer & des veaux marins ; puis nous levâmes l'ancre & dépliames les voiles par un tems aſſez orageux, pour continuer notre route.

Cette baie *Duski* eſt un des lieux où les navigateurs peuvent trouver le plus de rafraichiſſemens, & il eſt utile d'en donner une courte deſcription. Elle a deux entrées ; la méridionale ſe diſtingue par des rochers pointus que leur figure nous fit appeler les *cinq doigts :* ils forment une peninſule étroite qui va du midi au nord, d'une hauteur médiocre, partout égale & couverte de bois : cette entrée n'eſt pas difficile, parce que ſi elle renferme des dangers, elle n'en cache aucun : l'eau y eſt très-profonde, & l'on n'y peut mouiller commodément que dans ſes anſes & ſes havres, il en eſt d'excellens. L'en-

trée ſeptentrionale eſt à cinq lieues au nord de la pointe des cinq doigts: ſes côtes très-élevées font qu'on ne peut l'appercevoir de loin: elle eſt défendue des groſſes vagues par quelques iſles.

Ce pays eſt très-montueux, les ſites y ſont ſauvages, & les montagnes d'une hauteur étonnante & couronnées de roches ſtériles ou de neiges éternelles; mais la terre qui touche la côte de la mer, eſt revêtue de bois épais juſques au bord de l'eau. On n'apperçoit aucune prairie & il n'y a de terrain plat qu'au fond des anſes profondes où un ruiſſeau ſe rend à la mer, & a formé le canton bas en amenant la terre & les pierres du haut des collines: tout y eſt couvert de forêts ou de ronces: on y trouve des arbres propres à l'architecture navale, à la batiſſe des maiſons, à l'ébéniſterie & à d'autres uſages: les plus beaux ſont les ſapinettes, & ils ont huit à dix pieds de tour ſur quatre-vingt-dix à cent de haut: il y a beaucoup d'arbriſſeaux aromatiques, la plupart de l'eſpèce des myrtes, mais il n'eſt aucun de ces arbres qui donne un fruit bon à manger: les bois ſont remplis de liane, dont pluſieurs ont cinquante à ſoixante braſſes de long: avec les ronces & les buiſſons, elles rendent le pays impénétrable: les arbres rongés par le tems y tombent de vieilleſſe ou cédent à l'effort des

vents, & de jeunes plantes pouſſent vigoureuſement ſur le ſol de ſon bois pourri. Rien n'y annonce la main de l'homme, les oiſeaux ne l'y fuyent pas, parce qu'ils n'ont pu le connaître : le terreau y eſt noir ; il enfonce ſous les pas : l'eſpace entre les arbres eſt couvert de mouſſe & de fougere de différentes eſpèces ; mais excepté le lin & le chanvre, il y a peu d'herbages, & un peu de celeri & de creſſon en ſont les ſeuls comeſtibles : les poiſſons y ſont auſſi variés qu'abondans : le poiſſon-chou y eſt très-gros, & d'une ſaveur excellente : les poiſſons à coquilles y ſont les moules, les petoncles, les écreviſſes, &c. le veau marin y eſt le ſeul amphibie. On y voit cinq eſpèces de canards, des poules de mer & divers autres oiſeaux : parmi eux, on remarque l'*oiſeau à cordon*, ainſi nommé, parce qu'il a deux appendices d'un jaune orangé au-deſſous de ſon bec court & épais ; le *poy* qui eſt bleu, avec deux petites touffes de plumes bouclées & blanches comme la neige, qui lui pendent au-deſſous du col : ſa voix eſt charmante, ſa chair délicieuſe, ſon plumage très beau. Il y a différentes eſpèces de queues d'éventail ; il en eſt une dont le corps n'eſt pas plus gros qu'une aveline & qui étend une queue d'un joli plumage : elle forme les trois quarts d'un demi cercle qui a quatre

ou cinq pouces de rayon. On y trouve encore des cormorans, des pies de mer, des albatroſſes, des mouettes, des pingoins, des faucons, des pigeons, deux eſpèces de parrots, &c.

On croit y avoir vu un quadrupede de la groſſeur d'un chat, de la couleur de la ſouris, ayant une queue touffue; mais on en eſt incertain: les plus malfaiſans des animaux du pays, ſont les petites mouches de ſable noire, très-nombreuſes & plus incommodes que les guèpes : leur piquure fait enfler la peau & cauſe ſouvent des ulcères ſemblables à ceux de la petite vérole. Les pluies y ſont preſque continuelles ; mais il ne paraît pas que l'air y ſoit mal ſain.

Ses habitans parlent la même langue, obſervent à-peu-près les mêmes coutumes que les autres habitans de la Nouvelle Zélande ; ils mènent une vie errante, ſont peu unis & montrent une inclination ſanguinaire.

Nous fîmes route le long de la côte juſqu'au canal de la Reine Charlotte où je m'attendais de trouver l'Aventure : à meſure que nous avancions, la hauteur des montagnes ſemblait diminuer. Le vent était bon, il tomba tout d'un coup, le calme regna ſur la mer, & d'épais nuages nous cacherent le ciel; des peterels plongeurs voltigeaient autour de nous, ou nageaient ſous l'eau avec une agilité étonnante.

Tout nous ſemblait annoncer une tempête ; bientôt après nous apperçûmes ſix trombes dont quatre s'éleverent & jaillirent entre nous & la terre : leur mouvement était en ligne courbe : l'une d'elles paſſa à vingt-cinq toiſes du vaiſſeau ſans produire aucun effet ; ſon diamêtre pouvait être de cinquante à ſoixante pieds, c'eſt-à-dire, que dans cet eſpace, la mer agitée jettait de l'écume à une grande hauteur. Sur cette baſe il ſe formait un tube ou colonne ronde par où l'eau & l'air étaient portés en jet ſpiral au-deſſus des nuages. On dit y avoir vu un oiſeau entraîné qui tournait comme le balancier d'un tourne-broche. Quelquefois elles étaient ſtationnaires, quelquefois leur mouvement était rapide : de tems en tems on ſentait des bouffées de vent avec de larges gouttes de pluie ou de grêle ; plus les nuages s'approchaient de nous, plus la mer était couverte de petites vagues briſées ; les brouillards étaient très-noirs. Enfin le vent revint comme auparavant & le ciel reprit ſa ſérénité. Quand la derniere trombe diſparut, il y eut un éclair ſans exploſion ; ce qui ſemble indiquer, que l'électricité contribue à ce phénomene qui nous inquiéta beaucoup : ces trombes réuniſſaient la mer aux nuages & nous environnaient ; on nous avait parlé de leurs effets funeſtes, nous nous

les

les retracions vivement. Nous carguâmes les voiles, & tout le monde penſait encore que nos mâts & nos vergues nous conduiraient au naufrage ſi nous entrions dans le tourbillon : nous fûmes dans cette inquiétude allarmante pendant trois quarts-d'heure. Il nous parût que l'ingénieuſe hypotheſe de Falconet ſur la cauſe de ces trombes, eſt probable ; elle eſt ſelon lui, la même que celle que produit les dragons de vent. On dit que le feu du canon les diſſipe ; mais nous ne penſâmes point à nous en ſervir.

Nous découvrîmes le cap Farewel ; à ſix lieues de-là eſt une baie ſpacieuſe qu'une pointe baſſe de terre met à couvert de la mer. C'eſt ſans doute celle où mouilla Taſman & à laquelle il donna le nom des *Aſſaſſins*. Le lendemain 18 de Mai, nous fûmes en travers du canal de la Reine Charlotte, où nous découvrîmes l'Aventure par les ſignaux qu'elle nous fit. Il faudrait avoir été dans une ſituation ſemblable à la nôtre pour ſentir notre joie. Ce vaiſſeau nous attendait depuis ſix ſemaines ; nous nous approchâmes de lui & nous ſaluâmes de treize coups de canon ; le capitaine Furneaux vint nous raconter ſes aventures : en voici le précis.

Enveloppé d'une brume très-épaiſſe qui nous dérobait la vue de la Réſolution, nous enten-

dîmes un coup de canon & nous dirigeâmes ſur lui ; nous fîmes tirer un pierrier chaque demi-heure, on ne répondit point à notre ſignal : nous reprîmes alors la route que nous ſuivions avant la brume : le ſoir, le vent fut très-fort, le ciel ſe montra par intervalles ; mais nous ne découvrîmes point de vaiſſeau : nous voulûmes croiſer trois jours & ne le pûmes qu'en partie : enfin ne découvrant rien, nous penſâmes à gagner nos quartiers d'hiver, éloignés de mille quatre cents lieues, au travers d'une mer inconnue : il fallut diminuer la ration d'eau, & pour s'écarter le moins poſſible, faire ſa route entre les 52 & 53° de latitude : nous eûmes des raffales, de la pluie, de la neige, & le 26 Février un météore très-brillant : c'était une lueur un peu ſemblable à une aurore boréale qui dura pluſieurs nuits. Ce qui eſt remarquable encore dans cette route, c'eſt que nous n'y trouvâmes point de glace. Nous étions ſuivis d'un grand nombre d'oiſeaux de mer, & nous rencontrions ſouvent des marſouins tachetés de blanc & de noir. Nous crumes voir la terre le 1 Mars, cette terre était un nuage qui diſparut devant nous. Alors nous dirigeâmes notre route ſur celle de Van Diemen & nous la découvrîmes le 5 ; elle était élevée & inégale près de la mer : les collines

formaient par derriere une double côte : quelques isles paraissaient border le rivage : on y voyait plusieurs baies ou mouillages, mais il semble que l'eau n'y est pas profonde : on n'y vit aucun habitant. Nous envoyâmes un bateau vers la terre ; le vent s'éleva, la mer s'enfla & nous craignîmes qu'il ne put revenir : il revint cependant après avoir débarqué avec beaucoup de peine dans des lieux que des hommes venaient de quitter. On ne voulut pas en suivre les traces à cause du mauvais tems ; le sol y paraît fertile : des eaux abondantes tombent en cascades des rochers dans la mer, mais rien n'y annonçait un mouillage sûr.

Nous allâmes plus avant le long de ces côtes avec un tems nébuleux, souvent orageux ; nous découvrîmes la baie *des Tempêtes* de Tasman : le fond brillait en plusieurs feux, & sans doute il renferme de bons mouillages, mais le vent était trop violent pour s'y hazarder sans la mieux connaître. Vers le soir, nous tournâmes une pointe élevée dont les rochers ressemblaient à autant de colonnes canelées, & nous y jettâmes l'ancre sous le 43° 20′ de latitude. C'était probablement la baie de Fréderic Henri. On y trouva un hâvre excellent, enfermé par deux isles, & dans lequel nous nous retirâmes.

Nous y reſtâmes cinq jours à faire du bois & de l'eau, & à raccommoder nos agrêts. Le pays eſt agréable, le ſol noir, leger, fertile; les flancs des collines ſont revêtus d'arbres élevés, épais, qui croiſſent à une grande hauteur avant que de pouſſer des branches, & qui ſont toujours verts; nous n'y en remarquâmes que de deux eſpèces différentes, l'un a les feuilles longues & étroites; celles de l'autre reſſemblent au laurier femelle: leur bois eſt caſſant & ſe fend avec facilité: en coupant quelques-uns d'eux, il en ſortit une gomme ſemblable à la laque. Parmi les oiſeaux, il en eſt que nous crumes être des corbeaux & des corneilles; on y tua un oiſeau blanc de la grandeur d'un milan; il y a des perroquets & divers autres oiſeaux plus petits: ceux de mer ſont principalement des canards, des ſarcelles, des tadornes. Nous n'y vimes qu'un quadrupede, c'eſt l'opoſſum: mais nous apperçumes la fiente de quelques autres qui ſemblent être de l'eſpèce des daims: il y a des goulus, des chiens de mer, un autre poiſſon ſemblable au dernier, mais couvert de petites taches blanches, & de petits poiſſons dans la baie. Les lagunes où l'eau eſt ſaumâtre ſont remplies de truites & d'autres poiſſons. Nous n'y vîmes point d'hommes, mais

la fumée nous y en annonça, & nous y avons trouvé des huttes où nous avons vu des ſacs & des filets d'herbes, une pierre dont ils paraiſſaient ſe ſervir pour allumer le feu, une mêche d'écorce d'arbre, une lance. Nous les prîmes en leur donnant en échange des pierres à fuſils, des clous, un baril vuide à cercle de fer. On n'y voit aucun uſage du métal: ils briſent & fendent les branches qui compoſent leurs cabanes, ils les joignent circulairement avec de l'herbe: leur conſtruction eſt ſi mal entendue qu'elles ne mettraient pas à l'abri d'une forte pluie: au centre eſt leur foyer entouré de débris de coquilles dont les poiſſons font leur principale nourriture; ils ſemblent ne pas avoir de demeures fixes, car ces huttes ne peuvent ſubſiſter que quelques jours: on n'en voit que trois ou quatre enſemble, & elles ſont petites. On n'y a vu aucun débris de canots ou de pirogues: enfin le pays parait beau & ſes habitans paraiſſent miſérables.

Nous ſortîmes de cette baie pour longer la côte juſqu'à un lieu déjà connu, afin de nous aſſurer ſi cette terre tenait à la Nouvelle Hollande: nous paſſâmes devant les iſles *Maria*, celles de *Schouten* & rangeâmes la côte à deux ou trois lieues de diſtance: cette partie du pays parait

peuplée, des feux continuels l'annonçaient; la terre y eſt unie, baſſe, égale; puis la côte ſe dirige au couchant & forme très-probablement une baie profonde; mais en continuant notre route, la côte devint ſi dangereuſe par ſes bas fonds & ſes écueils, & le vent nous jettait ſur eux avec tant de force, que nous crumes devoir nous en éloigner pour tendre à la Nouvelle Zélande. Du point où nous partîmes à celui que découvrit le Capitaine Cook dans ſon premier voyage, il y a un eſpace de vingt lieues qui n'a pas été reconnu; ainſi l'on ne peut aſſurer que la Nouvelle Hollande n'eſt point ſéparée de la Terre de Van Diemen, mais il eſt probable qu'elles ne le ſont pas; les mêmes quadrupedes s'y trouvent. Ce grand continent mérite d'être mieux examiné; on n'en connait que les bords, ſes productions ſont ignorées; le peu d'habitans qu'on y a vus, étaient ſur ſes côtes: l'intérieur égal à l'Europe en étendue eſt inhabité, & parait renfermer des tréſors d'hiſtoire naturelle: ſi l'on pouvait y trouver une grande rivière, elle faciliterait les découvertes dans le cœur du pays, & c'eſt peut-être vers le ſud-oueſt qu'il faut la chercher.

Nous demeurâmes quinze jours à traverſer à la Nouvelle Zélande, par un tems orageux ou

brumeux & au travers de lames très-fortes & multipliées. Nous apperçumes enfin la terre qui formait un mèlange confus de collines & de montagnes : le 3 Avril nous vîmes le Cap Farewell, & entrâmes dans le canal de la Reine Charlotte : aucun habitant ne frappa nos regards ; mais nous entendions durant la nuit les hurlemens des chiens & des cris d'hommes ſur la côte orientale : c'eſt dans l'iſle *Motuaria* que nous débarquâmes, que nous dreſſâmes nos tentes : nous trouvâmes au ſommet un monument érigé par l'équipage de l'Endeavour.

Le 9 Avril, ſeize naturels du pays vinrent nous apporter du poiſſon & d'autres proviſions que nous payâmes avec des cloux : l'un d'eux portait la tête d'un homme enveloppée, & cherchait à nous la cacher : ils partirent & revinrent avec du nouveau poiſſon & des racines de fougère ; les clous étaient ce qu'ils déſiraient le plus en échange. Le lendemain, ils vinrent encore au nombre de cinquante à ſoixante, & nous vendirent des haches de pierre, des vêtemens, des armes, pour des clous & de vieilles bouteilles ; ils montèrent ſur le vaiſſeau, & l'on eût de la peine à les en faire ſortir : ils revinrent les jours ſuivans, & ſe conduiſirent toujours très-paiſiblement. Notre aſtronome ſe fit un logement

commode d'un vieux fort abandonné des habitans, dans l'isle Hippa, sur un rocher escarpé, & défendu par des palissades. Nous quittâmes aussi l'isle Motuaria pour nous retirer plus avant dans l'anse; nos tentes furent élevées près d'une rivière où était notre aiguade, & nous nous préparâmes à y passer l'hiver. Nous éprouvâmes deux tremblemens de terre, ce qui semble indiquer qu'il y a des volcans dans la Nouvelle Zélande. Telle était notre situation, lorsque nous découvrîmes la Résolution; & on peut présumer combien cette réunion, après une absence de quatorze semaines, causa de joie aux deux équipages.

Mon premier soin fut de chercher, & de faire chercher du cochléaria, du céleri & d'autres végétaux; je savais qu'il y en avait dans ce canal, & je donnai ordre d'en cuire, avec du bled & des tablettes de bouillon portatives pour le déjeuner, avec ces mêmes tablettes & des pois pour le dîner: je savais que ces végétaux ainsi apprêtés servent beaucoup pour dissiper toutes les atteintes du scorbut.

Nous commençâmes nos recherches de botanique, & nous trouvâmes plusieurs espèces de plantes en fleur, & des oiseaux inconnus: parmi les végétaux était une espèce de laitron, &

une nouvelle plante *tetragonia cornuta* que nous mangions ſouvent en ſalade: nous vîmes beaucoup de rats qui paraiſſaient indigènes dans ce pays. Le capitaine Furneaux avait fait préparer différens jardins où proſpéraient divers légumes d'Europe, & déjà nous en mangions, quoique l'hiver fut fort avancé; mais le climat y eſt très-doux, & quoique les montagnes couvertes de neige fuſſent très-voiſines, il gèle rarement dans le canal de la Reine Charlotte. Je fis auſſi conſtruire un jardin ſur l'*Isle Longue* où je ſemai des plantes & des racines. Cette iſle eſt compoſée d'une longue chaîne de rochers élevés dont les bords ſont eſcarpés, & le ſommet uni: vers le pied, il y a des marais couverts de différentes herbes, & ſurtout de la plante du lin de la Nouvelle Zélande: au ſommet on trouve des herbes ſéches & des buiſſons qui fourmillent de cailles. Des cavités profondes qui ſe prolongent juſqu'à la mer, étaient remplies d'arbres & de ronces habitées par de petits oiſeaux & des faucons; de groſſes troupes de jolis cormorans conſtruiſaient leurs nids ſur de petites roches briſées, ou dans de petits creux que ces oiſeaux paraiſſent avoir élargi eux-mêmes.

Les environs du canal de la Reine Charlotte, ſont compoſés de collines argilleuſes, diſpoſées

en couches obliques, d'un gris verd, ou bleu, ou d'un brun jaunâtre, veinées quelquefois de quartz blanc. On y trouve un talc verd, demi-tranſparent, dur, ſuſceptible d'un beau poli : les Indiens en font des ciſeaux, des haches, des patou-patous : ſur les montagnes, on voit de vaſtes couches de différentes parties de corne & d'ardoiſes argilleuſes, qui ſemblent remplies de particules de fer; ſur le rivage, on trouve des cailloux & des morceaux d'un baſalte noir, ferme & peſant : ailleurs ſont des couches du ſaxum noirâtre de Linnæus, compoſé d'un mica noir, compact, entre-mêlé de petites particules de quartz : ſur la côte on remarque des morceaux de pierre-ponce blanchâtre.

J'avais un belier & une brebis, que je débarquai dans la Nouvelle Zélande, dans l'intention de les y faire multiplier; mais peu de jours après, je les trouvai morts, probablement pour avoir mangé quelque plante empoiſonnée. Des Indiens vinrent nous viſiter : ils reſſemblaient à ceux de la baie Dusky, mais ils étaient plus turbulens, plus familiers, plus inſoucians : ils ne voulurent boire que de l'eau, & l'aimaient beaucoup adoucie avec du ſucre : ils eſtimaient ſingulierement les bouteilles de verre, mettaient la main ſur tout ce qu'ils voyaient, mais l'abandonnaient dès qu'on

le leur difait. Ceux que nous vîmes enfuite, demanderent des nouvelles de Tupia, ce Taïtien qui m'avait accompagné à mon retour; ils s'affligerent de fa mort: la même demande nous fut faite par d'autres qui n'avaient jamais vu ni lui ni nous; ce qui prouve qu'ils communiquent entr'eux. Tupia leur était devenu cher par fa facilité à parler leur langue & par fes connaiffances.

Nous vifitâmes l'intérieur du pays: les collines font plus élevées quand on s'éloigne de la mer; les forêts y font impénétrables & peuplées de pigeons, de parrots & de petits oifeaux qui y viennent paffer l'hiver: les pies de mer, différentes efpèces de cormorans animent les bords de l'Océan; la baie occidentale renferme de belles anfes: elle eft entourée de collines couvertes d'arbriffeaux & d'arbres, dont les fommets préfentent une plaine revêtue de fougere. Tel eft encore l'état de plufieurs Ifles voifines: nous y trouvâmes une efpèce de poivre, dont le goût reffemblait au gingembre.

Nous trouvâmes à bord des Indiens, & parmi eux un jeune homme de douze à quatorze ans, qui paraiffait plus vif & plus intelligent que les autres; il but avec délices du vin doux du Cap & en demanda un fecond verre, qui mit fes ef-

prits en mouvement; il babilla avec une volubilité prodigieuse, cabriola, voulut tout ce qui frappait ses regards, s'impatienta, & devint presque furieux de nos refus. Sa conduite nous prouva combien ces hommes impatiens & emportés étaient heureux de ne pas connaître de boissons enyvrantes. On montra à quelques-uns d'entr'eux des plantes de pommes de terre, des turneps, des navets, des carottes, des panais, racines utiles, dont ils parurent sentir le prix : ils avaient des femmes dont les lèvres étaient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre : un rouge vif formé de craie & d'huile couvrait leurs joues : leur teint était d'un brun clair, leurs cheveux noirs, leur visage rond, leur nez & leurs lèvres un peu épaisses, des yeux noirs & expressifs : le haut de leur corps est proportionné, mais elles ont les jambes minces & torses, & de gros genoux : leurs peres, leurs freres les offraient aux matelots pour des cloux, une chemise, &c. les femmes seules sont astreintes à une fidélité qu'elles ne démentent jamais. Les hommes ont beaucoup de phisionomie, surtout les vieillards qui portent une barbe & une chevelure blanche ou grise : des cheveux touffus qui tombent en désordre sur le visage des jeunes gens, rendent leurs regards plus farouches en-

core : ils portent des vêtemens faits avec la plante de lin : des morceaux de peaux de chien pendaient aux quatre coins des habits des plus riches. Quelques-uns ſe mirent à voler ce qui leur tombait ſous la main ; nous les chaſſâmes & ne leur permîmes plus de monter à bord, ils s'en irriterent & nous menacerent ; mais ne firent rien de plus. Quelques-uns ſe fixerent près de de nous & nous fournirent abondamment du poiſſon, parce qu'ils étaient plus habiles pêcheurs que nous.

Le 1 Juin, il en arriva que nous n'avions point vus encore : leurs pirogues vieilles & uſées étaient de différentes grandeurs, & trois avaient des nattes triangulaires attachées au mât, & à une vergue qui, formant un angle aigu avec le pied du mât, ſe pliaient avec facilité ; cinq touffes de plumes brunes décoraient le bord extérieur de la voile ; à l'avant & à l'arriere, on voyait un viſage tors ; leurs pagayes proprement faites avaient la pale pointue : ils nous vendirent des morceaux de pierre verte, taillés en forme de hâches, des pendans d'oreilles, des petits anneaux, en figures humaines contournées & ramaſſées, qu'ornaient de monſtrueux yeux de nacre de perles, ou d'autres coquillages ; ils les portaient à leur cou & elles paraiſſaient être une eſpèce

de talifman. Ils échangerent un tablier de la natte la plus fine, couvert de plumes rouges, de morceaux de peau de chien blanche & orné de coquillages, des hameçons de bois barbelés d'os & d'une forme groffiere: fur leur poitrine étaient des dents humaines qu'ils vendirent pour des outils de fer & des verroteries : ils avaient des chiens à longs poils, à oreilles pointues, & de diverfes couleurs; ils les aiment beaucoup & les tiennent attachés par le milieu du ventre; ils les nourriffent de poiffons ou de racines comme les hommes. Nous remarquâmes des lignes fpirales qui fillonnaient leurs vifages : l'un d'eux qui était grand & fort, d'un âge mûr, avait des marques régulieres fur le menton, les joues, le front & le nez; il montrait de l'autorité fur les autres, ce que nous n'avions point obfervé encore; c'était peut-être l'effet naturel de fon âge. Quelques-uns qui étaient de bonne humeur, nous donnerent le fpectacle d'un Heiva, ou d'une danfe. Placés de file, ils fe mirent nuds jufqu'à la ceinture; l'un d'eux chanta, le refte accompagna les geftes qu'il faifait : ils étendaient leurs bras, & frappaient alternativement du pied contre terre avec des contorfions de frénetiques: ils répétaient au chœur les derniers mots, & l'on y diftinguait une forte de mêtre; mais on ne

ſait s'il y avait de la rime : la muſique était groſſiere & peu variée.

Nous dépoſâmes dans ce lieu un bouc & une chevre, un verrat & deux jeunes truies, pour en répandre l'eſpece dans la nouvelle Zélande. On avait cru d'abord que ſes habitans vendaient leurs enfans, parce qu'ils venaient nous les préſenter; mais ils ne nous les préſentaient qu'afin de leur faire offrir des préſens : on m'en préſenta un de cette maniere, & je compris bientôt que c'étoit pour lui faire donner une chemiſe blanche: je les ſatisfis & on remporta l'enfant: ils s'enfuirent tous en voyant leurs ennemis s'approcher du vaiſſeau, & que nous ne voulions pas leur faire tirer deſſus. Ces nouveaux Zélandais étaient dans une grande double pirogue: deux hommes de belle taille, l'un à l'avant, l'autre à l'arriere de la pirogue ſe leverent lorſque nous en fûmes voiſins: le premier avait un manteau noir de natte très-ſerrée, garni de compartimens de peaux de chien: il tenait à la main une plante de lin encore verte, & de tems en tems il diſait quelques mots à ſon camarade, prononçait très-haut & d'une maniere ſolemnelle, une longue harangue bien articulée, & il élevait & abaiſſait ſa voix de toutes ſortes de manieres différentes. D'après

ſes tons divers & ſes geſtes, il ſemblait faire des queſtions, ſe vanter, défier au combat: quelquefois il parlait ſur un mode aſſez bas; puis tout-à-coup, il pouſſait des exclamations violentes, & s'arrêtait. Quand il eût fini, nous l'invitâmes à monter à bord, il fut d'abord indécis, mais bientôt il vint ſuivi des ſiens, & nous ſalua par une application de nez. La paix fut promptement établie entre nous: ces hommes étaient plus grands que ceux que nous avions vus juſqu'alors; ils venaient de la côte de l'iſle ſeptentrionale, avaient des habits, des ornemens, des armes plus riches que ceux que nous connoiſſions, & parlaient avec beaucoup de volubilité; ils avaient pluſieurs manteaux couverts de peaux de chien, & ils y mettaient un grand prix; ils en avaient encore de fibres de lin, embellis d'élégantes bordures & de diverſes couleurs: le noir y était ſi fortement imprimé, qu'il mérite l'attention; car nous manquons de productions végétales qui donnent cette couleur d'une maniere durable: leurs manteaux ſont quarrés, ils attachent deux de leurs coins ſur la poitrine avec une épingle d'os de baleine; une ceinture de fines herbes en lie la partie inférieure ſur leurs reins, ils deſcendent ſouvent juſqu'à mi-jambe; d'ailleurs ils étaient mal propres & avoient le viſage ſil-

ſillonné, ou peint d'un ocre rouge délayé dans une huile puante : tous leurs outils étaient ſculptés avec élégance & faits avec ſoin; le tranchant d'une hache qu'ils nous vendirent était du plus beau jaspe vert, & le manche relevé par une jolie ciſelure. Ils avaient quelques inſtrumens de muſique, une eſpece de trompette longue de quatre pieds dont le ſon était très-ſauvage, un autre inſtrument composé d'une ſorte de murex, monté en bois, sculpté, percé à la pointe où s'applique la bouche, qui lorſqu'ils l'embouchaient, excitait dans l'air un mugiſſement horrible; une eſpece de flûte large dans ſon milieu où était une grande ouverture, outre celle des extrêmités. La figure humaine qui décore la proue de leur pirogue, avait une longue langue qui ſortait de la bouche; ils en placent une auſſi à l'extrêmité de leurs haches de guerre qu'ils portent ſur leur poitrine ſuſpendue à un colier; on voit encore ce même ornement ſur les pagaies & les pelles avec leſquelles ils vident l'eau : nous fîmes avec eux un commerce d'échange, & quand ils ſe furent retirés, nous les vîmes ſe réunir avec quatre ou cinq pirogues; nous allâmes auſſi les y joindre, & nous achetâmes beaucoup d'armes, d'outils, de vêtemens, &c. Ces Indiens avaient avec eux tous leurs

meubles; lors même qu'ils s'éloignent peu de leurs habitations, ils transportent ainsi tous leurs biens; tout canton qui leur fournit leur subsistance est leur patrie, & par conséquent ils ne sont jamais hors de chez eux. Ils menent une vie errante, rassemblés en petites peuplades toujours sur leurs gardes, & soit qu'ils voyagent ou qu'ils travaillent, ils ont toujours les armes à la main: les femmes mêmes en portent quelquefois. Ceux qu'on a vu dans un tems ont fait place à d'autres peu de tems après: tel lieu parut habité, qui bientôt après devient désert.

Nous quittâmes nos Zélandais pour venir célébrer entre nous l'anniversaire de la naissance du roi George III; j'accordai une double ration aux matelots, & la joie fut générale. Le jour suivant, je donnai au capitaine Furneaux le détail de la route que je me proposais de faire: je lui assignai des rendez-vous en cas de séparation, & quoique nous fussions au cœur de l'hiver, je projettai des découvertes jusqu'au 46° de latitude méridionale. Je n'avais pas de tems à perdre, & il fallait profiter de tout celui que nous avions. D'ailleurs les deux vaisseaux étaient bien pourvus, les équipages en bonne santé, & on ne pouvait employer la saison plus utilement.

Le 7 Juin, nous partîmes par un vent favorable; mais bientôt il cessa de l'être, & nous

n'aurions pu ſortir du détroit ſi le reflux ne nous avait été favorable : une briſe de nord vint nous aider à en ſortir, & nous en fûmes le lendemain, à midi, à la diſtance de 7 lieues. Nous contemplâmes cet océan immenſe où l'on plaçait un continent très-vaſte, que les courſes précédentes avaient déjà reſſerré ; & que la nôtre reſſerra plus encore, ſi elle n'en démontre pas la non exiſtence. Nous eſpérions le trouver, & d'aborder ſur des côtes dont les productions précieuſes nous dédommageraient de nos peines. Je révoquais en doute ces nouveaux pays, mais j'étais loin d'affirmer qu'on n'en trouverait point : je n'en étais pas aſſuré moi-même, & je ne voulais point décourager. Nous appercevions encore les hautes montagnes dont nous venions de nous éloigner, quand je dirigeai ma courſe entre le midi & l'orient, mais un peu plus vers celui-ci. De grands poiſſons cétacés, un nombre infini d'albatroſſes nagèrent autour de nous : nous avancions aſſez rapidement, mais bientôt le vent nous força de diriger vers le nord : le tems était variable ; un beau ciel ſuccédait à la pluie, un vent très-frais à un calme profond. J'appris du capitaine Furneaux que deux de ſes matelots étaient malades du mal vénérien ; ils l'avaient pris dans la Nouvelle

Zélande où cette peste avait pénétré, où il est fort probable même qu'elle est indigène. Un vent violent nous força d'abattre toutes nos voiles hautes: la mer était très-grosse, mais cette espèce de tempête ne dura que jusqu'au lendemain. Nous voyions souvent des albatrosses, des peterels, des passes-pierres, & presque tous les matins un arc-en-ciel: une nuit, ce phénomène causé par la réfraction de la lune, fut assez frappant.

Un jeune bouc tomba dans la mer; après l'avoir repris, on le frotta, on lui injecta des clystères de fumée de tabac, &c. & malgré tous ces soins, on ne put le rappeller à la vie: il faisoit alors un calme qui fut suivi d'un vent du midi assez faible; mais suivi cependant d'une grande houle creuse qui venait du couchant, & qui prouve qu'il n'y a point de terre un peu étendue dans cette direction: le soir du 15 Juillet nous vîmes flotter une bûche de bois qui semblait couverte de bernacles; mais nous ne pûmes deviner d'où & comment elle y était venue, & depuis quel tems elle était dans cette mer. Nous parvînmes enfin à un degré & demi plus au couchant que je ne me l'étais proposé; & rien n'y annonçant la terre, nous prîmes la direction nord-est. Nous venions de passer des

jours très-ennuyeux à la chercher : le climat avait été rigoureux, les vents contraires, & il n'était ſurvenu aucun événement intéreſſant ; mais nous étions aſſurés qu'il n'y avait point de terre dans les latitudes moyennes. Nous continuâmes pendant quelques jours notre route vers le nord, quelquefois plus au couchant, quelquefois vers le levant, & nous parvînmes au 31° de latitude. Là, le tems était ſi chaud, qu'il nous fallut mettre nos habits les plus légers. La gaieté de l'équipage ſe ranimait à meſure que nous nous rapprochions du tropique, & les matelots employaient leurs ſoirées à toutes ſortes de jeux : la douceur de l'air nous enchantait. Le 20 Juillet fut remarquable, en ce que nous ne vîmes pas un ſeul oiſeau. Ceux que nous avions vus, dont nous avons parlé ailleurs, fréquentent l'océan dans les latitudes plus élevées : enfin nous ne découvrîmes rien qui put nous faire penſer qu'il y eut quelque terre dans la nature : quatre jours après nous eſſuyâmes une tempête qui déchira toutes nos voiles, & quand elle fut appaiſée, que le ciel eut repris ſa ſérénité, nous vîmes le premier oiſeau du tropique que nous ayons apperçu dans ces mers. Ce jour, le ſoleil couchant répandit ſur les nuages le jaune le plus brillant ; ce qui nous perſuada encore

davantage que les couleurs du firmament ne ſont nulle part auſſi riches & auſſi belles qu'aux environs du tropique.

J'envoyai à bord de l'Aventure pour m'informer de la ſanté de l'équipage ; j'appris qu'il y avait des malades, que le cuiſinier était mort, que le ſcorbut & le flux de ſang retenaient ſur les cadres vingt de ſes meilleurs matelots. Nous n'avions que trois malades, & un ſeul l'était du ſcorbut : quelques autres en avaient des ſymptômes, & on leur donnait du moût de biere, de la marmelade de carottes, du jus de limon & d'orange : cette différence venait probablement de ce que l'*Aventure* ne prenait pas autant de nouvel air que la *Réſolution*, qui pouvait ouvrir plus d'écoutilles ; de ce que nous conſommâmes plus de choux-crout ou *ſauerkraut* & de moût de biere, & de ce que nous appliquions les grains du moût ſur toutes les puſtules ou enflures ; régime que n'obſervait pas l'*Aventure.* D'ailleurs ſon équipage ne mangea pas autant de végétaux que le mien dans le canal de la Reine Charlotte, parce qu'ils les connaiſſaient moins bien & y étaient moins accoutumés : mon exemple donna du goût pour les antiſcorbutiques à tous ceux qui agiſſaient ſous moi, & dans la ſuite je n'eus pas beſoin d'ordonner d'en cueillir ; chacun ſe

hâtait de s'en emparer le premier. Il n'eſt pas inutile de remarquer que le ſcorbut eſt plus dangereux, plus virulent ſous les climats chauds que ſous les climats froids ; car la chaleur contribue à l'inflammation & à la putréfaction. Le cidre diminua enſuite le nombre des ſcorbutiques ſur l'Aventure.

Parvenus au milieu du parage que le capitaine Carteret aſſigne à l'iſle *Pitcairn*, je la cherchai ſans l'appercevoir : je devais la recouvrer pour en vérifier la longitude, & corriger par elle toutes celles des iſles découvertes par le même navigateur qui ne put confirmer ſes longitudes par des obſervations aſtronomiques ; mais nos malades m'obligeaient à hâter ma marche, & je la continuai, bien ſûr de ne plus trouver ſur mon paſſage de continent un peu étendu, comme je m'étais aſſuré qu'il n'en exiſtait pas dans l'eſpace de plus de 30 dégres en latitude que je venais de parcourir : il pouvait être dans des latitudes plus avancées, & c'eſt ce que je me promettais de déterminer dans l'été ſuivant. Vers le 21° de latitude, nous commençâmes à voir des poiſſons volans, des mouettes, des oiſeaux d'œuf. Un ciel nébuleux, un tems incertain ſemblaient nous annoncer les approches du vent aliſé ; nous ne l'atteignîmes que

vers le 19° 36′ de latitude; nous avions eſpéré de trouver dans les latitudes moyennes les vents réguliers, & cependant nous n'y avions éprouvé que des vents très-variables qui ne ſe fixaient qu'à l'eſt d'où ils ſoufflaient avec violence. Ainſi le nom de pacifique donné à cet océan, ne lui eſt applicable que dans la partie ſituée entre les Tropiques, où en effet les vents ſont uniformes, le tems doux & beau, & les flots peu agités. Dès que nous eûmes atteint le vent aliſé, nous mettions toutes nos voiles durant le jour; nous faiſions petites voiles durant la nuit, pour ne pas laiſſer échapper quelques nouvelles découvertes, ou pour ne pas donner contre des iſles noyées: nous jouiſſions du ſpectacle de la chaſſe faite par les bonites & les dauphins à des bandes de poiſſons volans, à celle des fregates, oiſeaux noirs à longues aîles & à queue fourchue, qui s'élevant dans l'air à une grande hauteur, fondaient avec une viteſſe étonnante ſur un poiſſon qu'ils voyaient nager & ne manquaient jamais de l'atteindre: cette dernière nous rappellait le ſtratagême employé par les Anglais qui placent une pelamide, ou un hareng ſur la pointe d'un couteau attaché à une planche flottante, & l'oiſeau, en ſe précipitant deſſus, ſe tranſperce lui-même.

Le 11 Aouſt, nous découvrîmes une iſle qui pouvait avoir deux lieues d'étendue, revêtue de bois, au-deſſus dequels les cocotiers montraient leurs têtes élevées. Cette vue réjouit nos yeux fatigués de l'uniformité de l'océan; nous lui donnâmes le nom de la *Réſolution*, mais nous ne nous y arrêtâmes pas; elle était trop petite pour fournir à nos beſoins, & les rafraichiſſemens devenus néceſſaires, nous faiſaient preſſer notre route pour O-Taïti où nous étions ſûrs de les trouver: nous voguions avec tranquillité; la chaleur n'était pas incommode, parce que le vent aliſé accompagnait le beau tems, & que nos abris étaient étendus ſur les ponts. Nous marchions à l'oueſt; ſur le ſoir du même jour, on nous annonça une autre iſle du haut des mâts; nous l'appellâmes *douteuſe*, & paſſâmes plus au nord. Le lendemain à la pointe du jour, nous découvrîmes terre devant nous à la diſtance d'un peu plus de demi-lieue; c'était une de ces iſles à moitié ſubmergées, ou plutôt un banc de corail de 20 lieues de tour, au milieu duquel était un grand lac; à ſon centre étaient quelques iſlots couverts de bois parmi leſquels on diſtinguait des cocotiers: une pirogue montée de ſix ou ſept hommes était à la voile dans ce lac: ſi le jour ne nous avait éclairé à

tems, nous allions nous briſer ſur ce banc contre lequel la mer briſait & formait une houle terrible. Je lui donnai le nom de *Furneaux*, & elle parait être une des iſles vues par M. de Bougainville. Sans l'examiner davantage, nous nous en éloignâmes à toutes voiles en continuant notre route à l'oueſt. Plus loin, nous vîmes encore une de ces iſles baſſes; il en eſt beaucoup dans cette mer entre les Tropiques; elles ſont de niveau avec les flots dans leurs parties inférieures, élevées de quatre à cinq pieds dans les autres; leur forme eſt ſouvent circulaire; elles renferment un baſſin d'eau de la mer: les rochers s'élèvent perpendiculairement du fond; elles produiſent peu de choſe, & les cocotiers paraiſſent être ce qu'elles ont de meilleur; mais malgré leur ſtérilité, malgré leur peu d'étendue, la plupart ſont habitées. D'où viennent leurs habitans? d'où viennent ceux des autres iſles? c'eſt ce qu'il eſt difficile de déterminer. Ceux de ces iſles ſubmergées ſemblent craindre les étrangers, caractère qui leur vient peut-être de la rareté de leurs proviſions, & de leur petit nombre qui les expoſe à l'oppreſſion. On ne connait ni leur langue, ni leurs coutumes, qui ſeules pourraient faire conjecturer d'où ils tirent leur origine.

A cinq heures nous vîmes encore une terre; c'était l'isle de la *Chaîne* découverte dans mon premier voyage: pour éviter les dangers où ces isles pouvaient nous jetter durant la nuit que je voulais mettre à profit pour avancer, je fis mettre en mer le canot monté de sept hommes qui devaient aller en avant, & placer un flambeau au haut du mât pour faire les signaux nécessaires. Je le rappellai à bord, dès qu'une grosse houle du sud nous assura que nous étions dehors de ces isles basses. Je forçai donc de voiles vers O-Taïti sans rien craindre. Le 15 Août, nous apperçumes l'isle Maitéa ou *Osnabrug* découverte par le Cap. Wallis; j'avertis alors l'Aventure que je voulais relâcher à Oaïti-Piha au sud-ouest d'O-Taïti, afin de tirer de cette partie de l'isle tous les rafraichissemens qu'il serait possible avant d'arriver à Matavai. A six heures du soir nous découvrimes cette isle. Ses montagnes sortaient des nuages dorés par le coucher du soleil; tout le monde, excepté deux matelots qui ne pouvaient marcher, se rendit sur le gaillard pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérances. Nous passâmes une nuit heureuse dans l'attente du matin: déjà nous oublyions les fatigues passées; la tristesse qui s'était emparée de nous se dissipait: l'image de

la maladie & de la mort ne nous épouvantait plus. A la pointe du jour, nous jouîmes de ces belles matinées que les poëtes se sont efforcés de peindre. Un léger soufle de vent nous apportait de la terre un parfum délicieux, & ridait la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts élevaient leurs têtes majestueuses sur lesquelles nous appercevions déjà la lumiere du soleil levant : près de nous, on voyait une allée de collines boisées, d'une pente douce, agréablement entremêlée de teintes vertes & brunes ; au pied était une plaine parée de fertiles arbres à pain & de palmiers qui présidaient à des boccages ravissans. Tout semblait dormir encore, & une obscurité paisible enveloppait le paysage : on distinguait cependant des maisons parmi les arbres : le havre était tranquille ; les flots se brisaient contre un banc voisin. Dès que l'astre du jour éclaira la plaine, on vit des insulaires animer la scène : à la vue de nos vaisseaux plusieurs se haterent de lancer leurs pirogues, & ramerent près de nous qui prenions tant de plaisir à les contempler. Elles approcherent : deux hommes qui n'avaient qu'une espece de turban sur la tête, qu'une ceinture autour des reins, agiterent une feuille verte & répéterent le mot *tayo* : nous leur jettâmes un présent de verroteries,

de clous & de médailles, & ils nous offrirent en retour une grande tige de plantain comme un ſymbole de paix, qu'ils déſiraient qu'on expoſât dans la partie la plus viſible du vaiſſeau; on le fit & ils retournerent vers la terre. Bientôt nous découvrîmes une foule de peuple qui bordait la côte, tandis que d'autres montaient leurs pirogues & les chargeaient de différentes productions de leur pays. En moins d'une heure nous fûmes environnés de cent canots, & ceux qui les montaient étaient ſans armes; nous achetâmes d'eux des noix de cocos, des plantains, des fruits à pain & d'autres végétaux, du poiſſon, des étoffes, des hameçons, des hâches de pierre; on acheta encore dans cette eſpece de foire, deux ou trois oiſeaux inconnus & des poiſſons nouveaux dont les couleurs étaient d'une beauté extraordinaire. Les traits du viſage de ce peuple annonçaient leur bonté; leur maintien était agréable, leur taille ne ſurpaſſait pas la nôtre; ils avaient de beaux cheveux, de beaux yeux noirs: pluſieurs de leurs femmes étaient jolies: une piece d'étoffe, au milieu de laquelle ils paſſaient leur tête, était leur vêtement. Une jolie toile blanche, pareille à une mouſſeline, formait différens plis autour de leur corps, & l'une des extrêmités retombait avec grace par deſſus

l'épaule; cet habit eſt plus avantageux à la taille & à la figure qu'aucune des robes Européennes que nous connaiſſions. Ils vinrent à bord, nous prodiguaient les marques de tendreſſe & d'affection, nous prenaient les mains, s'appuyaient ſur nos épaules, nous embraſſaient, cherchaient à ſe convaincre que nous étions faits comme eux. Leur langue eſt aiſée; mais il faut une oreille délicate pour diſtinguer les modifications nombreuſes de leurs voyelles. Une pirogue nous amena un de ces inſulaires haut de ſix pieds, accompagné de trois femmes; il était plus beau que les autres habitans, ſes traits étaient réguliers, ſon teint olive, ſon front était haut, ſes ſourcils arqués; il avait de grands yeux noirs, étincelans de feu & un nez bien fait, une barbe noire & bien friſée, des cheveux qui tombaient en groſſes boucles ſur ſes épaules: ſa femme, ſes deux ſœurs étaient plus belles & plus petites de neuf à dix pouces; l'une d'elles avait la figure la plus gracieuſe, les mains parfaitement potelées, & les contours des bras, des épaules & des reins d'une délicateſſe inexprimable: un doux ſourire animait ſon viſage, elle déſirait une paire de drap; l'officier à qui ils appartenaient, les lui promit à des conditions; mais le danger que nous courumes l'inſtant après, fit qu'elle

trouva le moyen de se satisfaire sans rien donner.

Cependant le calme continuait, & nous approchions d'une chaîne de rocs ou recifs: nous y découvrîmes une ouverture où nous crumes pouvoir passer ; mais on s'assura qu'il n'y avait pas assez d'eau quoique le flot s'y portât avec abondance, & il jettait nos vaisseaux sur le recif: j'essayai de touer les navires, & ne produisit point d'effet ; les horreurs du naufrage s'offrirent à nos yeux ; nous approchions des brisans ; & ne trouvant point de fond pour mouiller, rien ne pouvait nous sauver: le vaisseau touchait à chaque chute de mer qui brisait en houle terrible au dessous de notre poupe, & nous menaçait à chaque instant d'être engloutis dans les vagues. Heureusement l'Aventure vint se placer à notre avant sans se briser, nous pûmes jetter deux petites ancres de toue qui prirent fond ; en virant sur elles nous remîmes le vaisseau à flot ; à chaque instant nous croyions voir nos ancres se détacher ; nous restâmes dans cette anxiété jusqu'à ce que la marée cessa de porter dans cette direction : alors les chaloupes nous touerent & un souffle de vent qui s'éleva de terre aida leurs efforts : bientôt nous fûmes hors de danger : l'Aventure se mit à la voile par le sécours de ce même vent, mais elle avait perdu ses trois ancres, un

de ses cables & deux hansieres : on ne put retrouver ensuite qu'une ancre, heureux encore de nous trouver en pleine mer à ce prix, après avoir couru les plus grands dangers sur cette isle que nous avions desirée avec tant d'ardeur. Tout le monde avait travaillé avec la plus grande activité, & au milieu de nos craintes, de nos efforts, les naturels du pays qui étaient à bord & autour de nous, paraissaient insensibles ; ils ne montraient ni surprise, ni joie, ni crainte quand les bâtimens touchaient: cependant ils nous aidaient machinalement à virer le cabestan & à manier les cordages; ils nous quitterent vers le soir sans nous donner la moindre marque d'intérêt. La nuit fut orageuse & pluvieuse; les recifs étaient éclairés par les flambeaux des pêcheurs. Le lendemain nous jettâmes l'ancre dans la baie d'Oaïti-Piha ; elle est petite & ne peut contenir que deux vaisseaux; l'échange des fruits contre des clous commença, c'était avec plaisir que nous remplacions un biscuit mangé de vers, par des fruits à pain, & des ignames : les cris des insulaires nous étourdissaient; leurs pirogues chaviraient souvent; mais ils s'en inquiétaient peu, parce qu'ils sont d'excellens nageurs: ils apportèrent des plantes à nos naturalistes qui reconnurent parmi elles l'espèce commune

de

de morelle noire, & une belle *erythrina* ou fleur de corail. Quelques-uns d'eux nous volaient différentes bagatelles; d'autres après nous avoir vendus des noix de cocos, les rejettaient en secret à leurs camarades, qui venaient nous les revendre: nous fumes obligés de les punir, & de les chasser.

Je vins visiter l'aiguade; j'en trouvais une aussi convenable que je pouvais l'espérer; il ne restait presque plus d'eau à bord & j'en fis promptement remplir quelques futailles: pendant ce tems les ponts étaient remplis d'Otaïtiens & de plusieurs femmes qui se livraient aisément aux sollicitations des matelots; quelques-unes étaient impuberes; & ce libertinage prématuré est sans doute la cause de la petite stature de la classe inférieure du peuple à laquelle appartiennent ces prostituées: rien ne les distinguait que leurs yeux grands & pleins de vivacité, qu'un sourire naturel & un desir constant de plaire, qui suppléait à la beauté; leur sein bien formé, des bras charmans, & qui nageaient avec grace, étaient plus que suffisans pour ôter la raison aux matelots qui se déshabillaient pour donner leurs chemises & leurs habits à leurs maîtresses. Un enfant de six ans plongea plusieurs fois pour rapporter du fond des grains de verre qu'on lui jettait & qui tombèrent: on lui jetta quelques baga-

telles pour récompenſer ſon adreſſe, bientôt imitée par les hommes qui lui en virent remporter le prix: des femmes mêmes nous amuſaient par des tours ſurprenans d'agilité au milieu des flots, par leur preſteſſe à plonger, à s'enfoncer à une profondeur conſidérable. A voir leur poſition aiſée dans l'eau & la ſoupleſſe de leurs membres, nous les regardions preſque comme des animaux amphibies.

Nous nous promenions le long de la côte à l'eſt, ſuivis de la foule qui voulut abſolument nous porter ſur les épaules pour traverſer un ruiſſeau; ils nous laiſſèrent enſuite ſous la garde d'un homme qui nous conduiſit à une pointe de terre où croiſſaient différentes plantes parmi des buiſſons. En ſortant de là, nous vîmes un bâtiment de pierre, qui avait la forme d'une pyramide tronquée, dont la baſe avait plus de trente pieds de front: elle était formée de terraſſes ou eſcaliers placés les uns au deſſus des autres, tombant en ruines & couverts d'arbres & d'arbriſſeaux: c'était le cimetière ou temple du roi de Turrabou: autour étaient des perches ſculptées en figure alternativement mâles & femelles, & qui allaient toujours en diminuant; au delà du Moraï était un toit ſoutenu par quatre poteaux, devant lequel, ſur un treillage de bâtons, on avait placé des bananes &

des cocos pour le Dieu: nous nous y aſſîmes; notre guide nous offrit de ces bananes, dont le goût était en effet délicieux. Cependant nos marchés ſe faiſaient, mais toujours en fruits & en racines: on cachait, on nous refuſait les cochons, qui, dit-on, appartenaient au roi.

Nous partîmes un jour de grand matin pour faire une excurſion: l'eau du port était unie comme un miroir, tandis qu'au dehors du recif, la mer jettait une écume blanche. La plaine préſentait l'image de la fertilité, de l'abondance & du bonheur; elle ſe partageait devant nous entre les collines, & formait une longue vallée étroite, couverte de plantations entremêlées de maiſons: les pentes des collines revètues de bois, ſe coupaient les unes les autres de deux côtés, & derrière la vallée, nous appercevions les montagnes de l'intérieur du pays ſéparées en pics, dont l'un ſe courbait & ſemblait à chaque inſtant ſur le point de tomber: la ſérénité du ciel, la douce chaleur de l'air & la beauté du payſage, enchantaient notre imagination & nous inſpiraient la gaité.

Nous nous hâtâmes de traverſer la grève, pour avancer au milieu des plantations: nous entrâmes dans un boſquet d'arbres à pain que l'hiver avait dépouillé en partie de leurs fruits,

& suivîmes un sentier propre & serré qui nous conduisit à des habitations à demi cachées par des arbrisseaux & des arbres, dominés par de hauts palmiers & par le large feuillage des bananiers: d'autres arbres couverts de branches d'un verd sombre portaient des pommes d'or, qui par le jus & la saveur, ressemblaient à l'ananas: entr'eux étaient le petit murier, l'arum, l'igname, la canne à sucre, &c.: les cabanes sont voisines & entourées d'arbres odoriférans; leur structure est d'une élégante simplicité; la longue feuille du pandang ou palmier leur sert de couverture; l'arbre à pain, de colonne & d'appui. La plupart sont ouvertes dans les côtés: devant elles nous vîmes des groupes d'habitans couchés ou assis sur un verd gazon, s'entretenant ou se reposant: les uns se levaient à notre approche; les autres se bornaient à nous saluer. Ceux qui nous virent ramasser des plantes venaient nous en offrir; leurs plantations en renferment une variété admirable: de petits oiseaux remplissaient les boccages d'arbres à pain, & leur chant était très-agréable. De très-petits perroquets d'un joli bleu de saphir, habitaient la cime des cocotiers les plus élevés; d'autres, d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, se montraient dans les bananes, souvent dans les

cabanes où on les apprivoise, parce qu'on estime leurs plumes rouges. Le martin-pêcheur d'un verd sombre avec un collier de même couleur sur son cou blanc, de gros coucous, des pigeons, des tourterelles fuyaient d'une branche à l'autre devant nos pas, tandis qu'au loin nous voyions le héron bleuâtre mangeant des poissons à coquilles. Un beau ruisseau qui roulait ses ondes argentées sur un lit de cailloux, descendait d'une vallée étroite & venait remplir nos futailles à son embouchure dans la mer: en remontant son courant, nous rencontrâmes une troupe O-Taïtienne qui suivait trois hommes revêtus de différentes étoffes jaunes & rouges avec des turbans de même couleur: c'était les prêtres du Moraï: nous les quittâmes pour revenir au vaisseau.

Fatigué des vols des Otaïtiens, je les fis sortir du vaisseau & tirer deux coups de fusil par dessus leur tête: ils nous jetterent des pierres, je les dispersai avec un coup de canon. Quatre ou cinq heures après nous redevinmes amis, mais il leur resta encore des défiances & de la crainte. Dans une excursion que nous fîmes, le capitaine Furneaux & moi, le long de la côte, nous rencontrâmes un chef qui nous regala d'excellens poissons & de fruits; nous lui donnâmes une hache

& des clous. Dans cet intervalle, nos Botaniſtes erraient dans la campagne ; ils virent fabriquer l'étoffe de l'écorce du meurier : ils préparent cette écorce, ils la battent, ils la collent. Près de-là un homme les invita à s'aſſeoir à l'ombre de ſa maiſon, au milieu d'une vallée étroite ; il étendit des feuilles de bananes ſur une petite cour pavée de larges pierres, & apportant un petit banc de bois aſſez propre & fait d'une ſeule pièce, il pria celui qu'il crut le chef de s'y placer. Quand ils furent tous aſſis, il courut à ſa maiſon chercher des fruits à pain cuits qu'il leur offrit ſur des feuilles de bananes fraîches, avec un panier natté de pommes d'O-Taïti, fruit du genre des *ſpondias*, dont le goût reſſemble à l'ananas : l'exercice, l'air frais du matin, l'excellence des fruits apprêtés avec des pierres chaudes exciterent leur appetit. Leur hôte ouvrit cinq noix de cocos dont il verſa la liqueur fraiche & limpide dans une coupe profonde, & ils y burent tour-à-tour. Ils récompenſerent cette hoſpitalité patriarchale avec du verre & des clous qui cauſerent beaucoup de joie à cet honnête Inſulaire.

Ils continuerent leur route, malgré la peine qu'en témoignaient les Otaïtiens, dont quelques-uns cependant, les conduiſirent juſqu'au pied des collines : ils y monterent par un ſentier battu,

& trouverent dans les lieux les plus touffus des plantes nouvelles, & des oiseaux encore inconnus : avec ces richesses, ils revinrent au vaisseau suivis d'un grand nombre d'Insulaires.

Il n'y a pas une grande variété de plantes dans cette isle, parce qu'elle est cultivée avec soin ; il n'y a de quadrupedes que des chiens, des cochons & des rats, peut-être à cause de la distance où elle est des deux continens ; mais le terrain était couvert de végétaux frais, qui rendirent bientôt la santé à nos équipages. On n'avoit pas de viandes fraiches, on convoitait les cochons qu'on nous refusait, & l'on proposa d'en enlever un bon nombre & de les payer ensuite avec nos marchandises : cette proposition tyrannique fut reçue avec le mépris qu'elle méritait.

Dans une promenade à la pointe orientale du havre, nous trouvâmes un ruisseau assez large, assez profond pour porter une pirogue ; au de-là était une maison assez vaste parmi des arbrisseaux : devant elle on avait étendu sur l'herbe une grande quantité des plus belles étoffes d'O-Taïti qu'on venait de laver : près de-là nous vîmes un bouclier de forme demi-ronde, tissu d'osier & de filasse de noix de cocos, suspendu à un bâton, il était couvert des plumes éclatantes de

pigeon d'un gris-bleu, orné de dents de goulu, faiſant trois cordes concentriques. Un homme d'un âge mur, couché à ſon aiſe au milieu de la maiſon, nous fit aſſeoir près de lui & examina nos habillemens: ſes ongles étaient très-longues & il en paraiſſait fier: c'eſt une marque de diſtinction chez différens peuples. En différens coins de la hutte, des hommes & des femmes mangeaient ſéparément du fruit à pain & des bananes, & ils nous inviterent à les partager. En pourſuivant notre route, nous nous trouvâmes dans une autre maiſon où demeurait la famille qui nous avait rendu viſite au vaiſſeau; l'officier y reconnut celle qui avait pris ſes draps, & ſans les redemander, il eſſaya de regagner les bonnes graces de la belle: elle accepta ſes dons, mais n'en fut pas moins inexorable à ſes inſtances: elle avait ſes draps, & n'avait voulu que cela de lui.

Un des Naturels nous vola un fuſil, mais ſes compagnons eux-mêmes l'arrêterent & nous le rendirent: la crainte fit en eux l'effet des principes de juſtice qu'ils ne connaiſſent pas relativement aux étrangers. Le lendemain un de leurs Chefs vint nous rendre des noix de cocos, dont il avait ôté l'eau; ſa tromperie découverte ne l'émût point; il ſe borna à la réparer.

Nous fimes une promenade du côté de l'eſt ; la plaine s'élargiſſait à meſure que nous avancions, & il y avait plus d'arbres à pain, de cocotiers & de bananiers ſur leſquels nous voyions déja bourgeonner les fruits ; les habitations étaient plus nombreuſes, plus élégantes, & d'une forme nouvelle. Dans l'une d'elles qui était fermée de roſeaux, nous apperçûmes beaucoup de paquets d'étoffes & des caſes pour les boucliers. Nous fimes près d'une lieue au travers de boccages délicieux au moment où les Naturels allaient à leurs travaux : le bruit des maillets nous annonçaient les fabricans d'étoffes : les ouvriers ſe raſſemblaient autour de nous, ils négligeaient pour nous leur repas ; leur conduite était douce, amicale, officieuſe ; mais ils guettaient toutes les occaſions d'enlever adroitement quelques bagatelles : ils demandaient, mais le refus ne les rendait pas moins affectueux. Pour nous débarraſſer d'eux, nous répétions leurs demandes en les contrefaiſant, ce qui excitait leurs éclats de rire ; nous les voyions s'entretenir de nous, apprendre nos noms aux nouveaux venus, leur raconter ce que nous avions dit ou fait le matin. Les derniers voulurent entendre un coup de fuſil, nous tirâmes un oiſeau, & l'exploſion les effraya beaucoup : quelques-uns tomberent à terre, puis

s'enfuirent & se tirerent à l'écart jusqu'à ce que nous leur eussions fait des démonstrations d'amitié, ou qu'un de leurs compatriotes plus courageux eut ramassé l'oiseau: ils s'habituerent à ce bruit; mais ne l'entendaient pas cependant sans émotion : malgré l'affection qu'ils nous témoignaient, ils prenaient soin de cacher leurs cochons à nos yeux, ils nous disaient, quoique nous en vissions les étables pleines, qu'ils n'en avaient point, ou qu'ils appartenaient à leur roi : nous cessâmes de leur en demander, & ils nous marquerent plus de confiance. Assis sur quelques pierres larges dans une cour pavée, nous déjeunâmes avec des fruits échangés avec nos marchandises. Afin de nous mieux traiter, on nous offrit une gousse de noix de cocos remplie de petits poissons frais qu'on y mange cruds, sans autre sauce que de l'eau, nous les goutâmes & ne les trouvâmes pas désagréables. Nous approchâmes des collines, malgré les sollicitations des Naturels, qui auraient voulu nous suivre & craignaient la fatigue, nous engageâmes quelques guides à conduire nos pas. Nous y trouvâmes des plantes sauvages, & nous cotoyâmes un ruisseau rapide jusqu'à un rocher perpendiculaire festoné par différens arbrisseaux, d'où il tombait en colonne de cristal : des fleurs odoriférantes environnaient au

pied une nappe tranquille & limpide. Ce lieu d'où l'on découvrait la plaine & la mer, était d'une beauté frappante. A l'ombre des arbres dont les branches se courbaient mollement sur les ondes, nous jouîmes d'un zéphir agréable qui calmait la chaleur du jour : le bruit uniforme & imposant de la cascade n'était interrompu que par le gazouillement des ruisseaux. Nos guides se reposerent & nous examinerent dans un profond silence, dessinant des plantes.

Nous redescendîmes ensuite dans la plaine : nous y rencontrâmes une foule d'insulaires, qui environnaient notre peintre Hodges & M. Grindall ; ils étaient sans armes, & cette confiance en donna aux Taïtiens. Nous nous joignîmes à eux & entrâmes dans une hutte spacieuse où une grande famille était rassemblée. Un vieillard à longue barbe blanche y était couché sur une natte propre, & appuyait sa tête sur un petit tabouret qui lui servait de coussin : son visage était calme & non sillonné, parce qu'il vivait content : il jouait avec de petits enfans nuds ; des hommes bien faits, des nymphes sans art en qui la jeunesse suppléait à la beauté, entouraient le patriarche & conversaient avec lui ; on nous pria de nous asseoir ; nous nous assîmes : ils nous examinaient, mais assez rapide-

ment, demandaient nos noms, les changeaient à leur manière, & les répétaient avec plaiſir; on nous donna des fruits, on nous fit entendre le ſon de la flute & des chants ſans variété, mais qui ne bleſſaient point l'oreille par des ſons diſcordans. Charmé de ces tableaux de bonheur, M. Hodges remplit ſes portes-feuilles de deſſeins, & les naturels le regardaient attentivement deſſiner: quelques mots, & une pantomime muette nous tinrent lieu des diſcours ſuivis que nous aurions aimé avoir avec ces bonnes gens: notre docilité & nos efforts pour leur plaire, leur étaient auſſi agréables, que leur caractère ſocial & leur empreſſement à nous inſtruire, l'étaient pour nous.

Le vieillard nous fit pluſieurs queſtions ſur notre pays, ſur notre ſéjour dans l'iſle, ſur nos femmes: nous le ſatisfîmes & leur fîmes de petits préſens, puis nous continuâmes notre excurſion: ces pauſes dans des cabanes hoſpitalières nous rafraîchiſſaient, & nous n'étions point du tout fatigués: les ſentiers de la plaine étaient bien battus, la ſurface était de niveau & couverte de jolis gramens: ni couſins, ni mouſquites ne bourdonnaient autour de nous, & nous ne craignions la piquure d'aucun inſecte: des boccages épais nous ſauvaient de l'ar-

deur du midi; une brife de mer nous rafraîchiffait. Nous arrivâmes à un endroit où la mer formait un petit golfe ; près de lui eft une plaine au milieu de laquelle était un moraï compofé de trois rangées de pierres en forme d'efcaliers couverts d'herbes, de fougeres & d'arbriffeaux. Vers l'intérieur du pays, l'édifice était terminé par un enclos oblong de pierres, élevé de trois pieds, au dedans duquel était deux ou trois palmiers folitaires, & des cafuarinas avec leurs rameaux pleurans: plus loin s'élevait un grouppe épais d'arbriffeaux fous lequel on entrevoyait une hutte qui renfermait une efpece de théâtre, où était dépofé un cadavre couvert d'une étoffe blanche, qui retombait en différens plis & environné de jeunes cocotiers, de bananiers & de dragons végétaux: non loin de là était encore une hutte où l'on avait placé des alimens pour la Divinité, & un bâton planté en terre fur lequel nous vîmes un oifeau mort, enveloppé dans un morceau de nattes. Au milieu était une femme affife qui achevait les obfeques du mort.

Nous revînmes par la côte de la mer: quelques-uns de nous fe baignerent, & l'un d'eux fe vêtit à la mode de Taïti, ce qui fit un plaifir infini aux Infulaires. Nous arrivâmes à une habitation propre où un gros homme fe ber-

çait voluptueuſement ſur ſon couſſin de bois, & recevait les mêts dont on rempliſſait ſa bouche : il les dévorait avec un appétit vorace : ſur ſon viſage était peinte l'inſenſibilité : on jugeait que ſes penſées étaient bornées au ſoin de remplir ſon ventre : il daigna nous regarder à peine, il excitait ſes domeſtiques par des monoſyllabes à remplir leur devoir : la vue de ce chef diminua le plaiſir dont nous avions joui dans nos promenades précédentes : un homme voluptueux paſſant ſa vie dans l'inaction la plus ſtupide, raviſſant à la multitude qui travaille les productions que la terre répand ſur tous, fit diſparaître les idées riantes de l'égalité qui paraiſſaient régner dans cette iſle. Nous cherchâmes à écarter de notre imagination ce tableau déſagréable, en entrant dans une cabane petite, mais propre, où un jeune homme que notre confiance & des honnêtetés nous avaient attachés, nous reçut aidé de ſon pere & de ſa mere qui témoignerent beaucoup de joie de voir les amis de leur fils, & nous prierent d'accepter le repas qu'ils nous avaient préparés : ces bonnes gens ſe croyaient heureux de ce que nous goûtions leurs agréables mêts ; il nous ſemblait être dans la cabane de Philémon & Baucis ; des grains de verre, des clous, une hâche, une chemiſe récompenſerent leur hoſpitalité.

Approviſionnés d'eau, de fruits, de racines, je réſolus de partir pour le havre de Matavai: un des naturels nommé *Tuahow* coucha ſur le vaiſſeau pour s'y rendre: il avait connu MM. Banks & Solander & déſirait beaucoup de les revoir; il reconnut ſon iſle dans une carte que j'avais dreſſée, & nous montrant le hâvre d'O-whai-urua, il nous dit qu'un vaiſſeau y âvait mouillé cinq jours, & avait laiſſé un de ſes gens dans l'iſle; qu'il était toujours avec Wahéatua roi de Tierrabou, & lui empêchait de nous donner des cochons : nous crumes que ce vaiſſeau était Eſpagnol. Nous nous diſpoſions à partir, lorſqu'on m'annonça que Waheatua était ſur le bord avec toute ſa cour, qu'il déſirait me parler, & qu'il me vendrait autant de cochons qu'on lui offrirait de haches. Je differai mon départ d'un jour, & je fus le viſiter : nous nous reconnûmes: il me fit aſſeoir ſur ſon ſiège, & je le partageai toute la matinée; il nous fit différentes queſtions, parut affligé de ce que nous nous diſpoſions à partir & nous promit des cochons abondamment ; mais nous ne pouvions aſſez compter ſur ſes promeſſes pour changer nos projets. Je lui fis des préſens parmi leſquels il diſtingua une touffe de plumes rouges montées ſur un fil d'archal. Sa viſite nous mit en état de

ſervir du porc frais aux équipages. Nous vîmes qu'on découvrait les épaules de tous ceux qui arrivaient, pour donner une marque de reſpect à leur Chef.

Waheatua, roi de la petite O-Taïti, était bien fait, âgé de 17 à 18 ans, haut de cinq pieds ſix pouces: ſa phiſionomie était douce, mais ſans expreſſion: ſon teint était aſſez blanc. Ses cheveux étaient liſſes & d'un brun léger: ſon vêtement n'était qu'une ceinture blanche de la plus belle étoffe. Il paraiſſait défiant: à ſes côtés ſe voyaient pluſieurs chefs & nobles, remarquables par leur haute ſtature. L'un d'eux avait les bras, les jambes, les côtés ornés de grandes tâches noires; il était d'une corpulence énorme: le roi le conſultait & paraiſſait le reſpecter: nous ne pouvions rien entendre de ce qui ſe diſait, à cauſe du bruit que faiſaient tant de gens raſſemblés. Waheatua nous reconduiſit juſqu'au rivage, nous offrit des femmes, & s'aſſeyant ſous une cabane de roſeaux, nous raconta l'hiſtoire du vaiſſeau Eſpagnol. Nous avons ſu depuis qu'il était parti du Callaô, & était commandé par Domingo Buenechea. Waheatua s'amuſa beaucoup avec ma montre; il l'examinait & diſait; *elle parle*: quand il en eut compris l'uſage, il l'appella le *petit ſoleil*: le ſon d'une corne-muſe

charma

charme les oreilles du monarque & de ses sujets; il s'occupait souvent à des choses puériles: & ses sujets, pour ne pas laisser échapper l'occasion d'acquerir des marchandises d'Europe, nous donnaient leurs fruits à très-bas prix: un grain de verre que souvent ils préféraient à un clou, suffisait pour paier une douzaine des plus belles noix de cocos: les échanges se faisaient avec bonne foi. Ces lieux nous laisserent l'idée d'un des plus heureux pays de la Terre. Une longue traversée produisit sans doute de l'illusion dans les premiers jours; mais tout servait à terre à confirmer le premier coup d'œil. La saison qui répondait à notre mois de Février, y avait rendu les fruits rares; plusieurs plantes avaient déposé leurs feuilles, quelques-unes meurent alors ou se désséchent, un brun pâle ou sombre revêt les plaines, les montagnes humectées par les brouillards conservent seules des teintes plus brillantes; cependant c'est avec peine que nous en détachions nos regards. Nous partîmes de ce havre le 24 Août; des pirogues chargées de fruits nous suivirent au large pour continuer nos échanges: le soir fut calme; le matin qui suivit, nous continuâmes notre route le long des côtes. Vers les dix heures, nous vîmes de nouvelles pirogues s'éloigner de la plaine qui est

large dans cette partie de l'iſle, & à l'aide de leurs longues voiles étroites de nattes, elles nous amenerent encore des noix de cocos & des bananes.

Le 28, un de mes officiers nous amena huit cochons, fruit d'un commerce d'échange auquel Waheatua avait procédé avec beaucoup d'équité: il amena au vaiſſeau deux chefs O-Taïtiens dont l'un nommé O-Wahow ſe montra ſupérieur aux petites idées d'échanges & de marchés; il montra beaucoup de généroſité. Nous approchâmes de la côte pouſſés par une petite briſe: déjà nous diſtinguions cette pointe avancée qu'on nomma en 1769 *pointe de Vénus*. Le diſtrict de Matava ſe montrait à nos yeux: nous voyions une plaine étendue & une vallée qui, remontant entre les montagnes, formait un boccage très-ſpacieux: bientôt nous vîmes la côte couverte d'Otahitiens, & dont la plus grande partie, après nous avoir examinés, s'enfuit avec précipitation: le roi qui était avec eux, les ſuivit avec lenteur. D'autres vinrent ſur les vaiſſeaux, nous nous connaiſſions preſque tous. J'allais pour viſiter le roi, lorſqu'on m'apprit ſa fuite dont je ne pouvais concevoir la cauſe. Parmi ceux qui nous viſitèrent, pluſieurs changèrent de noms avec nous, quelques-uns mendièrent des préſens; ils quittèrent le vaiſſeau à ſept heures;

mais promirent de revenir le lendemain. La nuit qui ſuivit fut très-belle : le ciel était ſans nuages, & la lune couvrait de ſes rayons la ſurface polie de la mer, le ſilence regnait dans l'air, un payſage charmant ſe préſentait dans le lointain : quelques Otahitiens étaient reſtés & s'entretenaient de nos aventures ; ils racontaient à leur tour ce qui était arrivé au pays, durant notre abſence : les ſignes ſuppléaient à l'ignorance de la langue : la confiance de ce peuple & ſa conduite cordiale & familière nous faiſaient le plus grand plaiſir. Le lendemain je fis dreſſer des tentes pour les malades, les tonneliers, les voiliers & la garde ; enſuite je partis pour me rendre chez le roi, accompagné de quelques Anglais & de quelques Otahitiens : ceux-ci y vinrent en ſi grand nombre que nous fumes obligés d'en mettre dehors ; ce qui parut leur faire d'autant plus de peine que notre bâteau était nouvellement peint, & avait un très-joli abri verd pour nous mettre à couvert du ſoleil. Nous traverſâmes la baie & approchâmes d'une pointe où était un moraï entouré de petits arbriſſeaux ; c'était celui du prince regnant, il en porte le nom auſſi long-tems qu'il vit, mais après ſa mort, il prend le nom de ſon ſucceſſeur : les inſulaires le ſaluèrent en ôtant leurs

vêtemens de deſſus leurs épaules, marque de reſpect qu'ils donnent toujours aux moraïs : au delà eſt un des plus beaux diſtricts de l'iſle ; les plaines y paraiſſaient ſpacieuſes, les montagnes s'y prolongent par une douce pente : un nombre prodigieux d'habitans bordaient les côtes couvertes d'herbes & de palmiers juſqu'aux bords de l'eau. On nous conduiſit chez le roi : il ſe nommait O-roo ; il était aſſis à terre à l'ombre d'un arbre, les jambes croiſées ; ſes ſujets formaient un cercle autour de lui, & tous avaient les épaules découvertes, même ſon pere. Je fis des préſens au roi, & à ſa cour ; il m'offrit une pièce d'étoffe que je refuſai ; il promit d'envoyer des cochons, & de me venir voir, mais il le fit avec peine, parce qu'il craignait les canons : il avait ſix pieds de haut ; était beau, bien fait, de bonne mine : le reſpect pour lui n'empêchait pas que la multitude ne ſe précipitât pour nous voir ; les officiers du prince les écartaient à coups de bâtons ſur la tête, & ils les ſupportaient avec patience. Les frères du roi, ainſi que ſes ſœurs, avaient des touffes épaiſſes de cheveux tout autour de la tête, & il parait que c'eſt un privilège du ſang royal : elles ſe découvrent auſſi les épaules, & pour leur commodité, elles arrangent de cent

manières différentes la ſimple draperie d'une longue étoffe blanche ; une grace naturelle accompagne partout leur ſimplicité. Tous les parens du roi s'empreſſaient à l'envi de jeter ſur nous des regards de tendreſſe, de nous témoigner de l'amitié, de nous demander des grains & des clous: nous en diſtribuions à la multitude aſſemblée; quelques-uns demandaient, & il était difficile de refuſer à des vieillards vénérables, à des femmes âgées qui nous adoptant pour fils, nous demandaient enſuite ſi nous n'avions point quelque choſe pour notre mère ; & à de belles & jeunes femmes qui nous donnaient le doux nom de frère. Nous fumes récompenſés de nos préſens, avec de grandes pièces de leurs plus belles étoffes teintes en écarlate, en couleur de roſe, ou de paille, & parfumées d'une huile odorante. Nous fumes retenus quelque tems ſur la côte par E-Happai, père du roi, qu'il nous ſemblait étrange de voir nud jusqu'à la ceinture, devant ſon fils qui exerçait la royauté, juſqu'à ce qu'il eut un fils lui même. E-Happai jouiſſait de beaucoup d'égards; le diſtrict d'Opparée était ſous ſon autorité immédiate & fourniſſait à ſes beſoins.

A notre retour, nous trouvâmes les tentes dreſſées; les malades furent deſcendus à terre ;

il y en avait vingt ſur l'Aventure, & un ſeul ſur la Reſolution.

O-Too vint nous voir comme il l'avait promis; il nous fit préſent d'une gran de quantité d'étoffes, & de fruits, d'un cochon, & de deux gros poiſſons; il ne voulut monter à bord qu'après qu'on m'eut affublé d'une quantité prodigieuſe des plus belles étoffes du pays, qui me donnèrent une groſſeur monſtrueuſe. Il entra enfin ſuivi de ſa ſœur, de ſon frere, d'un cortége nombreux; nous leur fimes à tous des préſens, nous embraſsâmes le monarque, tachâmes de diſſiper ſa défiance; il craignit cependant de deſcendre entre les ponts; ſon frère en lui en donnant l'exemple, lui inſpira plus de hardieſſe; mais jamais il ne voulut goûter d'aucun de nos mets. Il eut envie de l'épagneul de M. Forſter, & on le lui donna. Le capitaine Furneaux lui donna une chevre & un bouc, & il fit un grand nombre de queſtions ſur leur uſage, la manière de les nourrir, les ſoins qu'il en fallait prendre. Nous ramenâmes le roi à Opparée, & nous y fumes reçus avec acclamation. Une femme reſpectable, mère de Toutahah, vint me prendre par les deux mains, & me dit en verſant des larmes, *Toutahah votre ami eſt mort.* Je fus touché de ſa tendreſſe, & mes larmes al-

laient ſe confondre avec les ſiennes, lorſque le roi m'éloigna d'elle.

Nous revînmes à notre demeure où le commerce ſe faiſait avec avantage : un grain de verre y était l'équivalent d'un panier de fruits à pain, ou de noix de cocos. M. Forſter y retrouva ſon ami O-Wahow qui lui fit des préſens & n'en voulut point recevoir: pluſieurs Otahitiens firent des vols ſur les vaiſſeaux: des femmes y accoururent & y paſſèrent la nuit: avant que l'ombre vint cacher les plaiſirs des matelots, elles firent des danſes indécentes au ſon d'une flute que l'une d'elles embouchait avec ſon nez; leur ſimplicité donne un caractère d'innocence à leurs actions blâmables en Europe.

O-Too me fit une ſeconde viſite, & m'apporta des étoffes, des cochons, des fruits; il fit auſſi des préſens au capitaine Furneaux, & je lui en rendis plus qu'il ne m'en avait donné: & j'habillai ſa ſœur avec élégance, je l'accompagnai au ſon des cornemuſes qu'il aimait beaucoup. Je lui rendis ſa viſite le lendemain, & lui fis préſent encore de diverſes choſes qu'il ne connaiſſait pas; tel fut un large ſabre dont il craignit de ſe ceindre, & qu'il fit ôter promptement de devant ſes yeux, parce qu'il en était effraié. Il fit jouer devant nous une eſpèce de

drame dont nous ne pûmes deviner le ſujet; il était mêlé de danſes, trois tambours en formaient la muſique. Il nous renvoya chargés de fruits & de poiſſons.

Nous allâmes viſiter les productions du pays, nous partîmes le matin : une roſée abondante avait rafraichi tous les végétaux ; des inſulaires nous ſuivirent juſqu'à une riviere large de ſoixante pieds, qu'ils traverſerent en nous portant ſur les épaules, pour un grain de verre. Arrivés dans les boccages, nous vîmes les Inſulaires prendre leurs bains accoutumés, pratique ſalutaire, ſurtout dans les climats chauds. Nous arrivâmes à la hutte d'une veuve qui avait une famille nombreuſe, dont l'ainé avait vingt-quatre ans, & le plus jeune vingt ans de moins; ſon fils ainé Noona, d'une phiſionomie heureuſe, aimait les Européens, & nous comprenait avec facilité : nous y prîmes des fruits qu'un homme robuſte ſuſpendit par portions égales aux extrêmités d'un bâton, & il le porta ſur ſes épaules; Noona & ſon jeune frere nous ſuivirent en riant; nous avions enrichi ſa famille de grains de verre, de clous, de miroirs & de couteaux. Nous montâmes ſur une colline aride où nous ne trouvâmes que deux petits arbriſſeaux, & une fougère ſéche; mais nous en vîmes s'élever une groſſe

troupe de canards ſauvages. Nous en traverſâmes une autre où les débris des végétaux brûlés tacherent nos habits : nous deſcendîmes dans une vallée fertile où un joli ruiſſeau fuyait en ſerpentant vers la mer : des écluſes en retenaient l'eau pour la répandre ſur des plantations d'arum qui demande un ſol humide : on y en cultive une eſpèce groſſiere, à larges feuilles luſtrées, à racines longues de quatre pieds ; & une autre dont les feuilles ſont petites & veloutées, dont les racines ſont moins grandes & meilleures ; toutes deux ſont cauſtiques, ſi on ne les dépouille de leur acreté en les faiſant bouillir ; les cochons cependant les mangent crues. En remontant le ruiſſeau, la vallée ſe retréciſſait entre des collines eſcarpées & chargées de bois ; en le deſcendant, la plaine s'ouvrait couverte d'arbres fruitiers, de plantes diverſes, de maiſons commodes & voiſines : ſes bords étaient formés de lits de cailloux ronds : le flanc des collines nous offrit de nouvelles plantes. A deux lieues du rivage de la mer, nous nous aſſîmes à l'ombre ſur le gaſon, & nous fîmes un repas champêtre : des inſulaires le partagerent & furent étonnés de l'uſage que nous faiſions du ſel : ils ne le trouverent pas bon ; leur coûtume eſt de tremper leur poiſſon dans l'eau de la mer qui

leur tient lieu de tout assaisonnement. Nous revinmes au vaisseau, après avoir remarqué dans notre promenade, plus d'hommes oisifs, des cabanes & des plantations plus négligées, des hommes plus incommodes par leurs demandes qu'à Oaitepeha.

Vers les dix heures du soir, nous fûmes réveillés par un grand bruit sur la côte, & des cris de meurtre. Craignant que nos gens n'eussent causé le tumulte, je me hâtai d'y envoyer ma chaloupe pour les ramener : elle revint avec trois soldats & un matelot; on saisit encore ceux qui n'étaient pas à leur poste & on les mit en prison : il me parut que c'était là leur seul délit, & je les en punis : les Naturels s'enfuirent au milieu de la nuit, la terreur se répandit au loin, le roi s'éloigna, & j'eus de la peine à en obtenir audience. Il parut troublé, consterné; mais il se rassura peu-à-peu, & le son de la cornemuse acheva de lui rendre sa gaîté.

Cette visite devait être la derniere, & je lui donnai trois moutons du Cap qu'il avait désiré; il nous envoya trois cochons; mais l'un d'eux était si petit que le don parut peu digne d'un grand à un Otahitien, qui l'emporta & en fit apporter deux gros en sa place. Nous donnâmes encore aux spectateurs des outils de fer, & d'au-

tres marchandises, & eux en retour nous envelopperent les reins de pièces d'étoffes. J'annonçai mon départ au roi qui en parut affligé, & il m'embrassa plusieurs fois. Nous revinmes à bord, tandis que nos savans faisaient encore une excursion, suivis d'un homme robuste qui portait leur sac, ils traverserent une jolie colline & descendirent dans une vallée, où ils virent un des plus beaux arbres du monde qu'ils appellerent *Baringtonia*: ses fleurs plus larges que des lis en avaient la blancheur; mais la pointe de leurs nombreux filets était d'un cramoisi brillant: les naturels lui donnent le nom d'*Huddoo*: sa noix enyvre les poissons, qui viennent alors à la surface de l'eau, & se laissent prendre avec la main. Ils entrerent dans une maison de roseaux, entourée d'arbres odoriférans, & de très-jolis cocotiers; on les y reçut avec hospitalité; un jeune homme monta sur un des plus hauts palmiers, & se replia avec tant d'aisance & de promptitude le long de l'arbre pour en cueillir les fruits qu'ils ne purent s'empècher de l'admirer: ils remonterent la vallée & gravirent sur une colline escarpée où une jolie brise les rafraichit & les délassa. Là, sous l'ombre d'un pandang ou palmier solitaire, ils jouirent d'une vue délicieuse sur la plaine de Matevai, la baie où mouil-

laient les vaisseaux, les innombrables pirogues qui les entouraient, le recif qui environne l'isle, & l'immense Océan qui termine l'horizon. Devant eux était *Tedhuora*, Isle basse, déserte; mais quelquefois visitée, & dont deux pirogues de pêcheurs revenaient à pleines voiles. Ils approcherent des montagnes intérieures pour en visiter les riches boccages, dont ils ne voyaient pas que des collines & des vallées stériles les séparaient, ils s'en apperçurent; & la difficulté des chemins, la certitude de n'y trouver ni maisons, ni habitans, ni fruits, jointes à ce qu'ils ignoraient le tems du départ des vaisseaux, les déterminerent à rebrousser: ils descendirent par un chemin difficile qu'ils ne purent franchir sans le secours de leur guide, qui fit connaître leur approche aux Insulaires de la plaine, qui accoururent avec des noix de cocos pour les désalterer. Ils arriverent au bas & s'y reposerent sur une herbe molle. Ils se disposaient à se rendre au vaisseau, lorsqu'un homme d'une phisionomie heureuse, accompagné de ses filles âgées d'environ seize ans, les inviterent à dîner: ils accepterent & remonterent les bords de la riviere au travers des boccages de cocotiers, d'arbres à pain, de pommiers, d'arbres d'étoffes, de plantations de bananiers & d'addoes. Son habitation

était au haut d'une petite éminence où un ruiſſeau murmurait ſur un lit de cailloux. On étendit dans la cabane de roſeaux une belle natte, ſur une herbe ſéche. Toute la famille s'aſſit avec eux; la fille de leur hôte, la plus belle, peut-être de Taïti, aidée de ſes compagnes, leur frotterent les bras & les jambes, avec leurs mains pour les délaſſer, & leur opération fut en effet ſalutaire : notre repas, nous dirent-ils à leur retour, fut gai, & bientôt nous nous trouvâmes pleins de force comme le matin. Nous paſſâmes deux heures ſous cette cabane hoſpitaliere, & après lui avoir fait des préſens, nous nous rapprochâmes du rivage & traverſâmes différens hameaux, dont les habitans raſſemblés jouiſſaient à l'ombre de la beauté de l'après-diné. Nous y vîmes préparer avec deux ſucs jaunes le cramoiſi brillant dont on teint les étoffes, en uſage parmi les grands : de petits clous, des grains de verre nous en procurerent quelques pièces. Arrivés à nos tentes, nous nous embarquâmes dans une pirogue de Taïtiens qui nous conduiſirent au vaiſſeau pour deux grains de verre.

Nos malades à-peu-près guéris, nos futailles reparées & remplies, je réſolus de ne pas différer notre départ : je fis enlever tout ce qui ſe trouvait ſur la côte, & préparer les vaiſſeaux à dé-

marrer. Mon lieutenant revint d'Atthouron, canton où je l'avais envoyé pour en rapporter les cochons qu'on lui avait promis. Il y trouva la vieille Oberea dépendante & presque méprisée : elle lui disait ; je suis pauvre & ne puis donner un cochon à mes amis. Son mari qui l'avait répudiée, était détroné & vivait avec son fils, dont la concubine était une des plus jolies filles du pays : celle-ci suivit les Européens & voulut s'assurer s'ils étaient en tout semblables à ses compatriotes Pottatow, qui était mon ami dans mon premier voyage, voulut me faire visite ; mais avant de partir, il mit dans les mains du lieutenant un petit panache de plumes jaunes, tandis qu'il lui fesait la promesse que Cook serait l'ami de Pottatow ; il enveloppa ensuite soigneusement les plumes dans un morceau d'étoffe & les mit sous son turban ; c'est une maniere de serment, & le chef marqua depuis ce tems la plus grande confiance : il vint à nous avec sa famille, des cochons & des étoffes ; & quoique la multitude & ses femmes éplorées le suppliassent de ne pas s'exposer à la mort en montant dans notre vaisseau, il entra dans la chaloupe, en disant avec majesté à ceux qui l'environnaient : *Cook ne tuera pas ses amis.* C'était un des plus grands hommes de l'isle, il était fort & la cir-

conference d'une de ses cuisses égalait presque celle du corps d'un matelot ; un mêlange de douceur & de noblesse se remarquait dans ses traits, & son courage se faisait remarquer plus encore, parce qu'on le comparait à la timidité d'Otoo. Sa femme avait aussi dans le port quelque chose de très-mâle, & semblait née pour la supériorité & le commandement. Le vent qui dans ce moment tourna vers l'est, nous força de les congédier plus tôt que nous ne le désirions ; ils voulurent savoir dans quel tems nous reviendrions & ne nous quitterent pas sans verser des larmes.

Avant que nous missions à la voile, Poreo, jeune Otahitien, vint nous prier de l'embarquer avec nous, j'y consentis ; d'autres le désirerent comme lui, mais je les refusai : on vint redemander Poreo, je le laissai libre & il préféra de rester ; cependant il versa des larmes lorsqu'il vît la terre s'éloigner ; il semblait craindre qu'on ne le tuât, & que son père n'eut à pleurer sa mort. Nous l'assurâmes qu'il serait notre fils, & il nous serra dans ses bras avec tendresse : sa gaîté revint avec sa confiance.

Nous quittâmes cette isle délicieuse après y avoir demeuré quatorze jours : dans un si court intervalle nous eumes peu de loisir pour étudier

le caractere des insulaires; tous les objets d'administration, leurs usages, leurs cérémonies étaient neufs & intéressans pour nous, partageaient notre attention & la distraiaient en quelque maniere; cependant nous pouvons avoir ajouté quelques remarques à celles des voyageurs précédens.

La brise moderée qui nous portait, nous permit d'admirer encore toute la soirée le riche paysage que cette isle offrait à nos yeux même pendant l'hiver; de rechercher les causes de sa population, de voir les effets que pourrait avoir cette population, augmentée, & les suites de l'inégalité qui existe entre ses habitans. Nous vîmes que la simplicité de leur maniere de vivre, tempérait ces distinctions & les détruisait même: tout le monde peut s'y vêtir sans peine, sans efforts: les plantes y présentent à chaque pas les moyens d'élèver une habitation décente, semblable à celle de tout le monde; la fertilité du sol fait qu'avec peu de travail chacun peut pourvoir à ses besoins: entre l'homme le plus élevé & l'homme le plus vil, il n'y a pas à O-Taïti la distance qui subsiste en Angleterre entre un négociant & un laboureur: une affection mutuelle fait qu'ils paraissent ne faire qu'une même famille; l'origine de ce gouvernement est patriar-

patriarchale; la familiarité qui regne entre le ſouverain & le ſujet y offre des traces de l'antique ſimplicité: le dernier homme de la nation parle auſſi librement au roi qu'à ſon égal; il le voit quand il le déſire: tous deux font ſouvent les mêmes travaux; il eſt vrai que l'un les fait par plaiſir, l'autre par néceſſité; mais ces travaux les raſſemblent cependant & font qu'ils ne ſont point aviliſſans. Cet état bien doux ne durera pas long-tems; il y aura des opprimés, des oppreſſeurs, des révoltes, des révolutions; mais rien ne les annonce encore, à moins que la fréquentation des Européens n'en hâte le moment.

Dès que nous fûmes hors de la baie, je fis route vers Huaheine, iſle à vingt-cinq lieues d'Otahiti, où je me propoſais de mouiller. Nous l'apperçumes le trois au matin, & à neuf heures nous jettâmes l'ancre dans le hâvre d'Owharre; l'Aventure échoua ſur le côté ſeptentrional de l'iſle; mais le ſecours de nos chaloupes la tirerent de danger, la remirent au large & elle vint mouiller en ſureté près de nous. Dès que les habitans nous apperçurent, ils nous apporterent des fruits & de la groſſe volaille dont nous n'avions pu avoir à Otaïti: nous débarquâmes & ils nous reçurent amicalement: je leur

fis des préſens & ils nous amenerent des cochons, des chiens, de la volaille, des fruits qu'ils échangerent contre des haches, des clous, du verre &c. J'appris que le chef O-Rée vivait encore & que je le verrais bientôt. Le commerce ſe faiſait avec honnêteté, je deſcendis moi-même pour m'en aſſurer. Bientôt après je ſus qu'O-Rée m'attendait, mais avant de débarquer ſur le rivage voiſin de ſa maiſon, les habitans apporterent à notre bord les uns après les autres, & avec quelques ſimagrées, cinq petits bananiers, qui ſont leurs emblêmes de paix, trois petits cochons dont les oreilles étaient ornées de fibres de noix de cocos, puis un chien : chacun avait un nom, & un ſens myſtérieux; on nous pria enſuite de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries; & nous allâmes, en les portant ainſi parés, au travers des habitans rangés en haie. A quelques pas du chef, on prit nos arbres pour les poſer devant lui l'un après l'autre : l'un était deſtiné au Dieu, le ſecond au roi, le troiſieme à l'amitié. O-Rée vint ſe jetter à mon cou, il verſa des larmes, ſe livra à toute l'effuſion de ſa tendreſſe & me préſenta à ſes amis. Je lui offris tout ce que j'avais de plus précieux; il me fit des préſens & promit de fournir à tous nos beſoins; il

tint parole. Il me vint voir le lendemain avec un enfant de onze ans : nous nous fîmes de nouveaux préſens, & pendant notre ſéjour, il m'envoyait tous les jours régulierement les meilleurs de ſes fruits & des racines apprêtées. En peu de tems nous achetâmes cent cinquante cochons, beaucoup de volaille & de fruits. Nos ſavans viſiterent le pays où ils virent les poules ſe jucher ſur les arbres fruitiers & les cochons errer en liberté. Ils remarquerent une vieille femme qui en nourriſſait un avec la pâte aigrelette & fermentée de fruit à pain : les femmes en général ſoignent & careſſent ces animaux ſtupides avec une affection ſinguliere : quelquefois elles leur préſentent la mamelle ; elles en font de même pour les chiens quand elles ont perdu leurs enfans : ces chiens, ſont courts, ils ont la tète large, le muſeau effilé, les yeux petits, les oreilles droites, les poils liſſes, durs & de différentes couleurs : ils aboyent rarement, heurlent quelquefois & haïſſent les étrangers. On tua des martins-pécheurs auxquels ils donnent le nom de la divinité, mais ils n'en parurent point offenſés : il parait cependant qu'ils les venèrent : ils ne demandaient rien, ne ſe preſſaient pas autour de nous avec importunité ; les femmes n'avaient pas autant de lubricité que celles d'Otahiti ; en

général, les habitans nous regardaient avec une ſorte d'indifférence ; ils ne connaiſſaient pas l'uſage des préſens réciproques ; leur démarche était hardie & inſouciante, l'exploſion de la poudre ne les frappait ni de crainte, ni d'étonnement. Cependant ils nous donnerent toujours des marques d'hoſpitalité & de bienveillance ; il en faut excepter quelques malveillans, tels qu'un chef barbouillé de rouge, regardé comme un méchant homme parmi les ſiens, qui nous menaça, tenant une maſſue dans chaque main : je la lui arrachai, & je la fis briſer à ſes yeux ; tels encore que deux Indiens qui atteignirent, battirent, pillerent le docteur Sparmann. Nous nous plaignimes à O-Rée de cet outrage, il en marqua le plus violent chagrin ; & après avoir fait des reproches à ſon peuple, il vint ſe remettre dans nos mains comme ôtage. Ses ſujets le retenaient, il ne les écouta point ; ils furent déſeſpérés de le ſentir en notre pouvoir, ils pleuraient, priaient, ſuppliaient, eſſayaient de l'enlever de force. Je joignis même mes prieres aux leurs, tout fut inutile ; il voulut qu'on le conduiſit dans notre chaloupe, ſa ſœur l'y ſuivit : nous parcourûmes la côte avec lui, mais je ne voulus pas le ſuivre dans l'intérieur des terres, où il voulait pourſuivre les voleurs ; ce

qu'on avait perdu, ne valait pas la peine qu'il voulait prendre. Il défira fe rendre avec nous au vaiffeau; il y vint avec fa fœur que fa fille défefperée voulait arrèter, & qui fe mettait la tète en fang avec des coquilles, parce que fes prieres étaient inutiles. Il dîna de bon cœur avec nous; puis nous defcendîmes le frere & la fœur au milieu de plufieurs centaines de leurs fujets qui les attendaient, & les embrafferent avec des larmes de joie; tout refpira, dès ce moment, le contentement & la paix: le commerce fe rétablit, les provifions arriverent en foule, on nous rapporta tous les effets enlevés: les femmes qui avaient témoigné plus d'allarmes, montrerent auffi plus de reconnaiffance, & nous eûmes occafion de remarquer parmi les habitans de ces ifles, les fentimens les plus humains & les plus délicats. Ainfi finit cette journée tumultueufe, où la confiance du chef en notre honnêteté, en mon amitié, termina nos différends, & fit renaître le calme & la joie. J'allai lui faire vifite avant notre départ, & nous lui fîmes des préfens utiles; il m'en donna à fon tour: nous nous embraffâmes, les larmes aux yeux: il vint encore fur notre vaiffeau où fe rendirent des pirogues remplies de cochons, de volaille & de fruits pour faire des échanges:

il nous accompagna demi-lieue en mer, & revint ſur ſa pirogue qu'il aidait lui-même à faire voguer.

Tel fut notre ſéjour à Huaheine, iſle qu'un golfe profond ſépare en deux péninſules, réunies par un iſthme que la mer inonde, lorſqu'elle eſt haute. Ses collines ſont moins élevées que celles d'O-Taïti; mais leur aſpect annonce des reſtes de volcan: on crut y reconnaître un cratere & un rocher de lave: il y a moins de plaines, il y a cependant d'agréables points de vue, & la circonférence de l'iſle entiere n'excede pas huit lieues. Elle nous fournit beaucoup de cocos & de fruits, & environ trois cents porcs. Un des Inſulaires voulut s'embarquer avec nous ſur l'Aventure: il s'appellait *O-Maï*, il était de la claſſe du peuple: cependant il avait beaucoup de pénétration, de la vivacité, des principes honnètes: il intéreſſait, & ſavait éviter de ſe faire mépriſer; il évitait les excès: pour n'être pas ivrogne, il lui a ſuffi de voir que le bas peuple ſeul buvait beaucoup: il a ſu être ſobre & retenu, imiter la politeſſe des gens de Cour, & faire des progrès étonnans dans le jeu d'échec; mais ſon entendement en général fit peu de progrès; il fut accueilli du roi, du lord Sanwich, des docteurs Banks & Solander. Les plaiſirs qu'on

lui procurait, ne lui ôtaient pas le ſouvenir de ſa patrie : il voyait avec contentement approcher l'inſtant où il pourrait la revoir ; il eſt parti, chargé de préſens, pénétré de reconnaiſſance des bontés qu'on a eues pour lui, & après avoir été inoculé. Il emporte à ſes compatriotes une orgue portative, une machine électrique, une armure complette, point de machines utiles, mais des animaux domeſtiques qui pourront augmenter la maſſe des jouiſſances de ſes compatriotes.

Nous fîmes voile pour Ulietéa, où je comptais demeurer quelques jours. Nous arrivâmes près du havre d'Ohamaneno, dans le commencement d'une nuit fort ſombre, mais nous fûmes guidés par les flambeaux des pêcheurs ; nous entrâmes dans le havre à la pointe du jour ; nous fîmes ſonder, nous nous touâmes réciproquement, & enfin les deux vaiſſeaux furent aſſurés ſur leurs ancres. Dès lors nous fûmes entourés de pirogues chargées de cochons & de fruits : nous ne pûmes acheter des premiers, parce que nous manquions de place, cependant on nous obligea à en prendre pluſieurs qu'on guinda ſur le vaiſſeau, nous fîmes échange de nos clous, & de notre verroterie contre leurs fruits. Par ſon aſpect, cette iſle reſſemble beaucoup à celle d'Otahiti ; elle eſt trois fois plus grande que

Huaheine; ſes plaines ſont plus larges, ſes collines plus élevées. Un de ſes chefs monta ſur le vaiſſeau; il était très-robuſte, mais il avait de très-petites mains; ſes bras étaient piqués en figures quarrées, de grandes rayures noires traverſaient ſa poitrine, ſon ventre & ſon dos. Ses reins & ſes cuiſſes étaient noirs partout. Il prit M. Forſter le pere pour ſon ami, & lui envoya bientôt après une pirogue chargée de noix de cocos & de bananes, ſans vouloir rien accepter en retour. Un autre chef nous rendit viſite; ſa groſſeur était extraordinaire: il avait cinquante-quatre pouces de circonférence à la ceinture, & une de ſes cuiſſes en avait plus de trente-un: ſes cheveux pendaient en longues treſſes flottantes juſqu'au bas de ſon dos, & ils étaient ſi touffus, que ſa tête en paraiſſait énorme. Nous allâmes faire notre viſite à *O-Reo*, chef de cette partie de l'iſle; on nous mena chez lui ſans cérémonie; il était aſſis dans ſa maiſon ſur le rivage, & nous reçut avec cordialité; il était d'une taille moyenne, mais très-gros; ſa phyſionomie était pleine d'expreſſion: il badinait avec nous, & riait de bon cœur: ſa femme était âgée, ſes enfans jeunes, ſa fille était petite, & avait des yeux à la chinoiſe, mais toutes les formes de ſon corps avaient de l'élégance

& de la grace; ſes manieres étaient engageantes, & ſa voix ſi douce, qu'il n'était pas poſſible de rien lui refuſer. Le chef changea de nom avec moi ; c'eſt la plus grande marque d'amitié qu'ils puiſſent donner : après nous être fait des préſens mutuels, nous retournâmes à bord: quelques Anglais ſe promenerent au milieu des boccages , cueillirent des plantes, & tuerent quelques oiſeaux & entr'autres un martin pêcheur, ce qui affligea beaucoup la fille du roi, & lui donna de l'éloignement pour le chaſſeur; les femmes partageaient ſa douleur, & le chef les ſupplia de n'en plus tuer à l'avenir, non plus que des hérons; mais il leur permit de tuer tous les autres oiſeaux. Nous n'avons pu trouver la cauſe de cette vénération.

Dans une autre viſite au chef, il fit jouer une comédie domeſtique: trois tambours compoſaient la muſique : il y avait huit acteurs: le ſujet était un vol commis avec adreſſe; le voleur y triomphe, quoique par leurs uſages, ce crime ſoit puni de la bâtonnade. Après la piece, nous allâmes dîner à bord, & durant la fraîcheur du ſoir, nous retournâmes nous promener dans l'iſle : nous y apprîmes qu'elle en avait neuf petites à ſon couchant, dont deux ſont inhabitées: nous en viſitâmes une, & nous trouvâmes des plan-

tes nouvelles dans ſes vallées : le ſommet eſt formé d'une pierre de marne, ſes flancs le ſont de cailloux diſperſés : on y trouve quelques morceaux de lave caverneuſe, qui ſemble receler du fer. Les vaiſſeaux étaient preſque toujours environnés de pirogues montées de perſonnes des deux ſexes, qui venaient échanger des fruits & des étoffes contre des grains de verre ou des clous. Vers le ſoir, en nous promenant, nous découvrîmes un hangard dans lequel était un cadavre, environné d'un boccage épais de différens arbres ; autour le terrein était ſemé de crânes & d'oſſemens : nous ne pûmes avoir d'éclairciſſemens ſur ce ſujet. Le lendemain de grand matin, O-Reo & ſon fils vinrent nous viſiter : le dernier me fit préſent de fruits & d'un cochon. Je lui donnai une hache, je l'habillai à l'Européenne, ce qui lui inſpira une vanité ſinguliere. Ils s'amuſerent avec nous ; O-Reo fit des marchés avantageux avec ſes ſujets en notre nom, & nous rendit tous les ſervices, nous fit tous les plaiſirs qui dépendirent de lui. Le roi *Oo-Ooroo* vint auſſi nous rendre viſite, & nous faire recevoir des préſens. Il fut content de notre réception : quelques femmes du peuple reſterent ſur nos ponts, & ſe montrerent complaiſantes pour nos matelots. Ces proſtituées ſe donnaient

le titre de *Dames*, elles aviliſſaient le titre ſans s'ennoblir elles-mêmes. Nous fîmes encore quelques courſes le long des côtes, & trouvâmes au nord des criques profondes, des marais remplis de canards & de beccaſſines fuyardes, parce que les Inſulaires en aiment la chair & les pourſuivent. J'envoyai une chaloupe & des bateaux dans l'iſle d'O-Taha, pour y acheter des bananes & des plantains que je voulais embarquer: ils en revinrent chargés; les habitans ſe montrerent obligeans & hoſpitaliers, mais voleurs. Le pays & ſes habitans, reſſemblent aux autres iſles de cet archipel, les productions végétales & animales y ſont les mêmes. Le chef ſe nommait O-Tah: il regala ſes hôtes d'une comédie ou *heiva*: un grand nombre de pirogues étaient rangées le long de la côte devant ſa maiſon, & dans l'une était un cadavre couvert d'un toît: on en faiſait les funérailles. Les Anglais vinrent coucher dans leurs bateaux, & le lendemain ils doublerent la pointe ſeptentrionale de l'iſle, & ils virent au dedans de la chaîne des rocs qui la ceint, de petites iſles baſſes couvertes de palmiers & d'autres arbres: ils y acheterent d'excellentes bananes, & y furent volés: ils ne purent recouvrer leurs effets, qu'après avoir uſé de repréſailles: ils firent

de nouveaux achats de bananes, & remarquerent une maison très-vaste, remplie d'habitans de différentes familles, & qui semblait être un bâtiment public, élevé pour servir d'asyle aux voyageurs, plutôt qu'une habitation particuliere.

Durant l'absence de nos bateaux, j'allai dîner chez O-Reo; j'y portai du poivre, du sel, des couteaux, quelques bouteilles de vin. En arrivant, nous vîmes le plancher couvert de feuilles vertes; nous nous assîmes tout autour: un homme apporta sur ses épaules un cochon fumant qu'il jetta sur les feuilles: un second fut apporté de même: la table était garnie de fruits à pain chauds, de bananes, & de noix de cocos destinées à servir de verre. On se mit à manger sans cérémonie, & rien de plus propre & de mieux apprèté que leurs alimens. Quoique les cochons fussent entiers, toutes les parties en étaient également bien cuites & d'un excellent goût. Le chef & son fils mangèrent avec nous, & on envoyait des morceaux à d'autres qui étaient assis derrière. Les femmes & le bas peuple nous demandaient des morceaux d'un ton très-suppliant: les hommes mangeaient de bon appetit ce qu'on leur donnait, les femmes enveloppaient soigneusement leurs tranches & ne les mangeaient que lorsqu'elles étaient seu-

les : leur empreſſement, les regards envieux des chefs ſur les femmes qui obtenaient quelque choſe, nous perſuadèrent que ces alimens ſont deſtinés aux riches. O-Reo but avec plaiſir du vin de Madère, les matelots & le peuple enlevèrent les reſtes de notre dîné & les dévorèrent : ce qui annonce que le cochon eſt une viande rare pour le peuple : les inſulaires qui ſe rendaient à notre bord pour avoir les entrailles de ces animaux, le prouvent encore. Ils connaiſſent une liqueur ényvrante qui ſe fait avec le poivre, & elle fut la cauſe peut-être de la déſertion de Porea, cet Otahitien qui avait voulu s'embarquer avec nous : il s'enyvra avec une de ſes nouvelles connaiſſances ; ſon viſage était en feu & ſes yeux ſemblaient ſortir de ſa tête. Il recouvra ſa raiſon ; mais parut accablé de honte : le poivre paſſe pour un ſigne de paix, peut-être parce que s'enyvrer ſuppoſe de la bonhomie : on eſt puni de cet excès par la maigreur, les yeux rouges, la peau écailleuſe & tachée : ſuivant toute apparence, la plante du poivre engendre la lépre.

Le lendemain nous fumes ſurpris de ne voir aucun inſulaire : nous nous rendîmes à terre : la maiſon d'O-Reo était déſerte : il s'était enfui avec ſa famille : quelques habitans qui ſe laiſſè-

rent atteindre, ſe plaignirent qu'on avait tué quelques-uns des leurs, & ne pouvant rien comprendre à ces plaintes, je me rendis chez le roi de l'iſle, nous l'apperçumes dans une pirogue; il débarqua & s'enfonça dans l'intérieur du pays: d'autres Indiens nous attendirent & nous prièrent de les ſuivre; mais cette hiſtoire toujours plus myſtérieuſe à nos yeux m'inquiétait, & nous étions ſans armes: je revins dans la chaloupe & lui fit ſuivre les pas du chef. Nous parvinmes enfin à une maiſon où l'on nous dit qu'il était; nous débarquâmes. Sa femme, dont l'air était reſpectable, vint à nous & ſe jetta dans nos bras en verſant des larmes. Je lui donnai le bras, je trouvai le chef aſſis à l'ombre d'une maiſon devant laquelle il y avait une vaſte cour remplie d'inſulaires; je l'abordai, il jeta ſes bras autour de mon cou & fondit en larmes: tous les aſſiſtans pleurèrent auſſi: l'étonnement ne me permit pas de pleurer comme eux. Enfin après bien des queſtions, j'appris la cauſe de tant d'affliction & de tant d'effroi; l'abſence de nos bateaux qui étaient à O-Taha, leur faiſait craindre que les Anglais qui les montaient, n'euſſent déſerté, & que je n'employaſſe des moyens violens pour les recouvrer. Quand nous leur eûmes proteſté que les chaloupes reviendraient,

ils recouvrerent le calme & la gaité, & ils convinrent que perſonne n'avait reçu de bleſſures ni d'offenſes : nous retournâmes à bord, on annonça partout que la paix était faite, & les Indiens ſe rendirent aux vaiſſeaux comme à l'ordinaire. Ce fut pendant ce tumulte que Porea diſparut, effrayé peut-être du tumulte, ou entraîné par la maîtreſſe avec laquelle il s'était enyvré.

Après avoir fait une bonne proviſion de rafraichiſſemens, je me décidai à partir le lendemain, & j'en informai O-Reo qui vint me voir encore avec ſon fils & quelques amis, ſuivi de pluſieurs pirogues chargées de cochons & de fruits; les Indiens nous diſaient : *Je ſuis votre ami, prenez mon cochon & donnez-moi une hâche* : mais nos ponts en étaient remplis ; cette iſle nous en avait fourni quatre cent, dont quelques-uns peſaient cent livres & davantage, d'autres quarante à ſoixante livres. Le chef ne nous quitta que lorſque nous fûmes ſous voile, qu'après m'avoir embraſſé, & demandé dans quel tems je reviendrais : ces bons inſulaires nous virent partir en verſant des larmes, pluſieurs Anglais les remarquerent avec inſenſibilité : c'eſt l'effet de notre éducation ſi vantée.

A la place de l'Otahitien qui nous avait quitté,

nous acceptâmes l'offre d'un insulaire qui voulut nous suivre, il n'était pas le seul: celui-ci âgé de dix-sept à dix-huit ans, s'appellait Edidée & était né dans Balabola : la peinture de la rigueur de notre climat, des travaux & des dangers auxquels nous allions être exposés, de nos mauvais alimens, ne purent le détourner de sa résolution. Nous partimes & dès que nous fumes dehors du hâvre, nous apperçumes une pirogue qui nous suivait : je l'attendis : elle nous apportait de la part d'O-Reo, des fruits grillés & des racines. Après avoir reconnu son honnêteté par des présens, je cinglai à l'ouest avec l'Aventure, pour entrer dans le parallele des isles de Middelbourg & d'Amsterdam, pour y toucher si je le jugeais convenable, avant de me rendre de nouveau à la Nouvelle-Zélande. Toutes les nuits je mis en panne, pour ne point laisser échapper de terres. Nous étions bien portans & pleins de courage; il n'y avait point de scorbutiques sur nos vaisseaux ; nos provisions fraiches, nous promettaient la santé pour longtems : nous tuâmes & salâmes les animaux malades, afin de conserver leur chair plus saine & plus succulente que celle que nous avions apportée d'Angleterre.

Edidée fut très-malade du mal de mer. Cependant

pendant à la vue de Bolabola, il eut aſſez de force pour nous dire qu'il y était né, & qu'il était parent de ſon roi qui était alors dans l'iſle de Mowrua, que nous vîmes l'après midi : elle eſt compoſée d'une montagne conique & dont ſes productions ſont les mêmes que celles de ſes voiſines. Edidée ſe rétablit le lendemain, & mangea un morceau de chair de poiſſon crud qu'il trempait dans l'eau de mer ; mais auparavant, il en offrit un morceau à ſa divinité en prononçant une eſpece de prière : ce qui annonce que ſes compatriotes ont des principes de religion.

Le 23 Septembre, à dix heures du matin, on vit la terre du haut des mâts ; nous l'approchâmes ; elle était compoſée de trois ou quatre petits islots réunis par des briſans : ils ont une forme triangulaire & ſix lieues de circuit ; ils ſont couverts de bois, la côte eſt ſablonneuſe, revêtue ça & là de verdure : rien n'y annonçait des habitans ; je lui ai donné le nom d'Hervey, & ne voulant pas perdre du tems, je pourſuivis ma route : le 25, nous eûmes conſumé nos fruits ; il fallut recourir au biſcuit ; mais il nous reſtait encore du porc frais. Nous vîmes divers oiſeaux parmi leſquels en était un qu'on ne rencontre gueres que près des côtes ; ce qui nous fit con-

jecturer que nous avions paſſé près d'une grande terre. Le 15 Octobre, nous vîmes l'iſle *Middelbourg* & d'autres petites répandues à quelque diſtance. Nous n'apperçumes en raſant la premiere aucun bon mouillage, & nous cinglâmes vers *Amſterdam* que nous avions en vue; mais à peine l'eûmes-nous fait que nous découvrîmes ſur Middelbourg un lieu propre à aborder; nous y courumes. Nous appercevions des plaines au pied des collines & des plantations de jeunes bananiers: le jour ne faiſait que poindre & nous voyions pluſieurs feux briller entre les bois: bientôt nous diſtinguâmes des hommes ſur la côte, ils lancerent leurs pirogues à la mer & ramerent vers nous. L'un d'eux vint nous préſenter une racine de poivrier, & après avoir touché ſon nez avec cette racine en ſigne d'amitié, il s'aſſit en ſilence ſur le pont. Je lui offrit un clou; il en parut ſatisfait: il était nud juſqu'à la ceinture; de là, une étoffe ſemblable à celle de Taïti, brune & collée, lui pendait juſqu'aux genoux: ſa taille était moyenne, ſon teint chatain, ſes traits réguliers & doux: ſa barbe était coupée, ſes cheveux noirs friſés en petites boucles & brulés à la pointe; ſur ſes bras étaient des taches circulaires, formées de cercles concentriques de points tatoués; d'autres

piquures noires étaient dispersées sur son corps : un petit cylindre était suspendu à chacun des trous de son oreille ; sa main gauche manquait du petit doigt. De nouvelles pirogues s'avancerent, quelques Indiens monterent a bord, toucherent nos nez, & par leur confiance en nous, nous en donnerent pour eux. Je résolus de relâcher parmi eux, je trouvai un mouillage & jettai l'ancre : nous fûmes bientôt environnés de vendeurs d'étoffes & de clous, &c. ils faisaient beaucoup de bruit : leur langage n'est pas désagréable ; mais il a un ton chantant. Je fis présent à un chef d'une hache, & de clous de fiche qui le rendirent content ; son maintien était très-libre & très-déterminé : il admirait nos étoffes & nos toiles : nos manieres l'attacherent à nous, & il nous suivit lorsque nous débarquâmes dans une crique formée par des rochers qui la mettaient à l'abri de la houle : on nous reçut avec des acclamations : les insulaires étaient sans armes ; & ils nous serraient de si près que nous avions de la peine à débarquer : ils semblaient plus empressés à donner qu'à recevoir, car les plus éloignés nous jettaient leurs étoffes & se retiraient sans rien attendre ; autour de nous, on en voyoit qui nageaient en nous montrant des anneaux d'écaille de tortue, des hameçons de

nacre de perles qu'ils voulaient vendre. Le chef fit faire place, & les insulaires nous porterent à terre sur leur dos; il nous mena dans son habitation à quatre cents pas de la mer, au fond d'une belle prairie, ayant à ses côtés des plantations qui annonçaient la fertilité & l'abondance: l'intérieur était séparé par des cloisons d'osier & le plancher couvert de nattes: le peuple nous entourait. Je fis jouer de la cornemuse; le chef fit chanter trois femmes; leur chant est musical & harmonieux, plus savant que celui d'O-Taïti. Durant ce concert, un vent léger embauma l'air d'un parfum délicieux que répandaient des especes d'orangers à fleurs blanches, plantés derriere la maison. Bientôt on nous offrit du fruit de ces arbres. Nous allâmes dans une autre maison du chef, ombragée par des arbres fruitiers; on nous y donna des bananes & des cocos; ils mâcherent de la racine de l'Eava, qu'ils mirent dans un grand vase de bois; ils y jetterent de l'eau, & la laissant reposer, ils la verserent dans des feuilles vertes fabriquées en coupes & nous en donnèrent à boire. J'en bus seul; la même coupe ne sert qu'une fois.

On ne peut recevoir d'une maniere plus cordiale que celle de ces aimables insulaires; ils étaient sans défiance; & tout en eux nous an-

nonçait que nous étions les bien-venus. Nous nous promenâmes aussi dans la campagne, & nous nous séparâmes pour la mieux examiner : la prairie était environnée d'une haie de roseaux diagonalement entrelassés & couverts de lianes en fleurs d'un beau bleu de ciel ; des portes composées de planches, suspendues à des gonds, y offraient une entrée & les font communiquer de l'une à l'autre ; elles se fermaient elles-mêmes : on voyait par-tout des jardins & des habitations dans ces boccages ; leurs possesseurs sont plus actifs que les Otahitiens sans être aussi voleurs : leurs arts, leurs manufactures, leur musique sont plus perfectionnés ; mais les premiers ont plus d'étoffes & plus d'opulence, des habitations plus spacieuses & plus commodes. Ceux-ci jouissent de plus d'égalité, ils sont plus musculeux ; ils ont le nez plus aquilin, la lèvre moins grosse, les traits plus oblongs : le corps des femmes pourrait servir de modèle aux artistes ; mais leurs jambes & leurs pieds sont trop gros. On n'y distingue un chef que par l'obéissance qu'on rend à ses ordres. Les uns étaient couverts d'étoffes peintes en échiquier, d'autres de nattes : un coquillage de nacre de perles pendait sur leur poitrine : les femmes avaient aussi des colliers de plusieurs rangs de coquillages, entre-

mêlées de graines ou de dents de poiſſon, ils ſe ſervent de peignes compoſés de dents d'un bois jaune, jointes enſemble avec élégance par un tiſſu de fibres de noix de cocos: les petits bancs y ſont communs: on y voit des vaſes plats pour leurs alimens, & des ſpatules de bois de maſſue pour fouetter la pâte du fruit à pain. Leurs maſſues ſont peſantes & préſentent un rhomboïde à l'extrêmité, qui s'arrondit vers le manche; pluſieurs étaient plattes & pointues; d'autres avaient de longs manches, toutes étaient ciſelées & ſculptées avec une patience incroyable; leurs lances étaient du même bois & travaillées avec le même ſoin. Leur arc, long de ſix pieds, cannelé en dedans, forme une légere courbe quand il eſt relâché, & lorſqu'ils le bandent, ils le tirent en ſens contraire de ſa courbure, de maniere qu'il devient parfaitement droit & forme enſuite la courbe de l'autre côté; leur trait eſt de bambou, & de bois dur à la pointe. La multitude de leurs armes répond mal à leur caractere pacifique; ſans doute ils font la guerre à leurs voiſins. Ils nous vendirent ce que nous voulûmes pour des clous ou des grains de verre; la lépre, les ulceres cancereux attaquent quelques-uns de ces Indiens.

Nous revinmes dîner à bord: le chef nous

y ſuivit, mais ne mangea rien; en revenant à terre, nous fimes pouſſer des cris de joie aux inſulaires: tandis qu'on faiſait des échanges, Mr. Forſter le fils & notre deſſinateur couraient la campagne: ils trouverent un petit ſentier qui débouchait au milieu d'une grande & belle plaine couverte de riches pâturages, terminée par une promenade délicieuſe, formée de quatre rangs de cocotiers, laquelle conduiſait à des plantations régulieres d'ignames & de bambous, au delà deſquelles était une vallée cultivée qui renfermait une prairie revêtue du gazon le plus fin & entourée de grands arbres touffus; un vent léger les rafraichiſſait; une foule d'oiſeaux gazouillaient de tous les côtés: ce lieu était romantique, il n'y manquait qu'une fontaine & l'on n'en trouve pas dans l'iſle. A gauche, ils découvrirent une promenade couverte qui menait à une petite montagne formée de petits morceaux de roches de corail, environnée d'une paliſſade de bambous, couronnée de caſuarinas & de deux huttes: l'une renfermait un cadavre, l'autre était vuide. Ils rencontrerent des inſulaires qui les regarderent peu: l'exploſion des fuſils n'excita ni leur admiration, ni leur crainte; le ſeul ſentiment qu'ils nous montraient, était celui de la bienveillance.

Le chef nous offrit dans sa maison des fruits & des légumes cuits à l'étuvée; puis il nous conduisit dans diverses plantations: nous n'y vîmes que des cochons & de la grosse volaille; mais on ne paraissait pas disposé à nous en vendre, non plus que des fruits. Je fus fâché que la saison ne me permit pas de rester plus long-tems dans cette isle, car nous étions enchantés du pays & de l'accueil de ses habitans. Tandis qu'on mettait sous voiles, je pris congé du chef, assis sur l'herbe, au milieu d'une foule d'insulaires avec qui nous ne pûmes converser que par signes, quoique leur langue eut beaucoup d'affinité avec celle d'Otaïti. Le chef nous accompagna jusqu'aux vaisseaux; il s'y appropriait tout le commerce, mais n'échangeait rien à terre: il nous quitta quand il nous vit éloigner. Cette isle est abondante en cannes de sucre & en poivre énivrant.

Je cinglai vers l'isle Amsterdam; ses habitans vinrent au devant de nous dans leurs pirogues; ils essayerent même en vain de monter sur nos vaisseaux encore à la voile: l'isle parait unie, peu élevée, couverte de plantations; sur la côte on déployait de petits pavillons blancs, & nous hissâmes le drapeau St. George pour leur répondre. Parvenus à la côte occidentale, les Indiens

s'avancerent ſous les flancs du vaiſſeau, & y monterent ſans cérémonie : ils nous inviterent à venir dans leur iſle, & nous montrerent un mouillage : nous y jettâmes l'ancre ſur une plage eſcarpée : ils nous environnaient en pirogues, pluſieurs accouraient à la nage & tous apportaient des étoffes, des nattes, des outils, des armes, des ornemens que nos matelots achetaient avec leurs propres habits, ce que je crus devoir empêcher : je voulus qu'on ne commerça qu'en comeſtibles, & alors on nous apporta des bananes, des noix de cocos, des cochons, de la volaille, qu'on paya avec des clous & des étoffes d'Europe : on y acheta des pigeons, des tourterelles, de jolis perroquets apprivoiſés. Œdidée y acquit des plumes rouges. *Attago*, l'un des chefs, me fit un préſent d'étoffes & changea de nom avec moi ; il nous indiqua un autre mouillage devant une crique étroite où il était facile d'aborder ; nous débarquâmes au milieu d'une foule d'Indiens qui nous reçurent avec cordialité. Attago leur fit former un cercle autour de nous, & nous leur diſtribuâmes des préſens ; je déſirais viſiter l'intérieur des terres, & mon nouvel ami nous y conduiſit. Nous arrivâmes dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle était une eſpèce de temple, long de vingt pieds, large de

quinze, conſtruit ſur une montagne faite à force de bras, entourée de murs, de rochers de corail, dont quelques-uns avaient neuf pieds de long, ſur quatre de large : la prairie eſt couverte d'un verd gaſon : trois vieillards ſortirent du temple & nous firent une harangue, puis ils s'aſſirent parmi nous. Attago nous en fit voir toutes les parties : on y monte par une pente douce, autour eſt un chemin d'un beau ſable : il était conſtruit comme les cabanes avec des poteaux, & des ſolives couvertes de feuilles de palmier; l'eſpace du toit au ſol, eſt rempli en forme de murs par de groſſes nattes ſerrées faites de feuilles de palmier : un beau gravier couvrait le plancher, excepté au centre formé en quarré oblong, haut de ſix pouces & couvert de cailloux bleus : deux figures mal ſculptées en bois, longues de deux pieds, en occupaient les deux coins. Je demandai à Attago ſi c'étaient des Dieux, & il les prit, les mania comme un morceau de bois : c'était me répondre négativement. Je crus devoir faire une offrande à l'autel, & laiſſai ſur les cailloux bleus, des clous, des médailles & autres objets qu'Attago mit ſans façon dans ſa poche. La montagne était au milieu d'une eſpèce de boſquet composé de pluſieurs arbres. On nous conduiſit enſuite dans la campagne par un chemin large de ſeize pieds,

& auſſi uni qu'un boulingrin, où pluſieurs autres routes bordées de roſeaux & d'arbres venaient aboutir. Je ne voyais pas un pouce de terrain en friche. Partout on retrouvait le même ſpectacle ; partout la nature y eſt aidée de l'art. Ces promenades délicieuſes étaient remplies d'Indiens qui allaient aux vaiſſeaux, ou en revenaient : ils nous ouvraient le paſſage avec ſoin. Nous vîmes ailleurs d'autres temples, & un plus grand que les autres, près duquel était la maiſon d'un vieux chef qui nous accompagnait ; on nous y fit arrêter & nous y mangeâmes des fruits. Le plus vieux des Prêtres m'y adreſſa une harangue que ſon voiſin lui ſouflait, quand il paraiſſait manquer de mémoire ; le peuple ſe taiſait pendant le diſcours, mais ſans y faire beaucoup d'attention. Nous revinmes à bord où un vieillard preſque aveugle vint nous trouver ; Attago m'apprit qu'il était un homme de diſtinction, & je le fis aſſeoir à table auprès de nous ; il mangea peu, but deux verres de vin, puis s'en retourna. Attago vint alors ſe mettre à table, ce qu'il n'avait oſé faire devant le vieillard. Nous revinmes ſur le rivage & y trouvâmes notre aſtronome embarraſſé, parce qu'un Indien lui avait volé ſes ſouliers & ſes bas, qu'il avait ôtés pour ne pas les mouiller en deſcendant ſur la grève. Attago les lui fit ren-

dre : il nous mena vers un grand étang d'eau douce où nous pouvions faire de l'eau , & pendant ce tems le commerce nous procura des provisions utiles. Nous parcourûmes l'isle : le sol en est de niveau, le fond en est par-tout de corail qui ne peut se former que sous l'eau ; mais le terreau, les herbages , les bois qui la couvrent, les hommes qui l'habitent, prouvent que son émersion est ancienne. En errant dans les campagnes, nous vîmes un boccage charmant par son irrégularité. Un immense casuarina dominait sur tous les autres arbres , & ses branches étaient chargées de chauve-souris noires de l'espèce du vampire , attachées aux rameaux par leurs griffes crochues, & souvent la tête en bas : elles doivent faire de grands ravages dans les vergers, parce qu'elles vivent de fruits ; aussi les insulaires inventent-ils des moyens pour les prendre : l'un d'eux avait imaginé une cage d'osier faite en nasse où l'oiseau pouvait entrer, mais non sortir. Nous vîmes divers temples qui nous parurent être aussi des cimetieres : l'un d'eux était au milieu d'une plaine verdoyante , enfermée de tous côtés par des arbres & des arbrisseaux touffus , & surtout par des casuarinas , des pandang & des palmiers - sagou sauvages. Une allée de baringtonias en fleurs, aussi gros que les

chênes les plus élevés fermait un de ſes bords. Nous continuâmes plus loin notre promenade : les maiſons étaient la plupart déſertes ; leurs poſſeſſeurs étaient au marché : toutes étaient nattées & ſituées parmi des arbriſſeaux odoriférans : les hommes que nous rencontrâmes ne nous montraient ni curioſité, ni défiance ; ils ne nous parlaient que ſur le ton de l'amitié. Arrivés ſur les côtes de la mer, nous achetâmes un bouclier plat d'un os blanc & poli comme l'ivoire, d'environ dix-huit pouces de diamètre, & on nous donna un inſtrument de muſique compoſé de huit ou dix petits roſeaux, dont on jouait en le gliſſant en arriere & en avant le long des lévres ; il produiſait des notes différentes, mais aucun ne renfermait toute une octave. Les femmes de cette iſle chantent aſſez bien, & battent la meſure fort exactement en faiſant claquer leurs doigts. Pluſieurs d'entr'elles venaient autour du vaiſſeau, nageant & jouant comme des animaux amphibies ; elles monterent nues à bord & s'y livrerent aux matelots ; mais il paraît qu'aucune n'était mariée : aucune ne reſta ſur le vaiſſeau après le coucher du ſoleil ; elles allerent avec d'autres habitans paſſer la nuit à l'ombre d'un bois qui bordait la côte, & où ils allumerent beaucoup de feux, l'ardeur du commerce

ne leur permit pas de ſe rendre à leur habitation : nos marchandiſes étaient d'un grand prix à leurs yeux ; ils donnaient un monceau de bananes ou de cocos pour un clou, qu'ils enfonçaient dans leur oreille ou ſuſpendaient à leur cou : leur volaille eſt d'un goût excellent, ſon plumage eſt très-luiſant & offre un mêlange agréable de rouge & de jaune.

Attago, qu'on eut de la peine à fixer, tandis que notre deſſinateur en faiſait le portrait, ayant vu par hazard un chien courir ſur le pont, ne put cacher ſa joie, & mettant ſes mains ſur ſa poitrine, il répéta plus de vingt fois le nom de *goorrée*, qui ſignifie chien dans la langue de la Nouvelle Zélande. Nous lui donnâmes un mâle & une femelle, & il nous quitta tranſporté de plaiſir. La connaiſſance du nom de cet animal qui n'eſt pas dans cette Iſle, leur vient peut-être, par tradition, de leurs ancêtres, lorſqu'ils vinrent pour habiter le pays, ou de leur commerce avec un pays qui en renferme : ou peut-être ils en ont eu autrefois & la race en a été détruite.

Le commerce continuait autour des vaiſſeaux & à terre ; les chefs nous faiſaient des préſens que nous reconnaiſſions par des dons de chemiſes, de drap, dont ils ſe paraient avec une va-

nité d'enfant : mais le vice-roi s'appropriait tout ce que nous donnions aux autres. Parmi ces Insulaires, il en était dont les cheveux étaient poudrés avec de la chaux qui les brûlait ; ils ont de la poudre bleue & de l'orangée : ce goût y parait excessif. Ils apprêtent les alimens comme à Taïti, dans un four sous terre ; ils ont la même hospitalité. Quand nous eûmes pourvu nos vaisseaux de rafraîchissemens, je permis aux équipages d'acheter des curiosités, & ils les rechercherent avec une ardeur qui les rendit l'objet de la dérision des naturels. Plusieurs de ceux-ci commirent des vols très-hardis : je fis tirer sur l'un d'eux sans le blesser ; les Insulaires le virent sans s'en effrayer, & sans discontinuer le commerce dans lequel notre ami Attago nous fut très-utile. Comme je me proposais de partir, j'allai faire un présent au vieux roi qui pouvait bien n'être que le chef des Prêtres : en débarquant, on m'apprit qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux que nous avions vus, m'avait demandé : on lui témoignait un respect extraordinaire : en l'approchant, on se prosternait à terre & mettait sa tête entre les pieds : personne n'osoit passer devant lui sans sa permission : il s'appellait *ko-Haghée-too-fallango*. Je le trouvai assis avec une gravité si stupide & si sombre, que je le crus un idiot

revéré du peuple : je le ſaluai, je lui parlai ; il ne répondit point, ne ſe détourna point, ne fit point attention à moi. J'allais le quitter, lorſqu'un jeune homme m'aſſura de nouveau qu'il était le roi de l'iſle : je lui fis des préſens ; il ſouffrit qu'on les mit ſur lui & autour de lui, ſans dire un mot, ſans bouger ſa tête, toujours immobile comme une ſtatue ; je le laiſſai, & il ſe retira. A peine fus-je arrivé au vaiſſeau qu'il m'envoya vingt paniers de bananes grillées, des ignames, des fruits à pain, un cochon roti : je fus convaincu alors de la dignité de ce chef imbécile. Le vieux prêtre était avec lui : il buvait une quantité prodigieuſe d'eau de poivre ; chaque ſoir il s'en enyvrait, & il n'eſt point étonnant s'il avait la peau écailleuſe, les yeux rouges, & s'il était maigre : il avait une fille qui avait les traits réguliers & le teint plus blanc que la plupart des femmes de l'iſle : ce qui annonce déja l'effet du luxe & de l'inégalité.

La réception amicale qu'on nous fit dans ces iſles, nous leur fit donner le nom d'*Isles des Amis.* C'eſt auſſi ce que Bougainville appelle *l'Archipel des Navigateurs.* Depuis Taſman, aucun Européen n'y avait abordé, & la deſcription qu'il en fait, prouve que dans cet eſpace de

tems,

tems, ils n'avaient changé ni de mœurs, ni d'habillemens, ni de caracteres, ni de maniere de vivre, qui semble avoir beaucoup de ressemblance avec ceux de Taïti: la différence peut venir de celle du pays; l'un montueux & hérissé de forêts, l'autre uni & ne formant qu'une vaste prairie; dans le premier, il y a plusieurs rivieres & des ruisseaux nombreux d'une eau limpide & salutaire, le dernier n'a que des eaux de pluie conservées dans des marais ou des citernes sales: dans celles-là, le sol est riche & profond; dans celles-ci, il n'est qu'une légere couche de terre sur des rocs de corail: de-là vient le plus ou le moins de pirogues qu'on trouve dans ces isles; des maisons grandes & commodes sur l'une, petites & basses sur l'autre; les maladies de la peau communes à Amsterdam, rares à O-Taïti; le luxe & la molesse répandent dans cette derniere isle, l'activité, la force, l'économie qu'on ne remarque pas dans la premiere.

Tandis que les vaisseaux démaraient, j'allai à terre reconnaître par des libéralités les dons du roi: dès qu'on le vit s'approcher, on nous dit de nous asseoir: il s'assit aussi sur un côteau à quinze pas de nous, & nous nous regardâmes en silence; puis voyant qu'il ne bougeait point, je le saluai, & me plaçai à son côté. Je lui donnai

des miroirs, des cordons, des grains de verre, des clous, une ſcie, une bouilloire d'airain, du drap rouge, une chemiſe que je mis ſur ſon dos ſans pouvoir le faire remuer: ſes bras reſterent immobiles & pendus à ſes côtés. Il ne répondit rien à tout ce que je pus dire, mais il converſa avec Attago, avec une vieille femme, & il riait en dépit de ſa gravité ſtupide. Puis il ſe leva, & ſe retira. Nous allâmes dans un autre cercle, où était aſſis le vieux chef ou prêtre: nous avions tout donné à l'autre, & nous ne ſavions quel don lui faire, lorſqu'en fouillant dans nos poches, nous trouvâmes encore de quoi ſatisfaire lui & ſes amis. Il avait un air de dignité naturelle, & ſe montrait grave ſans imbécillité. Il lui arrivait ſouvent de ſe mettre tout-à-coup à prier; mais les aſſiſtans n'y faiſaient point attention.

Nous retournâmes à bord, accompagné d'Attago à qui je fis des préſens, & qui me preſſa beaucoup de revenir avec des marchandiſes: ce bon Inſulaire nous fut très-utile, dans tous les momens du jour, à bord ou à terre, il était toujours prêt à nous rendre tous les ſervices qui dépendaient de lui; & il nous en coûtait peu pour récompenſer ſa fidélité.

En levant l'un de nos cables, il rompit au milieu

de ſa longueur, parce qu'il avait été rongé par les rochers, & nous perdîmes l'ancre; un ſecond fut endommagé. Nous nous procurâmes dans cette iſle cent quarante cochons, & autant d'ignames, de bananes, de cocos que nous en pûmes placer. Nous y trouvâmes des plantes nouvelles, des oiſeaux inconnus, & une nouvelle écorce de jeſuite ou *cinchona* auſſi efficace que celle du Pérou. On y trouve la canne à ſucre, & un fruit ſemblable au brugnon. Nous y laiſſâmes toutes les graines de nos jardins. On ne voit ni bourgs, ni villages dans les iſles des Amis; chaque maiſon a ſa plantation qui l'entoure: le plancher des maiſons eſt un peu élevé, couvert de nattes épaiſſes & fortes: d'autres les ferment du côté du vent, & le reſte eſt ouvert: tous les meubles conſiſtent en des vaſes de bois, des coquilles de noix de cocos, des couſſins ou eſcabeaux à quatre pieds; le vêtement & une natte y ſervent de lit. Les ſeuls quadrupedes qu'on y voit, ſont les cochons & de petits lézards; la volaille y eſt excellente: on trouve des pigeons, des tourterelles, des parrots, des perroquets, des chouettes, des foulques au plumage bleu, différens petits oiſeaux, & de groſſes chauve-ſouris. Rien ne montre mieux l'induſtrie des habitans que leurs pirogues, & leurs reſeaux: les pre-

mieres ſont faites de différentes pieces ſi bien unies enſemble par un bandage, qu'il eſt difficile d'en appercevoir les jointures: les attaches ſont en dedans, retenues par des coches, ou derriere des boſſes préparées dans ce but ſur les bords & aux extrêmités des planches qui forment le bâtiment.

Les hommes & les femmes y ſont de la même taille que les Européens: le teint de tous eſt d'une légere couleur de cuivre, ils ont des traits réguliers, & ſont vifs, gais, animés: les femmes y ſont babillardes, joyeuſes, libres & cependant modeſtes: leurs cheveux ſont noirs: ils les portent courts: ils ſe raſent, & ont de belles dents juſques dans un âge avancé. Les hommes s'y tatouent du milieu de la cuiſſe à la hanche: les femmes ne le ſont que ſur les bras & les doigts. Ils ſont nuds, & oints de la ceinture en haut: une piece de natte ou d'étoffe pend de là juſqu'aux genoux. Leurs ornemens ſont des amulettes, des coquillages, des nacres de perles; des écailles de tortues, des colliers & bracelets d'os, des anneaux d'écaille très-bien faits. Les femmes ont quelquefois un tablier fait des fibres extérieures de la coque des noix de cocos, parſemé de morceaux d'étoffes coupés en étoiles, en demi-lunes, en quarrés, garni

de coquillages, & couvert de plumes rouges: ils fabriquent des étoffes, comme à O-Taïti, moins fines, mais plus durables, & les teignent en différentes couleurs; ils font des paniers, des nattes, & tous leurs ouvrages montrent qu'ils ont du goût pour le deſſin. Les femmes chantent dans leurs momens de loiſir: ils ont deux inſtrumens de muſique: nous avons parlé de l'un d'eux; l'autre eſt une grande flûte de bambous à quatre trous, dont ils jouent avec le nez: leur tambour eſt un arbre creux, qui rend un ſon ſourd, moins muſical que celui d'un tonneau vuide. Pour ſaluer, ils frottent leur nez; pour remercier, ils mettent ſur la tête ce qu'on leur donne; le plus grand nombre d'entr'eux manquent d'un doigt, ſouvent de deux: c'eſt une mutilation qu'ils ſe font à la mort de leurs parens; ils ſe brûlent près de l'os de la joue, ils s'y font des inciſions, & ſans doute par remede. On n'y voit ni malades, ni boîteux, ni eſtropiés. Ils paraiſſent ſoumis à des chefs qui reconnaiſſent un ſupérieur: ils cultivent, & ne vivent que du produit de leur culture; perſonne n'y manque de ce qui eſt néceſſaire à la vie; la joie eſt ſur tous les viſages, l'aiſance eſt répandue dans toutes les claſſes du peuple; ils vivent ſous un climat ſain, où il n'y a ni froid

ni chaleur extrême; la nature ne leur a refusé que de l'eau douce; on n'y voit pas un ruiſſeau. Nous connaiſſons trop peu leur religion pour en parler.

Comme nous allions mettre ſous voile, nous reçûmes la viſite de quatre hommes dans une pirogue, qui vinrent pour nous réjouir avec leur tambour : nous récompenſâmes leur intention, & prîmes cette occaſion d'envoyer à notre ami Attago du froment, des pois & des feves que j'avais oublié de lui donner. Nous cinglâmes enſuite vers le détroit de la Reine Charlotte pour y renouveller notre proviſion de bois & d'eau, & tenter de nouvelles découvertes au midi & à l'orient.

Le 8 Octobre, nous découvrîmes l'iſle *Pilstart*, plus remarquable par ſa hauteur que par ſon circuit: elle n'eſt formée que par deux hautes montagnes que ſépare une vallée profonde : l'oiſeau nommé paille en queue par les Français, *pilſtært* par les Hollandais, lui a fait donner ſon nom; nous n'y abordâmes pas. Bientôt nous quittâmes la Zone Torride, & des troupes d'oiſeaux de mer nous ſuivirent: nous vîmes auſſi durant la nuit des meduſes que nous reconnûmes à leur lueur phoſphorique: elles étaient ſi lumineuſes, que le fond de la mer

ſemblait contenir des étoiles plus brillantes que le firmament.

Le 21, nous découvrîmes les côtes de la Nouvelle-Zélande; je déſirais communiquer avec les habitans ſitués vers le nord de cette double iſle & leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines qu'ils n'avaient pas: nous approchâmes de la côte autant que nous le pouvions ſans danger: elle eſt blanche, eſcarpée, & nous découvrîmes les huttes des naturels placées ſur le haut des rochers comme les nids des aigles: ils ne paraiſſaient pas vouloir approcher de nous. Nous n'étions plus qu'à trois lieues de Black-Head, lorſque quelques pirogues ſe détacherent du rivage: dans l'une d'elles étaient deux Indiens qui nous parurent être des chefs: nous leur donnâmes les animaux & les graines que nous deſirions répandre dans ce pays; mais ils leur firent bien moins de plaiſir qu'un grand clou que je leur offris: en s'éloignant ils les regardèrent cependant avec plaiſir, & s'ils en ont eu quelques ſoins, le pays s'en trouvera bientôt peuplé; Œdidée leur en avait fait ſentir le prix, & par reconnaiſſance, le Zélandais nous avait laiſſé ſa hâche de bataille dont la tête bien ſculptée était ornée de plumes rouges & de poils blancs de chien. Nous continuâmes notre route

au ſud, nous eûmes des grains violens, & un tems obſcur qui nous força de n'aller qu'avec nos baſſes voiles. Le ciel s'éclaircit le lendemain & nous étions vis-à-vis le Cap Turn-Again, où le calme nous retint; il fut ſuivi d'un orage qui nous obligea de plier nos voiles, nous découvrions la pointe ſeptentrionale d'Eaheinomauwée; le calme ne nous permit pas de le dépaſſer, & l'orage qui s'éleva de nouveau plus furieux qu'il n'avait été encore, nous mit en danger. Il fallait nous ſoutenir contre cet orage & des vagues auſſi élevées que les montagnes. Nous fumes battus de cette tempête pendant deux jours. Une côte remplie de hautes montagnes ne nous protégeait pas contre les vagues qui ſe prolongeaient au loin, & que les rafales diſperſaient en vapeurs qui obſcurciſſaient la ſurface de la mer; le ſoleil donnant ſur cette écume blanche éblouiſſait nos yeux. Nous roulions çà & là à la merci des flots; les lames inondaient notre vaiſſeau, leur choc l'ébranlait, & relâchait les manœuvres, tout y était en confuſion: dans l'un de ces roulis, une caiſſe d'armes fut arrachée de ſa place & vint donner ſur le grillage du plat bord où un volontaire aurait été écraſé, s'il ne s'était placé dans l'angle qu'elle fit avec le bord du vaiſſeau. L'aſpect de l'océan était alors

ſuperbe & terrible : tantôt au ſommet d'une groſſe vague, nous contemplions une vaſte étendue ſillonnée par un nombre infini de profonds canaux : d'autres fois la vague ſe briſait ſur nous & nous plongeait dans une vallée d'où nous voyions une nouvelle montagne s'élever à nos côtés, & de ſa tête écumeuſe & chancellante, menacer de nous engloutir. La nuit amena de nouvelles horreurs; l'eau rempliſſait les lits, & le rugiſſement des vagues, le craquement des couples & le roulis, les imprécations des matelots nous privaient du repos; à minuit le vent diminua, le calme renâquit, & nous revînmes vers la terre dont la tempête nous avait écartés : les oiſeaux nous environnaient, & nous vîmes une albatroſſe ſans doute fatiguée par l'orage, dormir tranquillement ſur l'eau. Nous fimes de nouveaux efforts pour atteindre le Cap Palliſer & gagner le détroit. Nous profitions de tous les momens, de tous les vents pour nous en approcher; cependant après trois jours de tentatives nous en étions encore à trois lieues; mais bientôt un grand vent nous força de gouverner au ſud-oueſt, & nous ſépara de l'Aventure que le jour ne nous montra plus près de nous. Nous continuâmes notre route au couchant; le vent devint enfin plus favorable, &

j'aurais ſuivi la côte de l'iſle méridionale où un abri paraiſſait s'offrir, ſi nous n'avions perdu l'Aventure que nous devions retrouver dans le détroit de la Reine Charlotte.

En nous approchant de la terre, nous vîmes de la fumée en divers endroits, ſigne certain qu'elle était habitée; nous trouvâmes fond à une lieue du rivage; cependant nous cinglâmes à l'eſt pour découvrir l'Aventure avant le jour: nous ne la vîmes point & revirâmes de bord. Le 31, à midi, les montagnes de neige nous reſtaient à douze ou quatorze lieues: des vents violens qui ſéparaient des inſtans de calme nous tourmentèrent; nous entrâmes dans le détroit; puis nous en fumes repouſſés: dans cette agitation je découvris un nouveau paſſage, & je réſolus de le gagner; le flot nous aida & nous fimes voile dans la baie le long du rivage occidental; mais le vent & le juſſant commençant à nous traverſer à la fois, nous jettâmes l'ancre. Les environs de cette baie ſont des montagnes noirâtres & pelées, d'une grande élévation, s'avançant en longues pointes vers la mer. Ce miſérable pays était habité, trois pirogues s'approchèrent de nous; trois ou quatre des Indiens qui les montaient, vinrent à bord: leurs vêtemens étaient ſales; la fumée & l'ordure ren-

daient leur teint de couleur d'un jaune noir; ils exhalaient l'odeur du poiſſon pourri qu'ils mangent, & de l'huile rance dont ils s'oignent; ils regardèrent avec indifférence deux poules & deux coqs que je leur donnai, des clous leur firent plaiſir. Nous ſortîmes de la baie & fimes route dans le détroit: le vent s'y renforça & mit en pièces nos voiles; mais le lendemain, la briſe du nord-oueſt nous pouſſa dans l'*anſe du vaiſſeau* d'où nous étions partis cinq mois auparavant, & où nous ne trouvâmes point l'Aventure.

Notre premier ſoin fut de raccommoder nos voiles; nous nous en occupions lorſque les habitans nous viſitèrent: j'en reconnus pluſieurs, & nous renouvellâmes connaiſſance avec plaiſir. Nous deſcendîmes les futailles, nous les raccommodâmes & les remplîmes; on calfata les côtés & les ponts du vaiſſeau, on coupa du bois, on établit une forge, on fit le commerce, on pêcha, on chaſſa: tout fut en mouvement dans ce lieu ſauvage: une horde de Zélandais s'établit autour de nous pour profiter les premiers des avantages de notre commerce, & peut-être pour nous voler. Parmi eux était un pêcheur que nous avions vu chef d'une troupe de guerriers. Un temps agréable & chaud nous permit de faire

des recherches ſur les oiſeaux dont nous découvrimes des eſpèces nouvelles. En viſitant toutes nos proviſions, nous vimes que la plus grande partie de notre pain était gâtée : nous la remîmes au four. Nous revîmes les porcs que le capitaine Furneaux avait laiſſé à ces inſulaires; mais en les tenant ſéparés, ils empèchent la propagation de l'eſpèce : il leur eſt cependant facile de le prévoir : deux chèvres que nous y avions dépoſées, y avaient été tuées ; nos plantes ſeules avaient proſpéré, parce qu'elles avaient été négligées, les pois cependant & les fèves, paraiſſaient avoir été détruits par les rats. L'hiver ſemble être doux dans cette partie de la Nouvelle Zélande : les arbres & les arbriſſeaux commençaient à reverdir; le lin y était en fleur : nous y cueillîmes du celeri & du cochlearia, & revînmes à bord.

Nous donnâmes aux inſulaires un verrat, une jeune truie, deux coqs, & deux poules ; mais ces dons n'ôtèrent pas aux Zélandais l'envie de nous voler : l'un de leurs chefs qui ſemblait vouloir reprimer le vol avec ſévérité, me tira adroitement un mouchoir de la poche & le mit dans ſon ſein; quand je le lui redemandai, il le rendit en riant, de ſorte que nous reſtâmes amis. Une autre troupe de Zélandais vint s'éta-

blir près de nous, nous vendit beaucoup de poiſſons, nous vola ſix futailles & s'enfuit : la première troupe s'enfuit avec elle dans la crainte que nous ne les puniſſions du vol des autres : ils nous laiſsèrent le verrat que je leur avais donné & quelques-uns de leurs chiens. Mais ils revinrent deux jours après nous vendre du poiſſon.

L'Aventure ne revenait point, & le vent qui ſoufflait, nous ôtait l'eſpérance de le revoir. Le tems était inconſtant & orageux; des rafales, des averſes deſcendaient avec impétuoſité des montagnes, l'air devenait froid, les plantes languiſſaient, les oiſeaux fuiaient; ce tems produit par les montagnes hautes & glacées dura juſqu'au douze Novembre, où il devint plus doux, & nous pûmes nous repandre au dehors. Nos naturaliſtes firent une excurſion vers l'*anſe de* l'Indien qu'ils trouvèrent inhabitée; un ſentier taillé par les Zélandais pour cueillir les racines de fougere qui leur ſervent d'alimens, & qui croiſſent abondamment ſur le ſommet d'une montagne eſcarpée, qui ſépare cette anſe de celle du cormoran, les conduiſit juſqu'à ce ſommet formé d'une argille talqueuſe blanche, griſâtre, tachée d'un jaune rouge, qui expoſée au ſoleil ſe diſſout en lames; de ce ſommet la vue eſt

très-belle ſur le détroit; la pente méridionale eſt chargée de forêts, ailleurs végétaient les mêmes plantes qu'on trouve dans les vallées de la baie Duski, ce qui prouve la différence du climat de ces deux lieux. Les montagnes couvertes de neige s'y élevent très-haut, & leur perſpective a quelque choſe de ſauvage & d'effrayant. Nous allâmes enſuite à Long-Iſland où nous découvrîmes de nouvelles plantes, de nouveaux oiſeaux: les bois y retentiſſaient du bruit des peterels cachés dans des trous ſous terre, qui croaſſaient comme des grenouilles & criaient comme des poules. Les Zélandais s'occupaient du commerce dont la principale branche était un talc verd peu eſtimé, mais dont nos matelots étaient avides, ils ne dédaignaient pas non plus les Zélandaiſes: notre contre-maître s'y était marié à la maniere du pays avec l'une d'elles dont les traits étaient aſſez réguliers, & qui avait quelque choſe de doux & de tendre dans les yeux: il allait la voir à terre; il la regalait de biſcuit gâté qu'elle aimait beaucoup, & elle lui fut d'une fidélité à toute épreuve. Œdidée ſe livrait auſſi à tous les mouvemens de la nature, & s'appercevant que l'exiſtence des Zélandais était miſérable, il en eut pitié: il leur diſtribuait des racines d'ignames, & m'accompagnait toujours quand j'allais

planter ou femer un terrein près de ce havre. Le 14, nous obſervâmes l'émerſion d'un des ſatellites de Jupiter pour fixer la longitude du détroit : puis nous montâmes ſur les monts de ſa partie orientale pour tacher de découvrir l'Aventure, & nous nous fatiguâmes en vain ; je commençai à craindre de ne plus revoir ce vaiſſeau ; s'il eut été dans notre voiſinage, il eut au moins répondu aux ſignaux, s'il n'avait pu ſe rendre au rendez-vous.

Nous étions des pêcheurs moins expérimentés que les naturels ; cependant après avoir acheté de leurs filets, nous pêchâmes avec plus de ſuccès : ils ſont faits des feuilles fendues, ſéches & battues du lin dont nous avons parlé ; plante utile qui manque à l'Europe : préparé en Angleterre, il a preſque égalé le luſtre de la ſoie ; il croît partout, & n'exige preſque aucune culture. Déjà, nous nous préparions au départ, ne pouvant nous réſoudre à attendre l'Aventure au-delà du terme que nous avions fixé. Des Indiens que nous n'avions point vus encore, nous apporterent divers articles curieux qu'ils échangerent contre des étoffes d'O-Taïti. Pour peupler cette contrée d'animaux utiles, j'y laiſſai deux verrats & deux truies, deux coqs & deux poules dans un bois au fond de la baie,

avec aſſez de nourriture pour une douzaine de jours : je laiſſai encore des poules & des coqs dans un bois voiſin de l'anſe du vaiſſeau ; j'y aurois laiſſé deux chevres, ſi le bouc n'avoit été attaqué peu après notre arrivée d'une maladie qui approchoit de la rage, & que nous crûmes lui avoir été occaſionnée par la piquure des orties qui ſont abondantes dans le lieu où nous débarquâmes, & il s'étoit noyé dans un de ſes accès. Il ſerait malheureux que tous ces ſoins fuſſent ſans ſuccès.

Les Indiens ſe montrerent un jour mieux parés qu'à l'ordinaire : leurs cheveux étaient attachés au haut de la tête, leurs joues étaient peintes en rouge, & ils nous vendirent beaucoup de vêtemens & d'armes, dépouilles d'ennemis qu'ils avaient été combattre, & qu'ils avaient vaincus. Le ſoir, quelques officiers qui les viſiterent dans leurs maiſons, y virent des os humains, dont la chair avait été ôtée récemment : c'étoit ſans doute les reſtes des hommes qu'ils avaient tués dans le combat. On abattit enfin les tentes le 22 Novembre ; tout fut rapporté à bord : avant de partir, on découvrit dans une caſe tout ce que les Indiens avaient reçu de nous, & pluſieurs de leurs meubles : bientôt ils vinrent tout emporter ; mais il leur manqua quel-

quelque chose, & se plaignirent qu'on les avait volés: quoiqu'ils fussent des voleurs eux-mêmes, je punis celui qu'ils accuserent; car le fondement de la confiance est dans la justice. Le calme ne permettant pas de sortir de l'anse encore, on profita de cet intervalle pour connaître les especes de fougeres dont les racines cuites sont leur principal aliment; ils virent de plus ce qu'ils ne cherchaient point à savoir, un exemple de la férocité des mœurs des Zélandais: un fils jetter une pierre à la tête de sa mere, qui ne lui accordait pas promptement ce qu'il demandait, & le pere battre sa femme qui voulait punir son fils. C'est ainsi que le sexe le plus faible est toujours maltraité chez les nations sauvages. Quelques-uns de nos officiers, descendus pour s'amuser avec les habitans, virent sur la plage la tête & les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu, & son cœur enfilé à un bâton, arboré sur une de leurs pirogues: l'un d'eux acheta cette tête; sa vue me frappa d'horreur: des Indiens en mangerent des morceaux grillés avec voracité. Œdidée en parut métamorphosé en une statue qui peignait l'effroi, puis il fondit en larmes, & fit les plus violens reproches aux Insulaires: il parut d'après mes informations que le jeune homme était mort dans le combat;

& qu'ils ne l'avaient pas fait prisonnier pour le tuer de retour chez eux. Cette tête a été portée en Angleterre, & déposée dans le cabinet de M. John Hunter, membre de la société royale.

Il n'y aurait qu'un moyen de corriger les Zélandais de cette coutume barbare, il serait de les réunir sous un même gouvernement, de leur donner le goût du commerce, de multiplier leurs productions, & les animaux qui fournissent une viande succulente: il semble que la vengeance ait été le principe de ces festins horribles. Ce qui diminue l'horreur qu'inspirent de tels peuples, c'est qu'ils ne mangent que leurs ennemis tués dans la bataille.

En général, on ne remarque chez eux aucune cérémonie qui ait le moindre rapport avec la religion. Ils portent bien sur la poitrine une espèce d'amulette de pierre verte, de la grosseur de deux écus, sculptée en figure humaine; mais ils ne la vénèrent pas: ils n'ont ni prêtres, ni jongleurs d'aucune espece; aussi sont-ils peu superstitieux. Ils parent leur cou de plusieurs rangées de dents humaines qui sont des trophées de leur valeur; leur langue a assez d'affinité avec celle des isles de la Société, pour qu'Œdidée fut en état de converser avec eux, après un peu d'exercice & d'habitude.

Le 24, nous quittâmes la greve où les naturels accoururent, & ayant trouvé un tas de biscuit gâté que nous abandonnions, ils se précipiterent dessus, & le dévorerent, quoiqu'ils eussent abondamment du poisson frais : nos cochons avaient cependant refusé de le manger ; mais les alimens pourris semblent plaire aux peuples sauvages. Nous avançames peu, & bientôt nous fumes obligés de jetter l'ancre entre l'isle Longue & celle de Motuara : de-là on envoya cueillir quelques choux dans nos jardins. Enfin le vent s'étant levé, nous parvînmes à sortir du détroit. Nous n'avions point de malades ; les végétaux fournis par nos jardins, le cresson, le céleri, le poisson frais avaient maintenu notre santé. Nous n'espérions pas retrouver l'Aventure ; cependant nous laissâmes des instructions rélatives à cet objet au fond de l'anse : nous les mîmes dans une bouteille que nous couvrîmes de terre au pied d'un arbre. Je fis encore quelques recherches avant de quitter la côte pour le retrouver, tirant des coups de canon toutes les demi-heures ; mais tout fut inutile. Nous remarquâmes que la terre entre les caps Téerawhitte & Pallifer est extrêmement stérile. Les deux baies qui sont entr'eux, sont séparées par une pointe très-élevée. Le fond de l'une

d'elles conviendrait pour un établiſſement Européen, parce qu'il a des terres qu'on peut cultiver, & défendre, une quantité prodigieuſe de bois, peu d'habitans, & ſelon toute apparence une riviere : le lin y ſerait un objet de commerce conſidérable. En m'éloignant de ces lieux, je ne penſai plus à revoir l'Aventure dans tout le reſte du voyage, car je n'avais fixé aucun rendez-vous après la Nouvelle-Zélande, & j'étais réſolu à reconnaître pleinement les parties auſtrales de la mer pacifique; mon équipage cingla du côté du pôle auſtral avec autant de courage, que ſi une flotte eût marché de conſerve avec nous. Nous commencions cependant notre courſe avec quelque déſavantage : la fatigue avait un peu épuiſé nos corps, nous n'avions point d'animaux vivans, & les proviſions choiſies commençaient à nous manquer. L'imagination n'embelliſſait point cette campagne de ſes riantes chimeres : nous n'eſpérions pas de nouvelles terres, & nous ne devions attendre que des brumes, des gelées, de la monotonie, des jeûnes : mais l'eſpoir d'achever le tour du monde près du pôle auſtral, animait notre courage.

Nous cinglâmes au ſud, un peu à l'eſt avec un vent favorable, accompagnés de pingoins à

bec rouge qui nous abandonnèrent bientôt; le 6 nous étions aux antipodes de nos amis de Londres, & par conféquent à la plus grande diftance poffible d'eux: leur fouvenir nous arracha un foupir; l'idée que nous étions les premiers Européens qui fuffions parvenus à ce point, ne pouvait éloigner quelques penfées triftes. Dès que nous fûmes au delà du parallele le plus méridional de la Nouvelle Zélande, nous atteignîmes une groffe houle qui venait d'entre le midi & le couchant; & comme nous n'avions point eu de vent dans cette direction, j'en conclus qu'il ne pouvait y avoir de terre au midi de ces deux grandes ifles, à moins qu'elle ne fut très-éloignée. Sous le 59 degré de latitude, nous ne trouvions point encore de glace; l'année précédente nous en avions trouvé près du 51; peut-être un hiver plus doux, & des vents qui la chafferent devant nous, furent les caufes de cette différence. La première ifle de glace ne frappa nos regards qu'au delà du 62. Nous vîmes un peterel antarctique, des peterels bleus, des albatroffes griffes, des pintades. Nous marchions à l'eft depuis le 13; une brume épaiffe nous environnait, il tombait quelquefois de la grêle, & Œdidée était étonné de voir ces petites pierres blanches, inconnues dans fon pays, tomber de

l'air & ſe fondre dans ſes mains : la neige l'étonnait plus encore ; il l'appellait la pluie blanche : mais il le fut davantage lorſqu'il vit une immenſe plaine de glace : il crut d'abord voir la terre ; il ne ceſſa de le croire que lorſqu'on en eut taillé de grandes plaques que l'on faiſait fondre. Le nombre des iſles de glace s'augmentaient au point que je me hâtai d'en ſortir, en me dirigeant vers le nord ; mais là même nous y en trouvâmes encore : nous leur échappâmes cependant ; mais non ſans avoir éprouvé des ſecouſſes violentes des morceaux que nous ne pouvions éviter. Souvent enveloppés dans un brouillard épais, nous étions ſur le point de nous briſer contre l'une, parce que nous avions voulu éviter l'autre. Je n'avais point de probabilité de trouver la terre au ſud, & je continuai ma route au nord. Chaque jour en danger de périr, l'habitude nous faiſait dormir tranquilles ; comme ſi les flots, les vents, les rochers de glace ne pouvaient nous faire de mal : le froid était humide & déſagréable ; il fit périr nos colombes, nos pigeons, les oiſeaux chantans que nous avions pris à la Nouvelle Zélande. Nous nous occupions quelquefois à faire des proviſions de glace qui ajoutaient à notre eau douce : une partie était formée de neige, remplie de

pores, & imbibée d'eau ſalée; mais en la laiſſant à l'air quelque tems, la ſaumure ſe diſſipait. Nous forçâmes enſuite de voile vers l'eſt ſous le 64° 48′, pouſſés par un vent de nord très-froid, couverts de brume & de neige qui décoraient nos agrets de glaçons; ils en étaient quelquefois ſi chargés, que nous avions peine à les mouvoir; nos voiles reſſemblaient à des planches de bois. Le 20 Décembre, nous repaſſâmes le pôle antarctique marchant au ſud-eſt, ayant devant nous une multitude d'iſles de glace, qui formaient des pyramides élevées de deux ou trois cents pieds, & dont les bords étaient très-eſcarpés & preſque perpendiculaires. Des raffales mirent en pièces notre perroquet d'artimon; nous étions revenus alors à la plus haute latitude où nous fuſſions jamais parvenus: c'était ſous le 67° 31′. La glace couvrait la mer dans toute l'étendue du ſud à l'eſt, & nous fermait le paſſage, mais le tems étant modéré & la mer tranquille, nous pûmes l'éviter en nous dirigeant à l'oueſt: le froid devenait inſupportable; mais comme il était poſſible qu'il y eut au nord une grande terre dans l'eſpace de 24 degrés de latitude, que nous n'avions point reconnus, j'y dirigeai notre courſe; nous prîmes un peterel antarctique: ces oiſeaux ſont de la grandeur d'un gros pigeon, les plumes de la

tête, du dos, de la partie ſupérieure des aîles ſont d'un brun léger, le ventre & le deſſous des aîles blancs; les plumes de la queue blanches auſſi, mais brunes à la pointe. Ils ont plus de plumes dans les latitudes avancées, la nature les avait mieux munis contre le froid que l'art ne le pouvait faire pour nous: auſſi pluſieurs ſe plaignaient de rhumatiſmes, de maux de tête, de catharres, de glandes enflées. Nous paſsâmes le jour de Noël au milieu des glaces; heureuſement qu'il n'y avait point de nuit & que le Ciel était beau; car la brume aurait pu nous faire périr: cette ſituation périlleuſe n'empêcha pas les matelots de ſolemniſer ce jour, en s'ényvrant. Tant que nous fûmes ſous la zone glaciale, on eut à peine une nuit: on écrivait encore un peu avant minuit à la lueur du ſoleil qui ne s'effaçait qu'un inſtant. Œdidée étonné ne put en comprendre la cauſe; il nous aſſura que ſes compatriotes ne voudraient jamais l'en croire. La mer couverte de plus de deux cents iſles de glace, nous préſentait l'image d'un monde fracaſſé. Nous étions ſous le 68° 15′ de latitude; mais nous marchions au nord; déjà nous nous appercevions de quelques ſymptômes de ſcorbut: ceux qui en étaient attaqués, bûrent deux fois le jour du moût de bierre frais & s'abſtinrent

de viandes ſalées. Le 30 Décembre, nous vîmes des baleines jouer autour du bâtiment, mais peu d'oiſeaux. De petits plongeurs ſemblaient nous annoncer que nous n'étions pas éloignés d'une terre, parce que ces oiſeaux ne ſe voyent pas à une grande diſtance des côtes; nous vîmes auſſi du goemon, mais il était vieux & gâté; ſi le vent n'eut pas été directement contraire à mon deſſein, j'aurais parcouru quinze ou vingt degrés de longitude plus au couchant, parce qu'une telle route n'eut plus permis de croire à l'exiſtence d'une grande terre dans ces parages: les houles qui en venaient juſqu'au 52° de latitude, nous font douter qu'il y en exiſte. L'eſpoir de retourner en Angleterre dans cette année, faiſait ſupporter avec peine ces climats froids aux matelots; mais quand il fut déterminé qu'ils ne reverraient pas leur patrie ſitôt, ils ſe reſignèrent à leur ſort. En nous bornant à des eſpérances plus voiſines, nous n'étions guere plus heureux: rien ne nous annonçait de nouvelles terres: il fallut s'occuper d'événemens journaliers, quand les vues ſur l'avenir nous manquèrent. Lorſqu'il faiſait calme, nous allions à la chaſſe d'oiſeaux marins: ſouvent le vent s'élevait, & un jour une vague énorme frappa le vaiſſeau & inonda les ponts:

l'eau de la mer nous retombait ſur la tête, & éteignait nos lumières : tout était à flot dans quelques chambres; notre ſituation était triſte pour ceux qui ſe portaient bien; elle était inſupportable pour les malades. L'aſpect de l'océan était épouvantable; un ſilence allarmant regnait parmi nous; le dégoût des viandes ſalées nous avait tous ſaiſi; le biſcuit était gâté, & on n'en avait pas ſuffiſamment; tout était uniforme & ſombre autour de nous; la glace, la brume, la ſurface émue de la mer formaient une ſcène lugubre que n'égayaient jamais les rayons du ſoleil. Nous vîmes encore des iſles de glace, le 20 Janvier; rien n'annonçait une terre au delà du 62° de latitude ſous lequel nous étions; nous marchâmes plus au midi encore par un tems aſſez doux, que procurait un vent du nord qui ſemblait avoir chaſſé au loin les glaces devant nous. Enfin nous les revîmes & bientôt après nous coupâmes pour la troiſième fois le cercle polaire antarctique. Nous crûmes voir une terre, nous cinglâmes ſur elle : c'était un brouillard qui en ſe diſſipant, fit évanouir nos eſpérances. Parvenus au 69° 38′ de latitude, vers le 234 de longitude, nous rencontrâmes un banc de glaces flottantes où nous allâmes faire notre proviſion d'eau douce; le brouillard ſuſpendit notre

courſe en la rendant périlleuſe ; le tems fut un jour aſſez doux & nous donna l'eſpérance d'avancer autant vers le pôle ſud, que l'on était allé vers le pole boréal. Le 30, au matin, nous obſervâmes que les nuages au deſſus de l'horizon, au ſud, étaient d'une blancheur brillante; préſage d'une plaine de glace qui parut bientôt à nos yeux: elle s'étendait du levant au couchant bien au delà des limites de notre vue, & la moitié de l'horizon était éclairée par les rayons qu'elle refléchiſſait à une grande hauteur. J'y comptai quatre-vingt dix-ſept collines éloignées des bords, qui formaient comme une chaine de montagnes s'élevant les unes ſur les autres & ſe perdant dans les nuages; le bord extérieur était composé de glaces flottantes ou briſées, empilées & ſerrées les unes contre les autres: telles ne ſont pas les glaces du Groenland, & je n'ai jamais ouï dire qu'il y en eût de pareilles nulle part: on pouvait croire que cette glace s'étendait juſqu'au pôle, & que c'eſt delà que viennent les glaces errantes qu'on trouve plus au nord; il eſt poſſible qu'il y ait des terres éternellement couvertes ſous ces glaces; mais elles peuvent peut-être ſe former ſans terre. Cet obſtacle nous força de rebrouſſer chemin: nous étions alors ſous le 71° 10′ de latitude.

Heureufement le tems était clair quand nous vîmes cette glace, & nous pûmes revirer fans danger ; nous éprouvâmes bientôt un froid exceffif ; cependant le vent était modéré & il l'eft prefque toujours fous la Zone Glaciale. Nous continuâmes à marcher vers le nord dans le deffein de paffer l'hiver fuivant au dedans du tropique : tout me perfuadait qu'il n'y avait point de continent dans cette mer, ou que du moins les glaces le rendaient inacceffible ; je pouvais retourner en Angleterre par le Cap de Bonne-Efpérance ; mais en quittant ainfi la mer Pacifique avec un bon vaiffeau, envoyé expreffément pour faire des découvertes, avec un équipage en fanté, des provifions & des munitions, on aurait pu m'accufer de manquer de conftance ou de jugement, fi je fuppofais qu'il n'y avait plus rien à découvrir. J'étais loin de le penfer ; d'ailleurs plufieurs des terres que l'on avait autrefois découvertes, l'avaient été imparfaitement & leur pofition était mal déterminée : une campagne plus longue pouvait avancer les progrès de la navigation, de la géographie & de l'hiftoire naturelle : je réfolus de la faire, & je penfais à chercher des terres mal connues en me rapprochant du Tropique, de relâcher dans les ifles que je rencontrerais jufqu'à O-Taïti, puis d'aller

jusqu'à la *Terre du S. Esprit*, revue par M. de Bougainville, mais mal connue encore, & regagnant au sud, de revenir en Europe par le Cap Horn. Je communiquai mon plan aux officiers & ils l'adopterent avec joie : les matelots même s'en réjouirent.

Tandis que nous voguions tranquillement au nord, une tempête subite mit en pièces une partie de nos voiles qu'elle ne nous laissa pas le tems de plier : le calme qui survint après elle, nous fit désirer d'aller à la chasse des oiseaux marins : l'un de ceux qu'on tua, était de l'espèce nommée poules d'Egmont : les autres étaient des albatrosses & des fauchets. Le vent nous permit ensuite d'avancer, & dans la route nous vîmes un morceau de bois, des paquets de goëmon & un péterel plongeur ; mais point de terre : les rhumatismes continuaient ; le régime nécessaire pour échapper au scorbut, n'était pas nourrissant, & ne nous donnait pas de la vigueur. Je fus malade, je l'avais caché à l'équipage pour ne pas le décourager, & j'accrus le mal. Je fus obligé de garder le lit, on craignit pour ma vie ; tous les remedes parurent inutiles, je fus dans le plus grand danger pendant une semaine entiere. M. Cooper conduisait le vaisseau ; les symptômes du mal ne se dissiperent qu'après bien des soins.

Cependant plus nous avancions, plus la douceur de l'air nous affectait d'une maniere ſenſible; nous parvinmes dans le parallele de la terre, qu'on dit découverte par Juan Fernandès, & nous ne la trouvâmes point : je fus obligé d'en abandonner la recherche pour atteindre la latitude de l'iſle de Pâques : c'eſt dans cette route que nous revîmes des poiſſons volans, des oiſeaux d'œufs, des nodies, qui, dit-on, ne s'écartent pas à cent lieues de la terre; mais cela eſt bien incertain, & nul oiſeau ne me parait être un indice un peu ſûr de la terre. Le calme nous fit bientôt éprouver des chaleurs inſupportables, & accrut les progrès du ſcorbut. Nous ſoupirions après une terre où nous puſſions trouver des rafraîchiſſemens; un plus grand nombre d'oiſeaux, des morceaux d'éponge, une feuille ſéche, un ſerpent de mer nous en donnerent l'eſpérance. Une pêche qui nous permit de ſervir du poiſſon frais à l'équipage, qui depuis cent jours n'en avait point mangé, nous fut ſalutaire. Enfin, le 11 Mars, nous découvrîmes du haut des mâts une terre qui s'étendait de l'oueſt au ſud; il eſt difficile de décrire la joie de l'équipage; nous n'avions point vu la terre depuis trois mois & demi, & nous étions épuiſés. On ne doutait point que ce ne fut l'iſle de Pâques ou la Terre de Davis : la

premiere opinion prévalut, parce que nous ne découvrîmes point la petite iſle ſablonneuſe qu'on trouve avant la Terre de Davis : l'iſle avait un aſpect noir ; bientôt nous découvrîmes des habitans & quelques-unes de ces ſtatues coloſſales dont parle Roggewin : on y voyait peu de verdure, ſeulement quelques buiſſons ; mais dans notre ſituation, un rocher ſtérile a des beautés. Je tâchai d'entrer dans une ouverture qui ſemblait une baie ; mais la nuit nous ſurprit avant que nous y puſſions réuſſir : nous paſſâmes la ſoirée à contempler les feux allumés par les habitans, & la facilité avec laquelle nos montres nous indiquaient la longitude : le jour parut, le vent ſouffla par raffales, & nous cherchâmes un mouillage au midi de l'isle : le rivage était compoſé de roches briſées dont l'aſpect caverneux & la couleur noire & ferrugineuſe, annonçait des veſtiges d'un feu ſouterrain : deux rochers étaient remplis d'une multitude d'oiſeaux de mer dont les cris nous étourdiſſaient ; on découvrait quelques plantations, mais en général l'iſle paraiſſait ſéche & peu peuplée. Une pirogue montée par deux hommes nous apporta des plantains, & fit renaître nos eſpérances : chacun voulait parler à ces hommes qui n'entendaient rien : chacun déſirait manger de ces beaux fruits ; on leur donna

des rubans, des médailles, des grains de verre. Quelques mots qu'ils prononcerent, nous firent conclure que leur langue était un dialecte d'Otaïti : ils ressemblaient au peuple de cette isle, mais leurs traits étaient moins agréables : ils étaient tatoués comme lui ; leurs oreilles sont très-grosses, & le bas en est très-allongé & percé d'un trou où l'on peut mettre quatre ou cinq doigts. Je jettai l'ancre devant une baie sablonneuse : un des habitans vint à bord & mesura la longueur du bâtiment en brasses ; d'autres se rassemblerent sur la côte : quelques-uns étaient revêtus d'une brillante étoffe jaune & nous les prîmes pour des chefs ; les maisons nous parurent très-basses & longues, plus élevées dans le milieu & se terminant en pointe : elles avaient la forme d'une pirogue renversée. Un grand nombre de colonnes noires rangées le long de la côte, frappaient nos regards ; elles étaient sur une platte-forme ; nous y distinguions une tête écrasée par une pierre cylindrique & des épaules, mais le bas était informe ; sans doute, c'étaient des cimetieres, des Moraïs. Dans toute l'isle nous ne découvrions pas un arbre haut de dix pieds. Œdidée était charmé de trouver des hommes avec lesquels il put converser : il entendait leur langage, il leur voyait des étoffes comme celles qu'on fabrique à

Otaïti,

Otaïti, des maſſues travaillées comme les ſiennes, une maniere d'apprèter les alimens ſemblable, & il ſe croyait un peu dans ſa patrie.

Tandis que le vaiſſeau chaſſé en mer par une briſe fraiche, revenait jetter l'ancre moins près du bord, j'allais à terre avec nos ſavans pour connaître l'iſle & ſes productions : nous débarquâmes au milieu de plus de cent inſulaires raſſemblés, & impatiens de nous voir : je leur fis des préſens, & j'échangeai des clous, des miroirs, des morceaux d'étoffes contre des plantains, des patates ou des cannes à ſucre. Ils ſe montrerent habiles voleurs; il était difficile de conſerver ce que nous avions dans nos poches, & ſouvent après nous avoir vendus trois fois les mêmes fruits, ils parvenaient encore à les remporter à terre. En viſitant le pays, nous vimes diverſes plantations, des volailles très-petites, & d'un plumage peu fourni, un puits d'eau ſaumâtre : cela me détermina à n'y relâcher qu'un jour ou deux. Les habits de ces inſulaires conſiſtent en un ceinturon d'où pend un morceau d'étoffe ou un reſeau : un petit nombre ont des manteaux peints en jaune, qui deſcendent juſqu'aux genoux : on leur vit peu d'armes; quelques-uns avaient des lances armées à la pointe d'un morceau triangulaire d'une lave noirâtre & tranſpa-

rente qu'on appelle *agathe d'Irlande*, & des massues sculptées à une extrêmité. Leur figure annonçait la stérilité du pays ; il n'y en avait point qui fussent grands, leur avidité montrait leur pauvreté, leur corps & leur visage étaient tatoués : les femmes avaient des piquures en place de mouches, elles s'étaient barbouillées le visage avec de la craie rouge & du blanc de coquille ; leurs traits étaient minces, & comme resserrés, mais non sauvages : leur nez est un peu plat entre les yeux, leurs lèvres moins épaisses que celles des négres, leurs cheveux sont noirs, courts & bouclés, les femmes les portent longs, leurs yeux sont petits, & d'un brun foncé : les hommes portent à leur tête un cercle d'herbe tressée, couvert d'un grand nombre de longues plumes noires, ou d'énormes chapeaux de plumes de goëland brun, ou d'un cerceau de bois entouré de plumes blanches : les femmes ont un grand & large chapeau pointu en avant & fait de nattes, elles ont des colliers & des pendans d'oreilles de coquillage ; elles ne sont ni réservées, ni chastes, & leur nombre est petit comparé à celui des hommes. On ne trouve dans les terres, que deux ou trois espèces d'herbe ridée qui croissent entre des pierres noirâtres & d'un aspect ferrugineux. On y voit des murs de pierres jointes avec les régles les plus précises de

l'art. Nous nous avançames dans le pays pour chercher de nouvelles plantes, & nous marchions sur des tas de pierres de volcan, dévancés par de gros rats qui nous fuyaient: nous vîmes une plantation de ce meurier, dont l'écorce sert à faire des étoffes; la tige n'en a que deux à quatre pieds de hauteur, des *hibiscus*, des *mimosa* dont le bois sert à faire des massues. Plus on s'éloigne du bord, plus le pays devient stérile & hérissé de rocs; en jettant nos yeux sur une grande partie de l'isle, nous n'appercevions que dix ou douze cabanes; elles sont assises sur des pierres, & sont formées de pieux convergents au sommet, recouverts de nattes & de feuilles de cannes de sucre; la porte est un trou de deux pieds de haut; l'intérieur en est vuide, les habitans ne les habitent que la nuit; on voit aussi des cavités dans la terre sous des mondrains de pierres qui leur servent d'asyle. La cabane est entourée de plantations de cannes à sucre hautes de dix pieds, & de bananiers qui croissent dans des trous profonds d'un pied, pour recueillir & conserver la pluie autour de la plante; ils boivent le jus du premier végétal en place d'eau douce qu'ils n'ont pas.

Nous apportâmes des fruits au vaisseau, & les distribuâmes aux malades, ainsi que des volail-

les toutes cuites, & des patates d'un jaune d'or très-nourriſſantes & antiſcorbutiques: les fruits étaient meilleurs que ceux d'Otaïti même. Nous redeſcendîmes à terre pour faire le commerce & viſiter le pays : on y découvrit une eſpèce de céleri qui abonde ſur les greves de la Nouvelle-Zélande, & deux autres petites plantes communes à cette contrée: on y vit encore une plantation d'ignames. Nous paſſâmes près des Colonnes dont nous avons parlé, & par les réponſes des Naturels, il nous parut qu'ils étaient des monumens érigés à la mémoire de leurs chefs: aux environs, ſont des os humains qui annoncent un cimetiere. Au couchant de l'anſe, étaient trois de ces colonnes, au-delà deſquelles une douzaine d'Indiens faiſaient cuire des patates qu'ils voulurent partager avec nous : cette hoſpitalité nous ſurprit dans un pays ſi pauvre. Nous retournâmes à bord avec des végétaux pour nos malades à qui l'air de la côte avait déjà fait beaucoup de bien. Nous débarquâmes encore le lendemain; j'achetai des patates qu'on arrachait d'une plantation voiſine, dont le poſſeſſeur chaſſa ſes compatriotes quand il s'en fut apperçu: nous ne pouvions réprimer leurs friponneries avec la même facilité; à peine en avions-nous découvert une, qu'ils en inventaient une autre.

Nos ſavans viſiterent la partie ſud-eſt de l'iſle: les Naturels les ſuivirent : à leur tête ſe montra un homme d'un moyen âge, tatoué des pieds juſqu'à la tête, ayant le viſage peint & portant une pique ſur laquelle il arbora un morceau d'étoffe blanche : il les conduiſait en agitant ce pavillon de paix : le ſol parut d'abord d'une argile noire, preſque ſtérile, & couvert cependant de vaſtes plantations de patates : plus loin le ſol eſt meilleur ; c'eſt une belle terre rouge ſans pierre où l'herbe était longue ; mais on n'y voyait ni plantations ni cabanes. Près de la mer, ils rencontrerent les ruines de trois plates-formes avec leurs ſtatues, dont trois s'étaient mutilées dans leur chute. En ſe dirigeant enſuite au nord-eſt, ils trouverent un eſpace d'une lieue fort ſtérile, n'offrant en quelques endroits qu'un rocher nud qui ſemblait une mauvaiſe mine de fer : il touchait à la partie la plus fertile de l'iſle couverte de plantations de patates, de plantains, de cannes à ſucre ; mais n'ayant qu'une eau ſaumâtre & puante. Ils paſſerent devant des huttes dont les propriétaires vinrent leur offrir des patates grillées & des cannes à ſucre : ils en diſtribuerent à chacun une portion égale : tandis que ces hommes hoſpitaliers recevaient ainſi les étrangers, d'autres cherchaient à les voler : un coup

de fusil chargé à menu plomb les corrigea de ce défaut pour ce jour : le coup occasionna quelques mouvemens parmi les insulaires ; mais ils suivirent bientôt après en ordre comme auparavant. Ils virent sur une colline des Indiens rassemblés & armés de piques ; mais qui se disperserent à la voix de leur compatriote, à l'exception de cinq ou six dont l'un parut un homme d'importance, & auquel le porte-étendart remit son pavillon. C'était en effet le chef de l'isle & il se nommait *Ko-Tobeataï.* On ne remarqua point que les autres insulaires eussent pour lui des égards ou du respect ; l'égalité naît de la pauvreté ; il aurait désiré arrèter la marche des Anglais ; mais voyant qu'on ne l'écoutait pas, il suivit : cette partie de l'isle était remplie de figures gigantesques auxquelles ce peuple donne le nom de Hanga-Tebow. On monta ensuite une colline d'où l'on découvrait le nord & le levant de l'isle, où l'on n'apperçut rien qui annonçât de l'eau douce, aucune baie, aucune crique où une chaloupe put débarquer. On traversa le faîte des collines au milieu de l'isle par des chemins très-fatigans : le pays y était jonché encore de cendres volcaniques ; on n'y voit pas un arbre qui puisse mettre à couvert des rayons du soleil, & il y faut marcher au travers de

pierres irrégulieres, caverneuſes, ſpongieuſes, brunes, noires & rougeâtres, dans les intervalles deſquelles s'élevent des touffes d'une eſpece de *paſpalum*. Sur le penchant des collines eſt un autre puits dont l'eau eſt fortement mineraliſée, couverte d'une écume verte très-épaiſſe, exhalant une puanteur inſupportable. On ne découvrit que deux ou trois arbriſſeaux dans cette excurſion: la feuille, la graine de l'un reſſemblent à celles de la veſce; ſa coſſe à celle du tamarin. Son bois eſt rougeâtre, aſſez dur & peſant, il eſt tortu, petit & court: on y trouva auſſi des champs cultivés, du *ſolanum nigrum* eſtimé comme un bon vulneraire. On ne vit aucun quadrupede, des oiſeaux ſeuls frapperent leurs regards. Parmi environ deux cents hommes, on ne remarqua que quatorze ou quinze femmes, ſans doute les autres ne paraiſſaient point à nos yeux, parce qu'elles étaient mariées: celles-là ſe montrerent très-lubriques, comme les hommes étaient très-voleurs; quelques-uns rempliſſaient leurs paniers de pierres & les recouvraient de bananes: d'autres s'enfuyaient avec les fruits & l'étoffe qu'on leur donnait en échange: quelques-uns enleverent le chapeau de nos Meſſieurs & s'enfuiaient au travers des rocs où nous ne pouvions les ſuivre: le deſir d'avoir des étoffes

d'Otaïti, faisait qu'ils nous vendaient plusieurs petites figures humaines sculptées d'un travail très-propre. On y remarqua qu'ils y donnent de longs ongles à leurs doigts, quoique cet usage ne leur paraisse pas connu, & qu'ils en font avec un bois qu'on ne put découvrir dans leur isle.

Nous trouvâmes au vaisseau plusieurs insulaires qui s'y étaient rendus à la nage : ils admiraient tout ce qu'ils y voyaient ; sa masse énorme les étonnait. Ils n'ont point à craindre d'en voir fréquemment : leur isle n'offre aucun mouillage sûr, point de bois à bruler, point d'eau supportable : la nature y fut œconome de ses dons ; rien n'y croît qu'à force de travail : aux fruits dont j'ai parlé, on peut ajouter quelques citrouilles : on n'y compte qu'une vingtaine de plantes différentes ; c'est tout ce qu'elle produit : ils mangent probablement les rats qui ravagent leurs champs, comme la volaille qu'ils prennent soin de nourrir. A peine y trouvent-on quelques oiseaux de terre & ceux de mer y sont en petit nombre : la côte parait peu poissonneuse. La circonférence de l'isle est de dix à douze lieues : ses collines sont très-élevées & on la voit à quinze ou vingt lieues en mer. Le défaut de baies sûres & d'eau, fera qu'un navigateur n'y touchera que lorsqu'elle sera sur

ſa route. La miſere de ces inſulaires rend étonnante leur facilité à échanger leurs fruits qui leur coutent beaucoup de travail, contre des joujous: ils n'ont point d'eau; pluſieurs boivent celle de la mer: on ne croit pas qu'ils ſoient plus nombreux que ſix ou ſept cent, & la race en eſt faible; cependant ils ſont vifs & actifs: leur habillement complet eſt formé de trois pieces d'étoffe; l'une les couvre depuis la ceinture en bas, la ſeconde enveloppe leurs reins, la troiſieme tombe ſur leurs épaules: ils ſont moins ſujets à la lepre que les habitans d'Amſterdam. On ne leur connait pas de voiſins, & c'eſt de là peut-être que vient le peu d'armes qu'on leur voit: nous ne leur connaiſſons aucun utencile de ménage, ſi ce n'eſt l'écorce de la citrouille; auſſi preféraient-ils les coques de noix de cocos à tout ce que nous pouvions leur offrir: l'herbe ſéche, la tige de la canne à ſucre leur tiennent lieu de bois à bruler; on ne leur connait aucun inſtrument de muſique, aucun amuſement. Leurs pirogues ſont conſtruites de petits morceaux de bois joints enſemble par un cordage: elles ſont étroites, ont des balanciers, ſont ſculptées à l'avant & à l'arriere qui ſont élevés; & quoique mauvaiſes on ne ſait d'où ils tirent le bois dont ils les conſtruiſent: peut-être les flots le leur

apportent. On croit que le véritable nom de l'isle est *Teapy*. Quelques-unes des statues qu'on y remarque sont d'une pierre grise différente ce semble, de celles qu'on voit dans le pays ; peut-être sont-elles factices : on ne peut comprendre comment ces insulaires ont pu élever ces masses pesantes & placer au-dessus des pierres cylindriques ; on ne leur vit aucun instrument qui soit du moindre usage en maçonnerie & en sculpture. De quelque maniere qu'ils l'ayent fait, il leur a fallu un tems immense. Ces monumens singuliers sont au dessus des forces actuelles de la nation ; ils sont probablement des restes d'un tems plus fortuné : on n'y voit point de carrieres exploitées, aucune ébauche de statues. Ce peuple fut sans doute autrefois plus riche, plus nombreux, plus heureux ; mais on ne peut déterminer quelles causes l'ont fait déchoir : les ravages d'un volcan en paraissent être la plus vraisemblable. Les arbres, les plantes, tous les animaux domestiques, une grande partie de la nation, peuvent avoir péri dans ces convulsions de la nature. Nous ne saurions dire pourquoi nous y avons vu si peu de femmes & d'enfans.

Je quittai l'isle de Pâques, ou Teapy, dans le dessein de toucher aux Marquises, si je ne rencontrais aucune terre avant elles. A peine

fûmes-nous en mer que je fus attaqué d'une ſeconde maladie bilieuſe: peut-être je m'étais trop fatigué dans cette iſle: ceux qui l'avaient parcourue, étaient brulés du ſoleil, & leur peau ſe levait avec beaucoup de douleur; les ſcorbutiques étaient preſque rétablis; mais il y eut beaucoup de conſtipations & de maladies bilieuſes dangereuſes dans ces climats. Notre chirurgien lui-même était malade: le calme ajoutait aux maux qu'on reſſentait; des vents frais nous ſoulageaient. Le 29 mars, je me trouvai dans le parallele des Marquiſes; nous avions un bon vent aliſé & nous pouvions nous occuper à réparer diverſes ferrures, à calfater nos ponts, & nous y faiſions des promenades agréables pour jouir d'un vent ſalutaire; le ciel était ſerein, & la couleur de la mer d'un joli bleu qu'elle empruntait du firmament; les dauphins, les ponites & les goulus ſe montraient de tems en tems, ainſi que différens oiſeaux qui pourſuivaient des poiſſons volans. Le dégoût de mauvais alimens nous faiſait déſirer la terre, & nous ne la trouvions point: nous paſſâmes pendant cinq jours conſécutifs ſur les différentes poſitions qu'on donnait à ces iſles ſi déſirées. Nous jouîmes de quelques ſoirées charmantes, & au coucher du ſoleil, nous remarquions que le ciel & les nuages

étaient teints de différentes couleurs vertes. Enfin le 6 Avril, à quatre heures après midi, nous découvrîmes une isle qui était à trois lieues de nous : deux heures après, nous en vîmes une seconde plus étendue : le lendemain, nous en apperçumes deux autres : c'était donc les *Marquises* : la premiere isle que j'avais vue avait été ignorée de Mindana ; elle était une nouvelle découverte, & je la nommai *isle Hood*. La *Dominica* était la plus voisine de nous, elle paraissait montueuse, stérile au nord-est ; mais au nord on voyait des vallées ombragées d'arbres & quelques huttes : au centre était des roches escarpées & des sommets creux qui annonçaient d'anciens volcans. La partie orientale est élevée, perpendiculaire, déchiquetée en obelisques & en ravins. N'y voyant point de mouillage, je cinglai vers *Ste. Christine*, qu'une grosse houle nous empêcha d'aborder : on découvrait devant nous une vallée remplie de bois & de plantations d'une verdure charmante, & les habitans accourir pour contempler notre vaisseau. Le vent soufflait par raffales, & au moment d'entrer dans le port, il cassa un de nos mâts & nous manquâmes de nous briser sur les rochers, nous nous éloignâmes, puis nous revinmes jetter l'ancre à l'entrée de la baie. Des pirogues accoururent :

des amas de pierres étaient à l'avant, & les hommes étaient armés de frondes; mais une hache & des clous les déterminerent à s'approcher amicalement. Nous échangeames de petits clous, &c. contre des fruits à pain & du poiſſon. Ces inſulaires étaient bien faits, d'une jolie figure, d'un teint jaunâtre obſcur que des piquures rendaient preſque noir: ils nous vendirent un cochon pour un couteau: vers la nuit ils ſe retirerent: nous vîmes pluſieurs feux à travers les forèts, loin du rivage; ce qui nous annonçait un pays peuplé. Au midi, on y voit s'élever un pic inacceſſible, & au nord-eſt une colline noire & brulée qui ſurplombe ſur la mer, revètue au ſommet de caſuarinas: au fond du havre était une montagne plate à ſa cime & environnée de pieux.

Dès le matin, les inſulaires nous apporterent des fruits à pain, des plantains, un petit cochon, pour des clous & des haches; mais ils nous trompaient: un coup de fuſil tiré ſur la tête du plus fripon, les rendit plus honnètes: ils monterent à bord; l'un d'eux ne put réſiſter encore à ſon penchant: il vola un chandelier & s'enfuit dans ſa pirogue: on tira ſur lui, & contre mes ordres, il fut tué. Des deux hommes qui étaient avec lui, l'un d'un âge mûr vuidait le

ſang & l'eau qui étaient dans la pirogue en éclatant de rire; l'autre jeune encore jetait ſur le mort un regard triſte & abbattu; ils le porterent dans les bois, & bientôt nous entendîmes le ſon des tambours & accourir ſur le rivage des guerriers armés de piques & de maſſues. Je cherchai à diſſiper leur colere & leurs craintes par des préſens; j'y réuſſis. J'examinai la baie, & trouvai de l'eau douce qui était un de nos plus grands beſoins. Un ſecond coup de fuſil tiré de fort loin ſur la tête d'un inſulaire qui voulait voler notre bouée, les intimida: ils nous craignirent davantage. Cependant, comme nous devions peu demeurer avec eux, je réſolus de ne plus les punir de leurs vols. Un homme qui paraiſſait un chef, s'approcha de nous avec un cochon ſur ſon épaule, & nous dit des mots que nous n'entendîmes pas; je lui fis des préſens, il me donna ſon cochon; je le déterminai à monter à bord, il fut bien reçu, & les inſulaires encouragés revinrent faire des échanges. Je deſcendis à terre, & on nous y reçut amicalement, quoiqu'ils fuſſent armés & en grand nombre: nous les priâmes de s'aſſeoir; ils le firent: puis nous eſſaiâmes de juſtifier la mort de leur ami, & ils nous parurent perſuadés. Nous ne vîmes aucune femme parmi eux; les

jeunes gens qui n'étaient point encore tatoués, étaient d'une beauté frappante ; tous étaient grands, agiles, bien faits, d'un teint preſqu'auſſi beau que celui des Européens : les traces qu'ils ſe font ſur la peau ſont ſimmètriques & ſe répondent : leur phyſionomie eſt ouverte, leurs yeux ſont grands & noirs, leurs cheveux forts, noirs & bouclés : s'ils ne portaient point d'habits, ils étaient chargés d'ornemens. Un large diadême fait de fibres de la noix de cocos, orné au devant de deux écailles brillantes, trouées de différentes manieres, pare leur front, où ils ont un cercle de plumes de frégates : deux morceaux de bois ovales & applatis bouchent leurs oreilles : une eſpèce de hauſſe-col fait de petits morceaux d'un bois léger, joints avec de la gomme, pendait ſur la poitrine des chefs : les autres portaient un cordon auquel était attaché un coquillage poli : autour de leur ceinture, de leurs bras, de leurs genoux, de la cheville de leurs pieds étaient des touffes de cheveux : ces derniers ornemens leur étaient les plus précieux.

Nous pénétrâmes dans le pays le long de la grève, où nous trouvâmes parmi les arbres des compartimens quarrés, enfermés par de groſſes pierres : c'étaient des fondemens de maiſon. Tout ce canton était couvert de bois : ſur la

pente ſeptentrionale d'une colline voiſine, revêtue d'une herbe haute, eſt une belle ſource d'eau limpide qui ſort du rocher, entre dans un baſſin & en ſort pour ſe rendre à la mer. En général, cette iſle eſt bien arroſée: nous y fimes notre proviſion d'eau; mais tout à coup on vit déſerter les habitans: nous n'en pûmes deviner la cauſe. Le lendemain je deſcendis, & bientôt après ils m'environnerent en foule; j'eus de la peine à diſſiper leurs craintes & à rétablir le commerce; j'y réuſſis cependant: il ſemblait que je leur inſpiraſſe de la confiance. Un chef vint près de moi & nous nous fimes des préſens mutuels; mais il ne voulut pas nous accompagner à bord où nous trouvâmes d'autres pirogues qui nous vendirent des fruits. Ce chef l'était de toute l'iſle; il ſe nommait *Honoo;* il paraiſſait intelligent & de bon caractère; ſa figure était très-expreſſive; il nous dit que ſon iſle ſe nommait *Waitahoo.* Œdidée aimait à s'entretenir avec eux; car ils pouvaient s'entendre: il leur apprit différens uſages de ſon pays, à allumer du feu en frottant du bois ſec l'un contre l'autre: il s'attachait à eux.

Nous ſuivîmes un jour le bord d'un ruiſſeau qui nous conduiſit dans un bois épais de noyers d'Otaïti, d'une hauteur & d'une groſſeur conſidérable,

dérable, & de beaux arbres de fruits à pain; delà, dans une mauvaiſe cabane placée ſur une platte-forme élevée de pierres mal jointes: elle était de cannes de bambou: le toit était compoſé de petits bâtons couverts de feuilles d'arbres à pain & de noyers; l'uſage de les placer ſur des pierres annonce que le pays eſt ſujet à des inondations: nous fimes des préſens à trois Indiens qui s'étaient empreſſés à nous apporter de l'eau pour étancher notre ſoif, & nous retournâmes à notre chaloupe qu'une houle remplit preſque d'eau. Œdidée qui était à terre ſe jetta à l'eau & vint à la nage, pour ne pas nous expoſer à un nouveau péril, quand nous voudrions le reprendre. J'allai encore ſur l'iſle, & le haſard me conduiſit dans la maiſon de l'homme que nous avions tué: ſon fils s'enfuit à notre approche: j'aurais beaucoup déſiré de le voir pour lui faire des préſens; mais je ne pus y réuſſir; ſes autres parens pleuraient le mort, nous dit-on, ſur le ſommet de la montagne paliſſadée où paraiſſent être leurs cimetières.

On venait de divers cantons éloignés pour nous vendre des cochons; mais ils étaient ſi petits que nous en conſommions plus de quarante dans un repas: nous viſitâmes la côte, & partout on nous accueillit avec honnêteté. Ce-

pendant le commerce du fer devenait desavantageux, ils faisaient peu de cas des clous, & point du tout des grains de verre, ils préféraient les rubans, les étoffes, & les plumes. Nous leur achetâmes des éventails d'écorce avec lesquels ils tempéraient l'effet d'une chaleur excessive.

Un jour nous résolûmes de gravir la montagne pour examiner les palissades qui étaient au sommet: la montée fut d'abord peu fatiguante, & nous atteignîmes avec facilité le haut de plusieurs collines doucement inclinées, & contenant des plantations spacieuses de bananiers très-bien ordonnées: après avoir marché au travers de bois ombrés, nous découvrions tout à coup des endroits cultivés, où de tems en tems le cocotier solitaire faisait admirer sa tête majestueuse; à mesure que nous montions, nous laissions derriere plusieurs cabanes, la plupart construites de nouveau: le terrain devenait toujours plus escarpé, plus hérissé de rochers, & cependant plus couvert de maisons: nous nous reposions & les naturels venaient nous offrir des fruits. A une lieue du rivage, nous vîmes une jeune femme qui montait en hâte la colline, mais se tenait toujours à une bonne distance de nous: alors les insulaires parurent mécontens de notre dessein; & considérant notre fai-

bleſſe, notre fatigue, la diſtance de la colline eſcarpée que nous avions encore à parcourir, nous l'abandonnâmes.

Dans cette promenade, nous vîmes de belles plantations, des boccages de différens arbres fruitiers, des cochons, de la groſſe volaille, des rats, beaucoup de petits oiſeaux, & de productions volcaniques : cette iſle ne differe d'Otaïti qu'en ce qu'elle n'a pas les jolies plaines qui environnent celle-ci. Cette reſſemblance fit que nous ne pumes faire de découvertes en hiſtoire naturelle. Nous trouvâmes un grand nombre d'Indiens au vaiſſeau; ils y firent des vols & s'y réjouirent: leurs danſes, leurs tambours, leur muſique, ſont ſemblables à celles de l'iſle à laquelle nous comparions tout ce que nous découvrions dans ces mers. J'allai viſiter deux anſes au midi de celles où nous étions mouillés; je les trouvai expoſées & ouvertes; nous y achetâmes des proviſions; nous y vîmes des femmes; elles n'étaient point tatouées, & ne manquaient ni de complaiſance, ni de graces; elles ne portaient qu'un ſeul manteau d'étoffe de murier qui deſcendait juſqu'aux genoux.

Le lendemain j'allai encore dans le même lieu pour y faire des échanges; mais là, comme à la place de notre débarquement, on mépriſa les

clous; c'eſt qu'on leur avait montré d'autres marchandiſes qu'ils aimaient davantage; c'eſt ſurtout qu'on leur avait cedé à bon compte des plumes rouges, qui ſont d'un prix ineſtimable à leurs yeux. Cette raiſon, jointe à ce qu'il n'y avait pas ici des commodités pour faire du bois & de l'eau, & pour donner au vaiſſeau le radoub néceſſaire, me détermina à remettre à la voile. Je levai donc l'ancre dans l'après midi du 12 Avril, & j'allai reconnaître l'iſle *Dominica*; je n'y vis que des baies ouvertes, & bientôt je cinglai vers Otaïti.

Les Marquiſes ſont au nombre de cinq. Mindana découvrit celles de la Magdelaine, de St. Pierre, la Dominique, Ste. Chriſtine; & je découvris l'iſle *Hood* O-Heeva Roa, ou la Dominique a quinze à ſeize lieues de tour, elle eſt remplie de collines eſcarpées, de vallées profondes revêtues de bois. S. Pierre ou Onateyo n'a que trois lieues de tour; la nature n'y a pas répandu ſes largeſſes avec profuſion. Ste. Chriſtine ou Waitakoo, a neuf lieues de circonférence. Nous n'avons vu celle de la Madelaine que de loin: la baie où nous jettâmes l'ancre eſt le port de *Madre de Dios* & je lui donnai le nom de mon vaiſſeau. Sa pointe ſud eſt un rocher qui ſe termine en pic; la pointe

nord moins élevée a une pente plus insensible: elle est profonde d'un quart de lieue: près delà sont deux ruisseaux dont l'eau est excellente. Les fruits à pain sont les plus gros, les plus délicieux qu'on trouve dans les isles de la mer du sud; mûrs, ils sont tendres comme des flans, & fort sucrés. Le peuple est moins propre dans ses repas que celui d'Otaïti, mais aussi on voit celui-ci remplir les chemins de ses excrémens, tandis que celui-là les cache avec soin dans la terre. On n'y remarque pas autant d'opulence & de luxe; mais ces insulaires jouissent du nécessaire, & ils sont tous égaux, actifs, bien portans, & rien ne peut les priver de ce qui fait leur bonheur.

Nous voguions à l'est, & comme nous étions très-près de l'archipel des isles basses, nous mettions en panne toutes les nuits. Le 17 Avril nous vîmes terre: c'était une ceinture de petites isles basses, réunies par un recif de corail, ayant un lac au centre. Nous voyions le terrein couvert d'espace en espace de cocotiers; d'autres arbres & des arbrisseaux en cachaient la tige, mais leur tête superbe s'élevait au dessus de tous: les flots de la mer coupaient ces cantons verdoyans: la surface frisée & verte de l'océan contrastait avec la profonde tranquillité du lac

& ſa blancheur. Les rochers paraiſſaient teints çà & là d'une belle couleur écarlate: les pirogues qui navigeaient ſur le lac, les tourbillons de fumée qui ſortaient des groupes d'arbres, des hommes armés de longues piques qui couraient le long du rivage, des femmes chargées qui s'éloignaient, variaient la perſpective. Nous nous aſſurâmes qu'on ne pouvait pas entrer dans le lac par la crique, qui n'était large que de cinquante braſſes, & n'avait qu'un fond de roche. J'envoyai deux bâteaux à terre, ils débarquerent ſans oppoſition, & n'eſſuyèrent aucune hoſtilité; mais une troupe d'inſulaires ſe rangea le long de la liſière du bois, la pique à la main; elle reçut froidement leurs préſens, & ils revinrent avec cinq cochons qui paraiſſent abonder dans l'iſle: on n'y vit de fruits que des noix de cocos. Les habitans ont le teint foncé; ils ſont vigoureux, bien faits & ont ſur le corps la figure d'un poiſſon: leur vêtement eſt un morceau d'étoffe autour de leurs reins; celui des femmes était un peu plus large; ils ſaluent en touchant le nez: ils connaiſſent la banane qui ne croît pas chez eux & donnent un chien en échange d'une ſeule; ces chiens ont un joli poil blanc dont on orne les cuiraſſes des guerriers à Otaïti : nous y trouvâ-

mes du cochléaria qui y eſt commun, & dont ils ſe ſervent pourényvrer le poiſſon & le prendre: on y voit auſſi beaucoup de pourpier, & quelques plantes que nous ne connaiſſions pas encore: le ſol y eſt maigre & peu profond; la lagune y forme une eſpèce de baie dont la côte eſt garnie d'arbriſſeaux & de boccages; les huttes ſont petites, baſſes, & couvertes d'une eſpece de claire-voie de branches de palmier. Ils triompherent de notre départ, comme s'il eût été l'effet de la peur qu'ils nous avaient inſpirée: cinq coups de canon tirés par deſſus leurs têtes ou dans la mer, abbatit leur triomphe, & les fit fuir avec précipitation.

Ces habitans ont des uſages ſemblables à ceux d'Otaïti; ils en parlent la langue, quoique plus groſſierement que le peuple de cette iſle. Ces vaſtes lagunes placées au dedans de ces iſles circulaires, ſont pour eux des reſervoirs abondans de poiſſons; & les tortues viennent y dépoſer leurs œufs ſur le rivage: quelques arbres ſont aſſez gros pour faire des pirogues avec leurs troncs: le cocotier leur eſt très-utile; il les nourrit, les abreuve & les rafraichit: des cochons & des chiens paraîſſent en être les ſeuls quadrupedes. Il y a de ces iſles dans toute l'étendue de la mer Pacifique. Celle-ci a le nom de *Tiookéa.*

Le 18, nous arrivâmes près d'une autre iſle ſemblable en tout à celle que nous venions de quitter, & qui en eſt à deux lieues : elle préſente des bouquets nombreux d'arbriſſeaux & d'arbres que ſurmontent beaucoup de palmiers. Ce ſont-là, ſans doute, les iſles de George du Comodore Byron.

Le 19, nous vîmes terre encore : c'était une des iſles à moitié inondées, ſi communes dans cette partie de l'Océan, qui offrent une ceinture de petites iſles jointes enſemble par des rocs de corail, qui toutes, n'ont point de fond à deux pas du bord, & renferment un lac qui ſerait un hâvre excellent, ſi l'on pouvait y aborder : on dit qu'il y en a où on le peut ; mais je n'y en ai point vu ; perſonne que je ſache n'en a viſité dans cette idée, & le peu de probabilité qu'il y a d'y trouver de l'eau douce en a dégoûté les navigateurs. Cette iſle a huit lieues de long & trois de large : ſes habitans couraient ſur le rivage la pique à la main ; pluſieurs pirogues allaient à la voile dans ſa lagune ſpacieuſe. A quatre lieues delà eſt encore une autre iſle que le vent ne me permit pas d'atteindre. Une troiſieme parut à peu de diſtance, longue de ſept lieues ; mais en ayant à peine deux de largeur. Elle reſſemble aux autres ; nous y vîmes des inſulaires armés de piques, des

pirogues, des huttes, des eſpèces d'échaffauts, élevés, ce ſemble, pour faire ſécher du poiſſon. Une quatrieme ſe découvrit encore; elle était à ſix lieues des autres; je leur donnai le nom de mon ami Palliſer. Nous paſſâmes la nuit à faire de petites bordées, & nous n'allâmes ſans crainte que lorſqu'une groſſe boule venant du ſud, nous eut annoncé que nous étions dehors ces iſles baſſes. Nous cinglâmes vers Otaïti & l'équipage en témoigna ſa joie. Cette iſle était en quelque maniere notre ſeconde patrie; nous eſpérions y trouver des proviſions, des forces, des plaiſirs. Œdidée était le plus impatient peut-être, il y avait des parens, & ne l'avait jamais vue; il avait ramaſſé des richeſſes avec nous qui pouvaient l'y faire conſidérer; il avait acquis de nouvelles idées, & il comptait auſſi nous y être utile; car il nous aimait & nous l'aimions tous. Nous vîmes O-Taïti le 21; nous découvrîmes la pointe Venus & y tendîmes, les malades ſe traînerent ſur le pont pour la voir; elle nous parut auſſi charmante, que ſi nous l'avions vue pour la premiere fois. Elle était en effet plus belle alors que huit mois auparavant: les forêts y étaient revêtues d'un nouveau feuillage; les cantons inférieurs y étaient parés d'une verdure plus fraiche; les plaines brillaient par l'éclat de leurs

couleurs. Quand les insulaires nous eurent apperçus, ils lancerent leurs pirogues pour nous apporter des fruits : parmi eux étaient deux jeunes gens qui se dépouillerent de leurs vêtemens pour en faire un présent à Œdidée, & celui-ci leur donna des plumes rouges. Quand j'eus mouillé dans la baie de Matawai, il descendit avec empressement, après avoir quitté ses vêtemens Européens avec un plaisir qui marquait sa prédilection pour les usages & les mœurs de son pays, & nous ne devons pas nous en étonner ; les Eskimaux retournerent joyeusement dans leur affreux pays, après avoir joui des plaisirs de Londres. Et qui ne désirerait la vie paisible des Otaïtiens! Œdidée en fut fêté, consideré, recherché ; les plaisirs se renouvellaient, se variaient sans cesse pour lui. Les matelots rechercherent ceux dont ils avaient été long-tems privés ; des femmes sans pudeur, de la derniere classe du peuple, ne manquerent point de complaisance, il s'agissait de les dépouiller. Des fruits, des poissons ranimaient la santé languissante de quelques-uns, & redonnaient de la joie à tous.

Le roi Otoo & plusieurs autres chefs nous rendirent visite, & nous apporterent une douzaine de gros cochons ; nous les accueillîmes le mieux qu'il nous fut possible ; ils dinerent au

vaiſſeau, & s'en retournerent chargés de préſens & contens de notre réception : nous leur donnâmes ſurtout des plumes rouges, dont ils font un grand cas. C'eſt pour en obtenir encore que le roi nous fit une ſeconde viſite; que les principaux perſonnages de l'iſle nous prodiguaient tout ce que l'iſle produiſait de plus utile. Ce fut un bonheur pour nous d'en avoir fait un amas, car nos marchandiſes avaient fort diminué, & il nous eut été difficile d'approviſionner le navire par des échanges avec elles.

Un événement nous prouva l'utilité de la chaîne électrique. Il faiſait des tonnerres violens, & je fis placer une chaîne de cuivre au grand mât : à l'inſtant où on venait d'en jeter l'extrêmité au delà du plat-bord, un éclair terrible s'élança par deſſus le vaiſſeau, & nous vîmes la flamme s'écouler le long de la chaîne : il fut ſuivi d'un coup de tonnerre épouvantable qui ébranla tout le bâtiment, ſans nous cauſer le moindre dommage, au grand étonnement des Européens & des Otaïtiens qui ſe trouverent à bord.

Je fus étonné auſſi de l'état d'opulence où ſe montrait l'isle : on y conſtruiſait un grand nombre de groſſes pirogues & de maiſons de toute eſpèce; ces maiſons étaient ſpacieuſes; de gros cochons rodaient autour des caſes; on y voyait

partout la prospérité d'un état naissant. Nous étions dans une si grande abondance de vivres, que nous fûmes obligés de construire une étable sur le rivage. Cette abondance me détermina à y faire un plus long séjour que je ne m'étais proposé d'abord, & d'y faire radouber le vaisseau; j'y fis travailler tout de suite.

Nous rendîmes la visite au roi: en arrivant à sa demeure, nous vîmes plus de trois cents pirogues rangées en ordre & le rivage couvert de guerriers: cet armement subit nous fit faire bien des conjectures; cependant nous débarquâmes au milieu d'une foule immense de naturels. Un oncle du roi vint à ma rencontre; l'amiral Towha s'approcha aussi, & me menant par la main au milieu d'eux, ils me firent traverser la foule qui se rangeait en deux haies & poussait des acclamations. Arrivé à la place de l'audience, on étendit une nate sur laquelle on me fit asseoir, & on alla chercher le roi: je voulais aller au devant de lui; mais Towha s'empara de moi & me mena sur le bâtiment amiral entre deux lignes de guerriers qui écartaient les spectateurs; cependant comme je refusai de monter sur le bâtiment, Towha me quitta froidement; j'apperçus l'oncle du roi, & lui demandai des nouvelles de son neveu, il me dit qu'il s'était retiré dans

le pays *matava* ou fâché, & il me conseilla de me retirer sur ma chaloupe; nous suivimes son conseil, & nous nous y rassemblâmes. Jettant alors les yeux sur cette flotte, nous vîmes qu'elle consistait en cent soixante doubles pirogues, longues de quarante à cinquante pieds, bien équipées, bien approvisionnées & bien armées. Les chefs étaient revêtus de leurs vêtemens militaires qui sont bigarrés & consistent en trois grandes pièces d'étoffes trouées au milieu & posées les unes sur les autres; celle de dessous était blanche & la plus large, la seconde rouge: celle de dessus était brune & la plus courte; leurs cuirasses étaient d'osier, couvertes de plumes & de dents de goulu. Quelques-uns de leurs casques avaient cinq pieds de haut; c'étaient de longs bonnets cylindriques, dont le devant formait un fronteau long de quatre pieds, revêtu de plumes luisantes, bleues & vertes, & d'une jolie bordure de plumes blanches: un nombre prodigieux de longues plumes d'oiseaux du tropique divergeaient de ses bords en rayons, semblables à l'auréole des anges & des saints. Les principaux commandans se distinguaient d'ailleurs par de longues queues rondes, composées de plumes vertes & jaunes qui pendaient sur leur dos. Towha en portait cinq à l'extrêmité

desquelles flottaient des cordons de bourre de cocos, entremêlées de plumes rouges: il n'avait point de casque, mais un turban qui allait bien à son visage: il paraissait avoir soixante ans, était très-vigoureux, grand & d'une physionomie noble & prévenante. Des pavillons, des banderoles décoraient les pirogues; des massues, des piques, des pierres, composent leurs instrumens de guerre: le bâtiment amiral occupait le centre: cent soixante-dix doubles pirogues plus petites portaient un pavillon, un mât & une voile. Cette flotte n'était composée que des forces de deux cantons; elle nous donna une grande idée de la population & des richesses de cette isle.

Après l'avoir examinée, je désirais revoir l'amiral, mais je le demandai en vain. L'oncle du roi me dit que son neveu était parti pour Matawai, & me conseilla de me rembarquer. Nous le fimes, & conjecturâmes que Towha était un chef puissant & mécontent, qui se disposait à faire la guerre à son roi; nous nous trompions, & bientôt nous apprîmes que la flotte faisait partie d'un armement qu'on destinait contre l'isle Eiméo dont le chef avait sécoué le joug d'Otaïti. O-Too n'était point à Matawai, & nous retournâmes pour le voir dans sa demeure; nous l'y trouvâmes & sûmes qu'il avait évité

de me voir, parce que quelques-uns de ſes ſujets ayant volé mes habits qu'on lavait à terre, il avait craint que j'en exigeaſſe la reſtitution. Il me demanda pluſieurs fois ſi j'étais fâché, & ſur ce que je l'aſſurai que les voleurs pouvaient garder ce qu'ils avaient pris, il parut ſatisfait. Towha avait eu la même raiſon pour s'éloigner. Ainſi une mépriſe m'empêcha d'examiner avec plus de ſoin les forces navales de l'iſle.

O-Too nous conduiſit à ſes habitations au travers d'une campagne qui reſſemblait à un jardin, où çà & là les ruiſſeaux formaient des nappes limpides. Nous cauſâmes, les femmes ſurtout montrerent beaucoup de gaîté : nous partagions leurs plaiſirs, leur bonheur, & nous ne les quittâmes qu'après le coucher du ſoleil. Nous nous fimes O-Too & moi des préſens mutuels, & revinmes à bord. Le roi & Towha nous y rendirent viſite le lendemain : le dernier fut étonné de la grandeur du vaiſſeau qu'il n'avait jamais vu, il en examina toutes les parties; il nous demanda des cables & des ancres. Ils dînerent avec nous, & ſe montrerent très-joyeux. O-Too montrait du reſpect pour Towha & déſirait qu'on lui en témoignât, & cependant il paraiſſait le craindre. L'ardeur du peuple & des grands pour les plumes rouges procura aux matelots

des plaiſirs de leur goût & à nous bien des préſens ; ils nous donnerent même en échange des habits ſinguliers qui doivent, par leur texture & la matiere qui les forme, être d'un prix ineſtimable à leurs yeux ; ils ſervent à leurs cérémonies funéraires. Un matelot en a vendu un en Angleterre pour vingt cinq guinées. Ces plumes faiſaient une partie des richeſſes d'Œdidée que les Otahitiens écoutaient avec avidité : ils le ſuivaient en foule : les vieillards lui témoignaient de l'eſtime, les chefs recherchaient ſa compagnie. Souvent ils avaient peine à croire ce qu'il leur racontait de la pluie changée en pierres, des rochers blancs & des montagnes que nous convertiſſions en eau douce, & ils venaient nous demander s'il ne mentait point. Ils le croyaient plus volontiers, lorſqu'il parlait de mangeurs d'hommes de la Nouvelle Zélande, quoiqu'ils en euſſent horreur : il parait qu'ils ont connu cette barbare coutume autrefois.

Un Otaïtien qui nous volait une futaille fut pris en flagrant délit. Je le fis lier à un poteau, malgré O-Too qui me priait de le relâcher ; je lui fis ſentir que puiſque je puniſſais ceux qui les volaient, ceux qui nous volaient, devaient être auſſi punis. Towha parut m'approuver

prouver

prouver & harangua ses compatriotes pour leur faire sentir la justice de ce procédé. Le coupable reçut vingt coups de fouet, & tout le monde se retira. Towha nous fit ensuite diverses questions sur les loix de notre pays; il admirait nos arts, mais quand on lui eut dit que nous n'avions ni noix de cocos ni arbres à pain, il estima peu tout le reste. Il nous donna à dîner & montra qu'il n'avait pas oublié nos usages depuis qu'il avait dîné avec nous. Quand nous le quittâmes, il nous fit de tendres adieux & promit de nous venir voir.

Nous trouvâmes au vaisseau M. Forster & Sparmann qui revenaient des montagnes. Ils étaient parvenus à la seconde chaine qui environne les plus élevées, après avoir traversé des vallées profondes: ils y trouverent une famille aggrandissant sa cabane, & l'homme quitta l'ouvrage pour leur apprêter à souper. Ils allumerent du feu, & veillerent & dormirent tour à tour: delà ils voyaient la lumiere dans le vaisseau, ils entendirent à minuit le son de la cloche qui reglait les quarts. La nuit était belle, fraiche & calme. A la pointe du jour, ils marcherent vers le sommet des montagnes: à une hauteur considérable, ils trouverent sur l'escarpement des flancs, des arbrisseaux & des bois

épais, & voulant cueillir des plantes, ils tomberent près de précipices épouvantables ; toute la chaine était couverte de forêts où ils trouverent un grand nombre de plantes qu'ils n'avaient jamais vues. Ils parvinrent enfin au sommet de la montagne : delà ils découvrirent *Huaheine* qui est éloignée de quarante lieues, & les isles plus voisines, la plaine fertile qui était à leurs pieds, la vallée de Mattavai où la riviere faisait d'innombrables détours. Le brouillard les força de descendre. Les collines supérieures sont composées d'une argile très-compacte : la végétation y est abondante, même au sommet des montagnes : on y chercha le bois odorant dont les insulaires parfument leur huile ; mais sans le trouver.

Le lendemain nous vîmes les équipages de dix pirogues, exécuter une partie de leurs manœuvres. Dès qu'une d'elles touche la terre, ses rameurs sautent dehors & trainent le bâtiment à un endroit convenable, puis chacun d'eux s'en va chargé de sa pagaye : tout se fait si promptement qu'en cinq minutes, on ne voit plus ni pirogues, ni guerriers, ni rameurs. Je vis des guerriers se deshabiller & je ne pouvais concevoir comment en un jour de bataille, ils pouvaient porter la quantité & la pesanteur des

étoffes qu'ils avaient ſur eux. Une piece d'une longueur immenſe enveloppait leur tête en forme de turban ou de chapeau ; pluſieurs l'avaient garnie de branches ſéches de petits arbriſſeaux, couvertes de plumes blanches.

M. Forſter le fils & Sparmann remonterent la vallée de Mattavai, & y virent partout de nouvelles plantations, fort étendues & en bon ordre, de nouvelles habitations, & en pluſieurs endroits des habitans travaillant à des pirogues : les ravages qu'avait laiſſé la guerre entre les deux peninſules, avaient diſparu ; les inſulaires étaient moins importuns pour demander ; ils s'efforçaient à l'envi à faire envers nous des actes de bienveillance & d'hoſpitalité. Ils arriverent dans la cabane de l'Indien qui les avait reçus avec tant de cordialité quelques mois auparavant, & lui promirent d'y revenir dîner.

A un mille plus loin, la colline ſur le côté oriental offrait une coupe perpendiculaire de deux cent quarante pieds, d'où une caſcade s'élançant au travers des arbriſſeaux qui la couvraient au ſommet, tombait dans la riviere, & animait ce payſage ſauvage & pittoreſque : ce rocher était compoſé de colonnes d'un baſalte noir & compacte dont les naturels font des outils ; elles étaient debout, paralleles, jointes

l'une à l'autre, & d'un diamètre de quinze à vingt pouces. Au-delà la vallée ſe reſſerre toujours davantage, & enfin ils furent forcés de s'arrêter, de revenir ſur leurs pas à la demeure de leur hôte généreux, qu'ils récompenſerent de ſa reception avec des plumes rouges & des outils de fer.

Nous examinâmes notre biſcuit; il ſe trouva gâté encore: il fallut en faire un nouveau triage, en perdre une grande quantité, nous reduire à la petite ration & encore avec de mauvais pain. Nous apprîmes alors qu'Œdidée s'était marié, & nous fûmes fachés de n'avoir pas aſſiſté à la cérémonie, pour faire des découvertes intéreſſantes ſur les uſages de ces inſulaires. Il nous dit qu'il déſirait s'établir à Otaïti, qu'on lui offrait des terres, une maiſon, des propriétés de toute eſpèce, qu'il était aggrégé à la famille d'un A-Rée reſpecté. Il renonçait donc au projet de revenir en Angleterre; mais un autre jeune homme déſira beaucoup de prendre ſa place, & je fus obligé de le refuſer: il me parut injuſte de prendre à mon bord un habitant de ces iſles, ſous des conditions que je n'étais pas le maître de remplir; car je m'impoſais l'obligation de leur rendre tout ce dont mon conſentement les aurait privés.

Nos ſavans firent une nouvelle courſe pour pénétrer au-delà du vallon où ils s'étaient arrêtés quelques jours auparavant: ils gravirent la montagne de grand matin, mais n'allerent pas au ſommet; ils cueillirent pluſieurs nouvelles plantes dans les forêts, & leurs guides prirent des hirondelles de mer encore endormies dans les buiſſons: c'eſt ainſi que l'oiſeau du Tropique s'y vient repoſer & y dépoſe toutes les années les longues plumes de ſa queue. Ils revinrent dans le moment que toute la famille royale était ſur le vaiſſeau. Elle nous apprit ſon hiſtoire. Elle fut compoſée de trois freres dont l'ainé était l'époux d'Oberea & regna ſur l'iſle, mais fut détrôné par Waheatua, roi de la petite péninſule, qui voulut qu'O-Too, fils de ſon frere Happaï lui ſuccédât: cette hiſtoire explique comment Oberea était ſi puiſſante, lorſque le capitaine Wallis aborda dans l'isle, & pourquoi elle était devenue pauvre & preſque oubliée.

Un accident troubla la bonne intelligence qui regnait entre nous & les inſulaires; une des ſentinelles que nous avions à terre, s'endormit, & un Otaïtien profita de l'occaſion pour lui enlever ſon fuſil. O-Too m'en fit donner la premiere nouvelle, en me priant de venir vers lui. J'y allai: en débarquant, le ſergent m'apprit ce qui s'était paſſé, les naturels étaient effrayés &

la plupart en fuite. Je tâchai de calmer leurs craintes; mais j'insistai sur la reddition du fusil. O-Too n'osa pas me voir; il s'enfuit dans les montagnes, & je revins laissant l'oncle du roi & Œdidée chargés de lui dire que je n'étais point faché, & que je ne demandais que le fusil. Arrivé au vaisseau, je vis six pirogues que je résolus d'intercepter; mais l'une d'elles nous ayant appris que le roi était dans nos tentes, nous les laissâmes libres pour nous approcher des tentes. Le roi n'y avait point paru; c'était une ruse de ceux qui montaient les pirogues & qui alors s'efforçaient de s'éloigner; nous les poursuivîmes & en prîmes cinq sur l'une desquelles était un chef que je résolus de dépècher à O-Too, pour qu'il en obtint le fusil en échange des pirogues & des prisonniers; mais il chercha des excuses pour s'en dispenser; je ne les aurais pas écoutées, si Œdidée n'était venu me dire que le voleur était de Tierrabou & qu'il fallait leur prêter une chaloupe pour l'aller redemander à Wahétua. Je relâchai alors deux pirogues, mais les trois autres étant à un chef de Tierrabou, je voulais les retenir; quand on m'affirma que ce chef était innocent du vol qui s'était commis, je les relâchai encore, & je fis dire à O-Too que je ne ferai plus de recherches, puisque ses

ſujets ne le retenaient pas: ſur la brune, trois hommes qui avaient pourſuivi le voleur, rapporterent le fuſil, je les recompenſai & je ceſſai toutes pourſuites: tous les Otaïtiens prétendirent alors avoir tué le voleur ou l'avoir pourſuivi, afin d'avoir part à la récompenſe. Cependant les échanges étaient interrompus & l'on n'apportait rien au marché. Je crus devoir chercher O-Too, & je partis avec quelques officiers, je trouvai le prince aſſis à l'ombre des arbres; je le raſſurai, & il me demanda pourquoi j'avais tiré ſur les pirogues: c'eſt qu'elles appartenaient à un chef de Tierrabou, lui dis-je, & que le voleur en dépendait; je parus vouloir pouſſer plus loin ma vengeance contre lui; & comme il n'aimait pas ſes voiſins, mes ſentimens lui plurent, & la tranquillité ſe rétablit. J'ai toujours mieux réuſſi avec eux par des voyes honnêtes que par celles de la rigueur, & j'évitais celles-ci: ſi j'avais ceſſé de me comporter avec humanité à leur égard, j'aurais aigri leur caractere, & un uſage trop fréquent de nos armes à feu aurait excité leur vengeance & diminué la terreur qu'elles leur inſpiraient.

Les réparations les plus eſſentielles du vaiſſeau étant finies, je réſolus de quitter O-Taïti dans peu de jours. O-Berea nous rendit viſite;

elle fut ſuivie d'O-Too qui vint avec une nombreuſe ſuite & beaucoup de proviſions. Je fus plus libéral que je ne l'avais été encore, parce que je croyais voir ces bonnes gens pour la derniere fois: je les réjouis avec des feux d'artifice qui leur perſuaderent que nous avions les feux & les étoiles à notre diſpoſition. Œdidée ſouhaitait de reſter dans cette iſle, & je ne crus pas devoir l'encourager à venir en Angleterre, d'où il n'y avait pas d'apparence qu'il pût jamais revenir; mais je l'aſſurai que dans ce cas, je lui tiendrais lieu de père; il m'embraſſa, il pleura, déſira conferer avec ſes amis, & malgré les ſollicitations de l'équipage qui l'aimait, il ſortit & revint nous dire qu'il ſe décidait à reſter dans l'iſle. M. Forſter l'engagea à nous accompagner juſqu'à Vlietéa.

Divers chefs, parmi leſquels était Towha vinrent nous viſiter encore & nous apporterent des fruits. Pour monter Towha dans le vaiſſeau, on laiſſa tomber un fauteuil ſoutenu par des cordes, & nous le tirâmes en haut, ce qui lui fit grand plaiſir. Je lui fis des préſens parmi leſquels était un pavillon anglais dont je lui apprit l'uſage. Il était réſolu malgré ſa maladie de commander la flotte contre E-Iméo; quoique infirme, il était gai, & ſes ſentimens étaient

élevés. Nous vîmes une nouvelle flotte de quarante doubles pirogues, approcher du bord, en pagayant, partagée en divifions, & formant une ligne qui ne fe dérangea point: chacune d'elles avait un conducteur qui placé fur la platte forme, annonçait par des paroles & des geftes, quand les matelots devaient pagaier à la fois, & quand l'un des côtés devait s'arrêter: la promptitude de leurs mouvemens nous prouva leur habileté dans la manœuvre. Les foldats exercerent devant nous, & livrerent un combat fingulier; ils portaient & paraient fort adroitement leurs coups, armés de maffues & de piques qu'ils lançaient comme des dards: ils paraient les coups de maffue par des fauts en l'air, ou en fe détournant de côté: leur pique fervait à détourner avec adreffe les coups de pique de leur ennemi. Nous vîmes fur le chantier d'O-Too deux pa-hies longues chacune de cent & huit pieds: je donnai un pavillon pour l'une d'elles & le roi lui donna le nom de *Britannia*. Ces flottes, ces guerriers, nous parurent reffembler beaucoup à la flotte des Grecs, allant attaquer Troye.

Towha, le roi & fon oncle nous firent des adieux très-touchans: O-Too me pria de prendre avec moi un jeune homme qu'il voulait envoyer chercher des plumes rouges; mais comme je ne me

proposais point de retourner, je le refusai. Je lui dis que si jamais je revenais, je lui en apporterais, & cette promesse le satisfit. Il proposa à Mr. Forster & Hodges de rester dans l'isle, & leur promettait de les faire chefs des plus riches cantons; ils le refuserent avec émotion. Un des aides du canonier forma le projet d'y rester, & dès que nous eûmes déployé les voiles, il se jetta à l'eau; mais on le découvrit bientôt, & un bateau alla s'en saisir, avant qu'il pût être bien loin encore. O-Too l'avait encouragé dans son dessein : il esperait qu'un Européen lui serait d'un grand avantage & il avait raison : l'aide canonier n'avait pas tort non plus, il n'avait ni parens, ni amis, ni presque de patrie, & ne pouvait esperer nulle part plus de bonheur que dans ces isles; là, sous le plus beau climat de la terre, il allait jouir des aisances de la vie au milieu d'un peuple simple & bon, & achever ses jours dans la tranquillité & l'abondance, loin des travaux & des dangers. Quoique je ne pusse le condamner, la nécessité de conserver la discipline, me le fit faire mettre aux fers pendant quinze jours.

O-Too, demeura dans sa pirogue jusqu'à ce qu'il nous vit cingler à pleines voiles vers l'isle Huaheine: alors il pagaya vers la côte & il fut

ſalué de trois coups de canon. J'aurais voulu m'inſtruire du gouvernement de cette iſle, mais cela ne me fut pas poſſible : il ſemble que ce ſoit une adminiſtration féodale ; le chef n'a rien qui le diſtingue de ſes ſujets ; il mettait même plus de ſimplicité dans ſes actions qu'aucun autre des E-Arées. En général les chefs ſont plus aimés que craints. Leur religion ne nous eſt pas mieux connue. Il nous a ſemblé que dans certains cas, ils ſacrifient aux dieux, & même des hommes, que le choix des victimes dépend du grand prêtre qui paſſe quelque temps retiré au fond de la maiſon du Dieu, puis vient annoncer au peuple qu'il vient de converſer avec le grand-être lequel lui a indiqué la victime : c'eſt ordinairement un ennemi du prêtre ; & on tue celui qu'il a déſigné.

Un vent frais nous éloignait de cette iſle charmante, & nos regards y reſtaient attachés, lorſqu'ils ſe fixerent ſur une de ſes plus belles femmes qui s'était embarquée avec nous, pour retourner à Vlietea ſa patrie, qu'elle avait quittée avec un amant. O-Too avait défendu à aucune de ſes ſujettes de nous ſuivre ; elle s'était cachée d'abord, mais dès qu'elle fut en pleine mer, elle ſe montra. Œdidée & ſon frere, deux autres naturels de Bolabola nous ſuivirent auſſi & leur

compagnie égaya la converſation : dès le matin nous découvrîmes Huaheine, nous jettâmes l'ancre dans le havre d'O-Wharre où le vieux chef O-Rée vint avec quelques-uns de ſes ſujets nous offrir un cochon & d'autres préſens avec les cérémonies accoutumées. Je lui en fis à mon tour, & entr'autres un de plumes rouges, dont il prit deux ou trois dans ſa main droite & fit une priere à laquelle les ſpectateurs faiſaient peu d'attention ; l'Otaïtienne deſcendit avec nous, affublée de l'habit d'un de nos officiers & dîna avec les hommes ſans ſcrupule.

En parcourant la côte, nous parvînmes aux lagunes que la mer forme au nord du havre : leurs bords marécageux ſont remplis de plantes des Indes orientales qui croiſſent dans une vaſe viſqueuſe qui exhale une odeur fétide, laquelle en éloigne les habitans : des troupes de canards voltigeaient ſur ſa ſurface, la perſpective de cette piece d'eau eſt très-agréable : elle eſt renfermée du côté de la mer par un banc de corail, étroit & couvert de ſable, le long duquel s'élevent de beaux cocotiers : des habitans volerent un de nos domeſtiques & nous nous en plaignîmes au chef O-Rée ; il ne trouva point d'abord le vol ; je le vis enſuite dans ſon conſeil où il fit une harangue, puis il m'aſſura que ni lui, ni les autres

chefs n'y avaient eu part & que nous pouvions tirer ſur les voleurs. Ce vieux chef était devenu indolent : la liqueur énivrante dont il buvait avec excès, lui avait enflammé les yeux & maigri le corps. On nous donna la repréſentation d'une piece dramatique : c'était l'aventure de la jeune Otaîtienne qui s'était enfuie avec nous ; elle y était, s'y reconnut & verſa beaucoup de larmes. Dans cet intervalle quelques officiers couraient la campagne : deux naturels portaient leurs ſacs remplis de clous & de haches : ils montrerent des oiſeaux aux officiers qui les tirerent, & alors les naturels ſachant qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs armes à feu, s'enfuirent & diſparurent. On les trouva dans la ſuite & ils donnerent des boucliers de guerre en place de ce qu'ils avaient pris. Nous reçûmes des viſites de nos anciens amis & fîmes diverſes promenades ; dans l'une nous gravîmes ſur une colline plantée d'arbres à pain, de poivriers & de muriers, d'ignames & d'eddoes : le terrain était amélioré avec des coquilles & du corail briſés, des cendres de fougeres & d'arbriſſeaux. Les plumes rouges n'ont plus de valeur dans cette iſle, où les naturels n'ayant que le néceſſaire, ne mettent point un prix ridicule à des objets de fantaiſie. Une pluie ſubite nous força de nous refugier dans

une hutte, où une famille aimable nous offrit du fruit à pain & du poiſſon. Là, était une vieille femme d'un rang diſtingué avec un domeſtique qui menait un cochon : la bonne femme voulut nous le faire accepter & nous conduire à ſa maiſon : nous traverſâmes la colline & deſcendîmes ſur les bords de la mer, où nous vîmes une baie fermée d'un banc de corail, renfermant un iſlot qu'habitaient des troupes nombreuſes de canards, de beccaſſines & de corlieux : de là nous parvinmes dans une belle vallée peuplée & cultivée où étoit l'habitation de notre bonne vieille : nous y trouvâmes ſa famille qui nous regala de volaille, de fruits à pain, & de noix de cocos, & nous renvoya enſuite dans ſa pirogue, parce que le chemin par mer était beaucoup plus court.

Je ſus que nos chaſſeurs venaient d'être dépouillés : je me rendis à terre & m'emparai paiſiblement d'une grande maiſon, de tout ce qu'elle contenait & de deux chefs qui s'y trouvaient. Je reſtituai le tout, dès que j'eus appris ce qui s'était paſſé. Un officier qui avait tué des canards, avait forcé un inſulaire de les aller chercher dans l'eau : celui-ci pour ſe venger, y alla, mais traverſant la lagune, il s'enfuit avec le gibier. L'officier tira ſur lui & le manqua ; il allait recommencer, lorſque les inſulaires ſe ſaiſirent de ſon arme :

l'Anglais appella du ſecours, des Anglais tirerent, les Indiens les frapperent, puis quelques chefs appaiſerent le tout; mais ce tumulte laiſſa des impreſſions de crainte & de défiance.

Le 21 Mai, nous vîmes plus de ſoixante pirogues ſous voiles qui allaient à Vlietéa: c'étaient des Earloys qui allaient viſiter leurs confrères des iſles voiſines : cette ſociété reſſemble aux francs-maçons; elle a ſes ſecrets, & ſécourt ſes membres, quand ils ſont dans le beſoin.

O Rée me fit prier de deſcendre pour châtier des voleurs qui formaient un corps, dont le but était de nous détrouſſer par tout où ils nous trouveraient. Je deſcendis avec quarante-huit hommes, pour ne pas encourager les brigands & les intimider ſans me mettre dans le cas de les combattre, & nous marchâmes avec O-Reo juſqu'à plus d'une lieue, ſans avoir vu d'ennemis qui peut-être voulaient nous amener dans un lieu déſavantageux pour nous attaquer avec ſuccès; alors je m'arrètai & revins ſur mes pas. Les Indiens deſcendant des collines, cachaient leurs armes dans les buiſſons, dès qu'ils nous voyaient paraître, & pour augmenter l'effroi que nous paraiſſions leur inſpirer, je fis tirer pluſieurs volées pour convaincre les naturels que nous pouvions faire un feu continuel. Cette oſtenta-

tion eût son effet ; les chefs s'empresserent de nous faire des présens ; les autres amenerent des rafraichissemens en grand nombre. Les premiers nous promirent de nous envoyer des provisions, ils le firent, mais elles consistaient plus en fruits qu'en cochons, & c'étaient ces derniers que nous désirions le plus. Nous quittâmes Huahaine le 24 Mai, O-Rée fut le dernier qui quitta le vaisseau : en partant je lui dis que nous ne nous reverrions plus ; il me répondit en pleurant. „ Laissez venir vos enfans, ils seront bien reçus ". Le commerce que nous fimes dans cette isle fut abondant en fruits ; mais non en cochons : nous avions peu d'outils & de meubles à leur donner en échange ; ce qui m'engagea à faire fabriquer des outils de fer & des clous, pour me procurer des rafraichissemens dans les isles où nous allions aborder.

Nous arrivâmes bientôt à pleines voiles à Vlietea & pénétrâmes dans un canal formé par deux chaînes de rocs de corail, contre lesquelles la mer brisait avec tant de violence, que des navigateurs peu exercés auraient pu en être effrayés : nous nous fimes remorquer jusques près de la terre. Bientôt le chef O-Reo & d'autres insulaires nous vinrent offrir leurs présens, & j'allais le lendemain leur en faire à mon tour. En

En entrant dans ſa maiſon, nous fûmes reçus par quatre ou cinq vieilles femmes qui pleuraient, ſe lamentaient & ſe découpaient la tête avec des dents de goulu; le ſang inondait leur viſage & leurs épaules, & il fallut eſſuyer leurs embraſſemens. Cette cérémonie achevée, elles ſe laverent & revinrent auſſi joyeuſes que leurs compatriotes. O-Reo parut enchanté de notre retour, & la vue d'Œdidée donna de la confiance à tout le peuple. Le chef vint diner avec nous; puis nous allâmes nous promener le long de la crique où était le vaiſſeau. La côte était bordée de pirogues, les cabanes fourmillaient d'habitans qui ſe préparaient à faire de bons dinés ſur des tas de proviſions accumulées. C'étaient des Earréoy qui voyageaient ſur toutes les iſles en ſe livrant aux plaiſirs & à la débauche; ils paraiſſaient tous des guerriers de profeſſion, & des chefs ou alliés aux chefs: partout ils trouvent des freres qui les accueillent, qui partagent leurs fètes; partout ils chantent & font des danſes laſcives: peut-être en leur interdiſant les enfans, a-t-on voulu diminuer le nombre des premieres familles, pour que le peuple ne gémit pas un jour ſous le joug de ces petits tyrans, ſi on les laiſſait pulluler en liberté: ceux-ci paſſerent pluſieurs jours dans la joie, & nous inviterent ſouvent à leurs feſtins.

M. Forster, dans ses excursions de botanique, trouva l'hospitalité dans toutes les cabanes, & vit un cimetiere de chiens, coutume singuliere qui nous était inconnue & qui pourrait bien n'être que la fantaisie d'un particulier. Pour nous amuser, on joua une piece qui avait pour titre l'*enfant vient*: parce que le dénouement était l'accouchement d'une femme en travail, dont l'enfant se mit à courir sur la scène, ayant un torchon de paille attaché à son nombril, & poursuivi par les danseuses qui essayaient de l'attraper; ce qui faisait rire toute l'assemblée. On avait comprimé & applati le nez de l'enfant; c'est ce qui nous expliqua pourquoi les habitans ont tous le nez applati.

Dans un de nos repas que partageait O-Reo, & où il but seul une bouteille de vin, il nous dit qu'il connaissait une isle que nous ignorions encore. "Elle est, dit-il, à quelques journées de chemin, ses habitans sont aussi hauts que votre grand mât, & aussi gros à la ceinture que la tête du cabestan. Ils sont bons, mais lorsqu'on les fâche, ils vous lancent dans la mer comme une petite pierre: si vous les approchez, ils iront au devant de vous & emporteront votre vaisseau à terre sur leurs épaules". C'était un conte fondé, peut-être sur d'anciennes histoires. Nous

visitâmes la côte au sud, où l'on trouve un pays fertile & des habitans hospitaliers : nous parvînmes à une baie spacieuse qui renferme trois isles, & dont les bords sont remplis de canards. Nous allâmes sur l'un des islots, il était couvert de cocotiers & d'arbrisseaux, & nous y trouvâmes une hutte & des filets, mais point de coquillages que nous y cherchions.

On nous vola des gouvernails, des grapins, & des crocs; & j'allai en informer le chef qui déjà en était instruit, & vint avec nous à la poursuite des larrons, jusqu'à ce qu'on nous eut apporté tout ce qui nous avait été pris, excepté le gouvernail de fer de la pinasse. Je voulus aller plus avant, mais le peuple s'allarmait & le chef s'était échappé; sans doute qu'il n'était pas le maître de se faire rendre ce que je cherchais. Je m'arrêtai & fis prier le chef de revenir; il revint & m'offrit deux cochons, je les acceptai, & ne demandai plus rien : ils étaient l'équivalent de ce que j'avais perdu : la paix se fit ainsi. O-Reo vint dîner avec nous, puis on nous donna la comédie qui n'était plus agréable pour nous, parce que les pièces se ressemblaient. Œdidée ne se plut pas autant dans sa patrie qu'à Otaïti. Ici, sa libéralité lui faisait des amis; là elle était un devoir; plus il don-

nait, plus on lui demandait, & encore on l'accusait d'avarice. Il se dépouilla de tout sans les satisfaire; aussi désira-t-il retourner à Otaïti, & il serait même venu en Angleterre si j'avais pu lui donner l'espérance de revenir. J'allai un jour visiter ce qu'il possédait dans cette isle; nous trouvâmes qu'il n'y jouissait d'aucune autorité, quoique son frere y fût chef; celui-ci m'offrit deux cochons, & nous fimes un festin de l'un d'eux que nous finîmes par de l'eau de vie, qui obligea bientôt les insulaires de se retirer pour dormir. Dans cet intervalle j'examinai le canton; il y avait peu de terrain; mais le lieu était agréable, & des maisons bien arrangées formaient un très-joli village: ensuite nous prîmes le chemin du vaisseau: en chemin nous apperçumes quatre figures de bois de deux pieds de long, arrangées sur une tablette, ayant une pièce d'étoffe autour des reins, & sur leurs têtes une espece de turban garni de longues plumes de coq. On nous dit que c'étaient les *dieux des serviteurs.* En faut-il conclure qu'ils adoraient ces statues, & que les serviteurs n'ont pas le même Dieu que les maîtres? Non, le fait est trop isolé, aucun autre ne s'y rapporte & nous pouvions mal comprendre celui qui nous parla; mais il est vrai, que les habitans de cette

ifle font plus fuperftitieux que ceux d'O-Taïti ; ils me montrerent beaucoup de vénération pour les hérons & les pic-verds. Nous arrivâmes à bord que la chaleur était encore très-forte, & nous revinmes à terre nous baigner dans une belle fontaine ombragée par des arbres odorans. Ce bain nous fut falutaire. Ces ifles font remplies de charmans réduits comme celui-ci : ils embelliffent la contrée, & contribuent à la fanté des habitans.

Nous fimes encore quelques excurfions fur les collines : elles reffemblent à celles d'O-Taïti ; mais font moins élevées : nous y découvrîmes une vallée charmante, environnée d'une forêt d'arbres & d'arbuftes, & arrofée par un joli ruiffeau qui tombait en plufieurs cafcades fur des rochers brifés & des précipices.

Nous ferions partis plus tôt de cette ifle, fi l'on ne nous eut dit qu'on avait vu deux vaiffeaux, l'un commandé par le capitaine Furneaux, l'autre par M. Banks : cette nouvelle me furprit ; bientôt elle me parut très-incertaine : quelques infulaires l'affirmaient, un plus grand nombre la niaient ; nous fûmes enfin, ou crûmes favoir qu'elle était fauffe. Peut-être deux vaiffeaux Français commandés par M. de St. Denis, & qui navigerent alors dans ces parages, furent la

ſource de ce bruit. Nous nous préparâmes au départ, & alors les inſulaires accoururent pour nous vendre des fruits & des cochons; mais avant de lever l'ancre, nous eûmes occaſion de connaître un homme inſtruit de la mythologie & de l'aſtronomie de ces pays : il nous apprit bien des choſes que nous ignorions; mais ſur leſquelles nous ne nous arrêterons point ici.

C'eſt le 4 Juin 1774, que nous ſortîmes du port d'Ulietea : je reçus les derniers adieux, les derniers préſens des chefs, qui tous me conjurerent de venir les voir encore, & pleurerent en nous voyant éloigner. O-Reo me demanda le nom de mon Moraï ; je ne ſais s'il eut quelque autre raiſon pour me faire cette demande que celle de vouloir ſe ſouvenir de nous, lors même que nous ne ſerions plus. Œdidée ſe décida auſſi à reſter dans ſa patrie; mais la crainte de ne la revoir plus, put ſeule le déterminer à nous quitter : lorſque nous allions partir, il courait de chambre en chambre pour embraſſer tout le monde; ſon ame fut angoiſſée quand il ſe ſépara de nous; il regardait le vaiſſeau, il fondait en larmes, & enfin, il ſe coucha de déſeſpoir au fond de ſa pirogue. Nous étions déjà en pleine mer que nous le vîmes encore étendant ſes bras vers nous.

J'avais d'abord envie de viſiter la fameuſe Bolabola ; mais ayant à bord des rafraichiſſemens de toute eſpèce, je marchai à l'oueſt, & je fis mes derniers adieux à ces iſles fortunées, & à ſes habitans hoſpitaliers. Notre ſéjour parmi eux avait diſſipé toutes les maladies bilieuſes & ſcorbutiques ; mais la moitié de notre équipage était attaqué du mal vénérien, moins rédoutable ſous ce climat qu'en Europe & qui parait y être naturel.

Le 6 Juin, nous découvrîmes la terre à onze heures du matin : ce n'était qu'un recif à fleur d'eau, formant un cercle de quatre lieues de tour, compoſé de pluſieurs langues de terre unies par des briſans : c'eſt l'isle *Howe* du capitaine Wallis, & peut-être la *Mopeha* où les habitans d'Ulietea vont dans certaines ſaiſons à la pêche de la morue ; rien n'y annonce des habitans : différens poiſſons, différens oiſeaux ſemblaient nous ſuivre. Le tems devint incertain, ſombre, pluvieux juſqu'au 16, où l'on découvrit une terre du haut des mâts, à la pointe du jour : c'était un grouppe de cinq ou ſix islots couverts de bois, liés enſemble par des bancs de ſable & des briſans, renfermant un lac à ſon centre : nous nous approchâmes du rivage ſans trouver un lieu propre à l'ancrage, ni voir aucune

trace d'habitans: la côte en eſt poiſſonneuſe & on y voit beaucoup d'oiſeaux: je lui donnai le nom de Palmerſton.

Quatre jours après l'avoir quittée, nous revîmes la terre: nous paſſâmes la nuit à la Cape & le lendemain nous en rangeâmes la côte occidentale: une grève ſablonneuſe, étroite, s'étendait au pied des rocs eſcarpés qui la bordaient; elle ſemblait de niveau. Sa plus grande hauteur ne ſurpaſſait pas quarante pieds, ſon ſommet était couvert de grands bois & d'arbriſſeaux: huit Indiens parurent ſur le rivage; ils étaient preſque noirs; quelque choſe de blanc enveloppait leur tête & leurs reins; ils étaient armés d'une pique & d'une maſſue. J'envoyai deux bâteaux à terre, & les inſulaires qui étaient ſur les rochers ſe retirerent dans les bois. Nous prîmes poſte ſur un roc élevé, & M. Forſter & d'autres ſe mirent à herboriſer, c'étaient preſque partout de petites plantes qui revêtaient ces rochers de corail. Plus loin il y avait tant d'arbres & de broſſailles, que nous voyions à peine à vingt ou trente toiſes loin du lieu où nous étions. Je m'approchai du bois; j'entendis les Indiens s'avancer, & je revins à mon premier poſte, avertiſſant les Botaniſtes d'en faire autant. Nous y arrivions à peine que les Indiens

parurent: nous leur fimes des fignes d'amitié; ils n'y répondirent que par des menaces, & l'un d'eux noirci jufqu'à la ceinture, la tête ornée de plumes vint nous braver de fort près: un jeune homme qui était avec lui, lança une pierre qui atteignit l'un de nous au bras: deux coups de moufquets tirés fans ordre les firent difparaître. Cependant ne voulant pas nous hazarder dans ces bois épais, nous rentrâmes dans nos canots pour chercher un lieu plus favorable à une defcente, mais nous n'y trouvâmes pas un mouillage, nous n'y découvrîmes pas un habitant; enfin nous vîmes une petite anfe près de laquelle étaient quatre pirogues que nous voulumes examiner: elles avaient de forts balanciers, des nattes groffieres, des lignes de pêche, des piques & des morceaux de bois qui femblaient avoir fervi de flambeaux: nous y dépofâmes des préfens; mais tandis que je m'en occupais, on m'annonça que les Indiens approchaient & bientôt ils furent près de nous: tous nos efforts pour les amener à une conférence furent inutiles: ils montrèrent la plus grande férocité; ils lancerent leurs javelines; on fit feu fur eux d'un rocher où j'avais placé quelques hommes: cette décharge difperfa les infulaires, & ils ne reparurent plus: l'un d'eux fe retira en pouf-

ſant des cris douloureux, qui annonçaient une bleſſure dangereuſe.

Nous ne pouvions rien attendre de ces inſulaires; la côte n'offrait aucun mouillage, & la terre que des rochers de corail couverts d'arbres & de broſſailles; il était inutile de s'y arrêter : nous nous rembarquâmes donc & nommâmes cette nouvelle découverte *l'isle ſauvage.* Elle a onze lieues de tour, ſa forme eſt circulaire, ſes terres ſont élevées, & la mer près du rivage eſt très-profonde : la bordure de l'iſle n'eſt formée que de rochers de corail remplis d'arbres & d'arbuſtes; on n'y voit pas un coin de terre; le battement des flots a creuſé des cavernes curieuſes dans les rocs qui la bordent : les voutes en ſont ſoutenues par des colonnes de formes variées; une de ces voûtes, en ſe détachant, avait produit par ſa chûte une grande vallée au-deſſous des rochers adjacens : l'intérieur eſt ſans doute moins ſtérile que la bordure ; cette ceinture de corail renferme peut-être une plaine fertile qui fut jadis une lagune : ſes habitans ne paraiſſent pas nombreux; ils ſont agiles, diſpos, d'une belle ſtature ; ils n'ont de vêtement qu'une ceinture; quelques-uns d'eux avaient le viſage, la poitrine & les cuiſſes peints d'un bleu foncé.

Le 24, comme nous cherchions l'iſle *Rotter-*

dam, nous découvrîmes une ſuite d'iſles que je voulus reconnaître : une chaîne de briſans s'oppoſant à mon paſſage ; je marchai au ſud. Une pirogue vint à nous, quoique la terre la plus voiſine fut éloignée de quatre lieues ; mais voyant que le vaiſſeau allait plus vite qu'elle, elle vira de bord. Nous vîmes quatre iſles liées par des briſans, puis d'autres encore, & Rotterdam ne paraiſſait point. Le calme vint avec la nuit & nous laiſſa en proie à une groſſe lame qui venait du levant : au matin nous crûmes voir un paſſage & en nous approchant, nous découvrîmes pluſieurs autres iſles, & nous trouvâmes fond. Plus élevées que les bancs de corails, ces iſles ſont couvertes de boſquets & de touffes de bois entre leſquelles on voyait un grand nombre de maiſons ; vers le midi, quelques pirogues s'avancerent hardiment aux côtés du vaiſſeau, & vinrent échanger des fruits & du poiſſon pour de petits clous & des grains de verre. Ils nous apprirent les noms de ces iſles : l'une qui a un rocher blanc perpendiculaire dont des bois & des palmiers feſtonnent les bords, s'appelle *Terre-fethéa* : la plus belle ſe nomme *Tonoomea*, deux autres, la grande & la petite *Mangonoë* ; ils nous inviterent à nous rendre dans la leur, nommée *Cornango* ; mais nous préférâmes d'aller à Rotterdam

ou Anamocka : dès que nous en approchâmes, une foule de pirogues s'en détacherent pour nous apporter des cochons, des fruits & des racines; je mouillai ſur la bande du nord où la côte s'élevait perpendiculairement de quinze à vingt pieds, enſuite elle paraiſſait platte & n'offrait qu'un ſeul mondrain : la terre y était chargée de cocotiers. Un Indien commença par nous voler notre ſonde; il ne la rendit que lorſqu'il ſe ſentit bleſſé avec du menu plomb, & ſes compatriotes le chaſſerent : ils nous vendirent des poules d'eau couleur de pourpre, des poiſſons, des racines nourriſſantes. Nous allâmes chercher une aiguade & les inſulaires nous montrerent un étang d'eau ſaumâtre. Ils nous reçurent avec joie, & à mon tour, je fis défendre à tous ceux qui avaient été attaqués depuis peu du mal vénérien, de deſcendre à terre, & d'admettre de femmes ſur le vaiſſeau : on nous apporta beaucoup de fruits, ſurtout des pimplemouſes & des ignames, moins de bananes & de cocos, & moins encore de fruits à pain, quoique l'iſle fût riche en arbres qui les rapportent. L'intérieur du pays était très-attrayant & nous nous hâtâmes d'y pénétrer : des plantes variées étaient répandues ſur le terrein avec profuſion, & des plantations de toute eſpece lui donnaient l'apparence d'un jardin; de pe-

tits mondrains environnés de haies & de buiſſons, de longues allées d'arbres élevés, qui dans l'intervalle qui les ſéparait, laiſſaient appercevoir la riche verdure qui tapiſſait les champs, des berceaux touffus d'arbres odorans, qui ſe prolongeaient ſur nos têtes, formaient la plus riante perſpective. Les maiſons n'avaient que huit à neuf pieds de haut, mais elles étaient longues de trente, & larges de huit; les parois en étaient de roſeaux, & leur toit de branchages ſe projettait au delà des parois penchées de la maiſon : une ouverture de deux pieds en quarré ſervait de porte : l'intérieur eſt garni d'ignames ſur leſquels on étend des nattes: les habitans que nous rencontrions, nous ſaluaient avec des expreſſions qui annonçaient leur bon caractere & leurs diſpoſitions amicales : nous les voyions s'empreſſer d'aller cueillir au haut des plus grands arbres des fleurs que nous déſirions; ils nous allaient chercher des oiſeaux au milieu des ondes; ils nous offraient avec empreſſement les fruits qu'ils poſſédaient, & la plus faible marque de reconnaiſſance devenait précieuſe pour eux. Nous vîmes un lac long d'une lieue qui communiquait avec la mer, & renfermait trois petites iſles ombragées par des arbres : aſſis à l'ombre d'arbres élevés & d'arbuſtes épais, ſur une éminence, nous jouî-

mes de la beauté de ce payſage reflèchi encore par les ondes. Peu d'iſles préſentent une plus grande variété de ſites dans un ſi petit eſpace : nulle part nous n'avions trouvé autant de jolies fleurs ; leur doux parfum embaumait l'air, le lac était rempli de canards ſauvages, les bois & les côtes abondaient en pigeons, perroquets, râles & autres petits oiſeaux ; tout animait & embelliſſait cette ſcène. Nous revînmes à bord, nous trouvâmes la poupe chargée de pimplemouſes & d'ignames ; le chirurgien ſeul nous manquait : il avait erré ſans crainte avec ſon fuſil dans l'iſle : il revenait avec onze canards & trouva les chaloupes parties : environné d'inſulaires, il ſe rendit comme il put ſur la côte de roche, d'où nous pouvions l'appercevoir ; quelque tems après, il promit un clou au poſſeſſeur d'une pirogue, s'il voulait le conduire au vaiſſeau ; mais les inſulaires lui ôterent ſon fuſil, lui prirent ſes canards & l'empêcherent de partir ; effrayé, il revint ſur le rocher où les habitans le dépouillerent en le menaçant : il déſeſpéra de ſa vie, & chercha quelque arme pour ſe défendre ou ſe venger, il ne trouva qu'un mauvais étui de cure-dents, il l'ouvrit & le préſenta avec aſſurance à ces brigands, qui voyant qu'il était creux, reculerent de trois pas, tenant leurs piques levées ſur lui :

brûlé du ſoleil, épuiſé de fatigue, il allait ſuccomber à ſon accablement, lorſqu'une femme jeune & belle, dont les longs cheveux flottaient en boucles ſur le ſein, s'avança hardiment au milieu de cette foule, annonçant la compaſſion & la bonté dans tous ſes traits, & lui offrit des morceaux de pimplemouſe pour le ſoutenir. Deux chaloupes arriverent, la foule ſe diſperſa, l'Indienne & ſon pere reſterent ſeuls, & le chirurgien leur témoigna comme nous ſa reconnaiſſance. Nous ne fîmes d'abord aucune démarche pour avoir le fuſil, & cette indulgence les encouragea; ils nous apporterent des proviſions & nous firent différens petits vols. J'envoyai un bateau pour faire de l'eau; on eut de la peine à remplir les futailles & à les charger. Pendant ce travail, les Indiens ôterent le fuſil à nos lieutenans & l'emporterent; ils enleverent de même les outils du tonnelier & tout ce qu'ils trouverent ſous leur main; mais furtivement & ſans violence. J'arrivai avec un ſecond bateau & les inſulaires s'enfuirent. Dès que je ſus ce qui s'était paſſé, je réſolus de les forcer à la reſtitution: je fis tirer deux coups de canon du vaiſſeau, pour avertir ceux d'entre nous qui étaient diſperſés; je fis deſcendre tous les ſoldats de marine armés, & je fis ſaiſir deux grandes doubles pirogues; les

insulaires prirent tous la fuite, & bientôt après nous eûmes les deux fusils: content de cette restitution, j'abandonnai le reste & relâchai les pirogues. Les femmes furent les plus empressées pour terminer cette dispute. Un seul homme qui avait résisté, fut blessé d'un coup à dragées; je le fis panser par notre chirurgien qui appliqua sur ses blessures des pulpes de cannes à sucre que les Indiens lui préparerent; on leur donna une bouteille d'eau-de-vie pour laver les plaies qui n'étaient pas dangereuses, & je fis un présent au blessé. Alors nous retournâmes au vaisseau; nous laissâmes dans cette isle deux couples de chiens pour en perpétuer la race.

Un de ces insulaires donna dans cette occasion une preuve d'intrépidité assez rare : il était occupé à vuider sa pirogue, sous la bouche même du canon quand il tira. Au premier coup il regarda la piece d'artillerie, puis resta sous elle & continua son ouvrage; le second coup ne l'effraya pas davantage, & ce ne fut que lorsqu'il eut fini son opération qu'il se retira; mais sans donner des marques de frayeur. Cet homme avait quelque autorité sur les autres; il levait des dîmes & des droits sur ce qu'on vendait, & nous l'appellâmes le douanier.

Le calme nous retint encore un jour sur cette

isle, ses habitans se montrerent si affables & si obligeans que quand nous y aurions prolongé notre séjour, il était probable que nous n'aurions plus eu à nous en plaindre. Avant notre départ, nous apprîmes le nom de plusieurs isles voisines. Deux qui étaient remarquables par leur élévation se nommaient *O Ghao* & *Amattafoa*; celle-ci semble avoir un volcan dont nous voyions s'élever des colonnes de fumée?

Le 29, nous mîmes à la voile poussés par une brise qui venait du couchant qui s'appaisa bientôt, & nous laissa entre plusieurs petites isles rases & des bas fonds dont nous sortîmes avec peine. Des pirogues vinrent de différentes isles pour échanger des fruits, des racines, des poules, contre des clous & des pieces d'étoffe. La nuit vint & nous la passâmes à faire de petites bordées, le jour parut & je cinglai vers Amattafoa: les échanges continuerent pendant toute la route. Nous passâmes entre Amattafoa & O Ghao; le canal qui les sépare n'a pas une lieue de large, on n'y trouve point de fond & la navigation y est sûre: la premiere est escarpée, son sommet se cachait dans les nues, sa circonférence est de cinq lieues: on y voit beaucoup de palmiers & de bois de massue: en quelques endroits les rochers semblaient brûlés & caver-

neux, un ſable noir couvrait la côte près de laquelle on ne trouve fond qu'à quatre-vingt braſſes, on voyait la fumée s'élancer avec impétuoſité pendant la brume, il ſemble que le ſommet de la montagne forme un cratere d'où elle jailliſſait: une petite pluie qui tomba, nous parut imprégnée de particules vomies par le volcan. Nous ne pûmes l'examiner de plus près. O Ghao eſt moins étendue, mais elle eſt plus ronde & ſa forme eſt celle d'un pain de ſucre. Toutes deux ſont habitées, mais ne paraiſſent pas bien fertiles.

Anamockao, ou Rotterdam, comme la nomma Taſman, eſt d'une forme triangulaire & chacun de ſes côtés a une lieue ou une lieue & demi de longueur. Un lac en occupe le centre: le mondrain qu'on y remarque, ſemble être volcanique: il y a beaucoup de fruits à pain & de pimplemouſes; on y voit de longues allées d'arbres fruitiers, & les berceaux touffus qui couvrent les chemins, étalent les plus belles fleurs qui embaument l'air de parfums: beaucoup de volaille & de cochons rodaient autour des cabanes; tout y annonçait l'abondance & le bonheur. Près d'elle ſont pluſieurs iſlots qui ſemblent ſe prolonger juſqu'à Tonga-Taboo. Ces iſles forment un groupe qui embraſſe trois degrés

en latitude & deux en longitude, elles peuvent nourrir deux cent mille ames. Le vent m'éloigna des isles d'Amſterdam & Middelbourg où je déſirais toucher encore.

Nous dirigeâmes notre route au couchant, & le 2 Juillet, deux jours après notre départ, nous découvrîmes une terre que nous ne pûmes atteindre avant la nuit. A onze heures du matin, nous étions près d'un endroit de la côte où le débarquement paraiſſait praticable. L'isle ſemblait avoir deux petites collines, d'une pente très-douce & couverte de bois: une extrêmité ſe terminait en pointe platte où nous vîmes de jolis bocages de cocotiers & d'arbres fruitiers entremêlés de maiſons: des Indiens parurent ſur le rivage, ils s'enfuirent lorſque nous deſcendîmes: on ne trouva point de fond près de ſes côtes. Cette isle n'a pas une lieue de long ſur la moitié de large; elle eſt ceinte d'un banc de corail, & nous parut trop petite pour renfermer beaucoup d'habitans. Je lui donnai le nom d'*isle de la Tortue*, parce qu'on y voit beaucoup de ces animaux. Près d'elle on trouva encore un banc de corail de quatre à cinq lieues de tour; quelques-uns des rochers qui le compoſent, s'élevent de quinze pieds ſur la mer: ils ſont plus étroits à leur baſe qu'à leur ſommet: il ne

lui manque que des islots pour former une de ces isles baſſes dont nous avons parlé ailleurs; je tentai d'y faire pêcher des tortues, & n'y réuſſis pas.

Nous voguâmes ſans obſtacles par un tems aſſez variable juſqu'au 16, qu'un ciel ſombre & des grains violens accompagnés de pluie, nous firent ſoupçonner que nous étions dans le voiſinage de quelques terres élevées; car nous étions entre les tropiques. En effet vers les trois heures après midi, nous eûmes la vue d'une grande côte. Nous ferrâmes nos voiles hautes, & gouvernâmes vers la terre; puis nous louvoïames pendant la nuit. Cette terre nous parut être les terres auſtrales de Quiros, que M. de Bougainville nomma les grandes-cyclades. Le vent nous força de tendre vers l'isle qu'il nomma *des Lepreux*; nous y voyions des montagnes ſur leſquelles s'élevaient des cocotiers: des forêts touffues la couvraient. On découvrit le pic que les navigateurs Français avaient nommé pic de l'étoile, ou pic de l'Averdy. En approchant toujours, nous vîmes des habitans accourir ſur le rivage; nous diſtinguâmes de ſuperbes caſcades qui s'élançaient des montagnes voiſines, d'innombrables palmiers en revêtent les collines. Deux pirogues ſe dé-

tacherent du rivage ; elles s'approcherent de nous à un jet de pierres, & s'arrèterent malgré les ſignes d'amitié que nous faiſions à ceux qui les montaient : elles retournerent bientôt près du rivage où nous voyions ſe raſſembler un grand nombre d'habitans noirs & nuds, armés d'arcs & de flèches : l'un d'eux ſeulement avait une pièce d'étoffe d'un blanc ſale bordé de rouge, placée en écharpe autour de ſon corps. Je continuai ma route entre les isles Aurore & des Lepreux. Nous nous approchâmes de la pointe méridionale de l'isle Aurore où nous appercevions une petite baie, mais la ſonde n'y trouvait fond qu'à quatre-vingt braſſes : l'isle entière eſt couverte de bois & toutes les vallées y ſont coupées de ruiſſeaux : des liſerons & des lianes s'enlaçaient aux arbres les plus élevés & formaient des guirlandes & des feſtons. Une jolie plantation, environnée de roſeaux, occupait le penchant d'une colline & une charmante caſcade ſe répandait auprès. Cette isle a douze lieues de long ſur moins de deux de large. Une montagne y eſt fort haute & pointue. Les habitans ſe montrerent ſur la plage où l'on voyait des pirogues, mais aucune ne s'approcha de nous.

Nous fimes voile entre les isles Aurore & de la Pentecôte ; je m'approchai de celle-ci ; nous

en vîmes les habitans, le terrain nous en parut cultivé. Pendant la nuit, nous y remarquâmes différens feux; comme leurs côtes font très-efcarpées, & qu'on y voit peu de pirogues, nous en conclûmes qu'ils pêchaient peu & tiraient leurs principales reffources de l'agriculture. Le canal où nous voguions, avait environ deux lieues de large. En nous avançant, nous vîmes la terre fe prolonger au loin, & fur la partie la plus voifine de nous, qui était très-haute, s'élevaient deux colonnes de fumée que nous jugeâmes partir de quelque volcan: la côte en s'inclinant, formait une plaine très-belle & très-étendue: l'afpect fertile de cette contrée & le nombre de fes feux annonçaient fa population. Bientôt nous nous apperçumes que cette côte prolongée formait une nouvelle isle, que fes habitans nomment *Ambrym*: derriere, nous découvrîmes une terre haute, & plus loin une autre plus élevée encore: c'étaient deux nouvelles isles. Je cinglai vers la premiere; elle n'était pas moins belle qu'Ambrym; fes bofquets étaient entremêlés de cocotiers; fes montagnes s'étendaient fort avant dans les terres; à leur pied étaient des plaines couvertes de bois & bordés d'une belle grève. J'y crus voir un bon havre & les habitans armés d'arcs & de flèches

nous invitaient à y descendre ; en virant de bord je découvris un second havre où l'on trouva fond : j'y allai jeter l'ancre sur onze brasses. Les habitans s'approcherent du vaisseau, en remuant des branches vertes, versant de l'eau salée sur leurs têtes & répétant le mot *Tomario* ; ils étaient armés d'arcs, de traits & de piques ; bientôt ils arrivèrent dans leurs pirogues : on leur donna des étoffes de Taïti qu'ils acceptèrent avec empressement, & nous donnèrent de leurs traits en échange. Leur langue était si différente de toutes celles que nous avions entendues jusqu'alors, que nous n'y comprîmes pas un mot : elle était plus dure : eux-mêmes étaient d'une noirceur remarquable, & d'une petite stature ; leurs jambes & leurs bras étaient longs & grêles, leurs cheveux noirs, frisés & laineux, leur nez plat, leurs os des joues proéminens, leur front court : sur leur tête était un chapeau de natte ; ils étaient tout nuds, mais une corde leur serrait le ventre si fort qu'elle formait un sillon profond. Ils babillaient d'un ton élevé, & avec gaîté ; ils nous semblaient être des singes.

Le soir ils retournerent à terre pour allumer des feux ; puis ils prirent des tisons brulans, & revinrent dans leurs pirogues recommencer une conversation bruyante. Nous étions moins

verbeux dans nos réponſes. On ne les laiſſa point monter à bord & ils retournerent à terre à minuit où nous les entendîmes chanter, danſer & battre le tambour. Il en arriva un grand nombre au vaiſſeau le lendemain; quelques-uns vinrent à la nage: j'en fis monter un à bord, bientôt le vaiſſeau en fut preſque rempli. Nous leur fimes quelques préſens & ils ſemblaient enchantés de notre accueil. Un accident qui jeta tout dans la confuſion, tourna enſuite à notre avantage; l'un d'eux, furieux de ce qu'on l'avait empêché d'entrer dans un de nos bâteaux, bandait ſon arc, malgré les efforts de ſes compatriotes pour le retenir; je le menaçai; alors il dirigea ſon trait contre moi: je le prévins d'un coup de fuſil à dragées; il chancela & rebanda ſon arc; un nouveau coup lui fit tomber la flèche des mains, & ceux qui étaient avec lui, ſe hâterent de gagner le rivage: d'autres jetterent des flèches ſur le vaiſſeau: un coup de canon tiré par deſſus leurs têtes les mit tous en fuite: ceux qui étaient dans la chambre ſautèrent par les fenètres; ceux qui étaient ſur le bord s'élancerent delà dans la mer: nous les laiſſâmes fuir & bientôt ils revinrent. Nous n'avions point encore trouvé de peuple plus intelligent; ils comprenaient nos geſtes & nos ſignes, comme s'ils euſſent été pour eux une lan-

gue uſitée: ils déſiraient tout ce qu'ils voyaient, & ſupportaient le refus patiemment; ils prenaient grand plaiſir à ſe voir dans un miroir: tous avaient les oreilles percées, & deux petits cailloux ſuſpendus à leur narine; ils avaient des bracelets proprement travaillés, & de petites coquilles blanches & noires ornaient la partie ſupérieure de leurs bras; leur corps n'était point tatoué.

Nous deſcendîmes à terre avec deux bateaux, à la vue de quatre à cinq cents habitans raſſemblés ſur le rivage, armés d'arcs, de maſſues, & de piques; j'allai à eux ſeul, un rameau verd à la main; & l'un d'eux, qui paraiſſait un chef, vint à ma rencontre avec un pareil rameau qu'il échangea contre le mien; puis me prenant par la main, il me préſenta à ſes compatriotes. On leur fit des préſens, on leur fit comprendre que nous avions beſoin de bois; ils permirent d'en couper: ils m'offrirent un petit cochon; je répondis par une pièce d'étoffe d'Otaïti: j'eſpérais qu'on pourrait faire avec eux des échanges, & je me trompais: ils eſtimaient peu les clous & les outils de fer, & nous n'obtînmes d'eux qu'une demi douzaine de cocos & un peu d'eau fraiche. Ils ne voulaient pas que nous pénétraſſions dans l'intérieur de l'iſle & déſiraient que nous retournaſſions au vaiſſeau. Leurs arcs ſont d'un

bois brun foncé, plus beau que le mahogany, leurs traits étaient de roſeaux garnis d'os ou d'un bois dur, noir comme l'ébene & ils les tenaient dans un carquois cylindrique de feuilles. Nous nous promenâmes parmi eux, ils cherchaient à nous apprendre leur langue, comme nous à connaître la leur, ils ont les organes de la voix très-flexibles, & rendirent ſans difficulté les prononciations les plus rudes; ils ſaiſiſſaient dès le premier inſtant ce que nous voulions leur dire. En nous vendant des traits empoiſonnés, ils nous en firent craindre l'effet: leur maſſue était de caſuarina: ſur le poignet gauche ils portaient une planche de bois couverte de paille & d'environ cinq pouces de diamêtre, pour que le recul de la corde de l'arc ne bleſſât point leur bras. Deux de nos Meſſieurs s'avancerent dans une forêt ſombre, remplie de buiſſons, où ils trouverent deux nouvelles plantes; mais les inſulaires les engagerent à en ſortir: pluſieurs d'entr'eux portaient ſur leur bras un petit panache verdâtre d'une plante odoriférante d'un nouveau genre: la graine en eſt aromatique; mêlés avec eux, nous cauſions librement & leur caquet aſſourdiſſait nos oreilles. Pour ne pas en être ſurpris, j'avais fait deux pelotons de mes ſoldats & je les avais placés avan-

tageusement pour nous défendre. L'un des matelots ayant demandé à un Indien de lancer sa flèche aussi haut qu'il lui serait possible, il allait le faire, quand les autres, craignant que cette flèche décochée ne parût une infraction à la paix, lui crierent de s'arrêter, & effrayerent tout le peuple qui était sur la grève, en prononçant quelques mots qui imprimerent l'épouvante sur le visage des naturels; les uns inquiets, & l'œil égaré; les autres avec un regard sombre, prirent les armes; mais voyant que nous restions tranquilles, ils se mirent à parler entr'eux, l'allarme se dissipa, & nous continuâmes à couper du bois.

Quelques femmes s'approcherent de nous: elles étaient petites & laides: des nattes cachaient leurs hanches & descendaient jusqu'aux genoux: d'autres n'avaient devant elles qu'un torchon de paille; les enfans des deux sexes étaient absolument nuds: elles avaient la tête poudrée en couleur orangée; mais c'était leur seule parure: les hommes seuls portent des colifichets; elles en paraissent méprisées, & n'osaient s'approcher de nous. Nous nous rembarquâmes sans obstacles après avoir coupé notre bois, & nous nous occupâmes à faire diverses réparations nécessaires dans nos manœuvres. Je fis encore une descente dans le même lieu & je visitai

les cabanes qui étaient à l'entrée d'un bois ; elles ſont baſſes & couvertes de feuilles de latanier : la plupart étaient fermées autour avec des planches, & une ouverture quarrée y ſervait de porte : autour on voyait quelques plantations de racines, des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers, mais ces arbres avaient peu de fruits. Je revins en cotayant le rivage & c'eſt alors que nous apprîmes que l'iſle s'appelait *Mallicollo :* une autre ſituée au midi *d'Ambrym* ſe nomme *Apée*, & la plus élevée par le pic qu'elle renferme ſe nomme *Apoom*. Nous prîmes quelques poiſſons, & un repas de nourriture fraiche nous fit plaiſir. Nous continuâmes de ſuivre le bord pour trouver quelque ſource d'eau douce & nous n'en trouvâmes point. Nous en ſoupçonnâmes une cependant, dans une baie garnie de mangles épais dont nous ne pouvions écarter les branches. En retournant à bord, nous entendîmes le tambour & vîmes danſer les inſulaires ; mais dès qu'ils entendirent le bruit des armes, ils demeurerent tranquilles.

Le 23 Juillet à ſept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & à l'aide d'une briſe légere nous ſortimes du port. Les Indiens nous voyant ſous voiles, accoururent dans leurs pirogues, & firent des échanges avec une confiance, une

Joyauté qui nous surprit: comme le vaisseau marchait vite, nous laissâmes en arriere des canots qui avaient reçu nos marchandises, sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange: au lieu de profiter de cette occasion, ils firent tous leurs efforts pour nous atteindre & nous remettre ce dont ils avaient reçu le prix. Un Indien nous suivit long-tems & lorsqu'il fut au vaisseau, il montra ce qu'il avait vendu: plusieurs personnes voulurent le lui payer, il les refusa jusqu'à ce qu'il eut apperçu celui qui le lui avait déjà acheté, & il le lui remit. Ce que ces insulaires estimaient le plus était les étoffes & le papier marbré. En sortant du port, nous voyions un grand nombre d'habitans sur les rocs qui bordent l'isle pour y ramasser des coquillages; ils paraissaient ne point nous craindre & un plus long séjour aurait pu nous en faire aimer.

Après avoir remis en mer, nous voulûmes essayer sur un chien l'effet des flèches empoisonnées; elles ne produisirent aucun effet. Leur poison n'est peut-être pas aussi dangereux qu'ils paraissent le croire: leurs fruits paraissent moins bons que ceux des isles que nous venions de visiter; mais leurs ignames sont excellentes. Cette isle a vingt lieues de long; ses montagnes sont élevées & couvertes de vertes forêts. Le sol y

eſt riche & fertile; ſes productions végétales paraiſſent abondantes & variées; les cochons & la volaille ſont leurs ſeuls animaux domeſtiques; nous y avons ajouté les chiens qu'ils reçurent avec un extrême plaiſir & qui ſemblent leur avoir été abſolument inconnus. Les bois ſont habités par différentes ſortes d'oiſeaux, mais nous n'avons pu en examiner aucun. On ne peut gueres y ſuppoſer plus de cinquante mille inſulaires; ils ont quelque reſſemblance avec les habitans de la nouvelle Guinée, de la Terre des Papous, & de la nouvelle Hollande: ils paraiſſent ſe nourrir principalement de végétaux: l'abbaiſſement & le creux de leurs fronts, leurs longues têtes, ſont peut-être l'effet des ſoins que leurs mères ſe donnent pour les former ainſi: nous ne les avons preſque jamais vus ſans armes, & ils mettent à les fabriquer beaucoup d'art & d'adreſſe. Nous n'avons pas vu qu'ils euſſent du reſpect pour aucun d'entr'eux, & nous ignorons s'ils ont un gouvernement & une religion. Le port y eſt à l'abri de tous les vents, & on y peut mouiller aſſez près de la grève, pour protéger les travailleurs.

Nous cinglâmes vers Ambrym pour doubler la pointe ſud-oueſt de Mallicolo, & là nous découvrîmes trois ou quatre iſles qui nous avaient

paru n'en former qu'une. Nous gouvernâmes alors ſur l'iſle Apée, & à minuit nous mîmes en panne, parce que nous étions voiſins de ſes bords. Ambrym qui contient un volcan, parait avoir plus de vingt lieues de tour. La multitude de tourbillons de fumée qui s'élevaient des différentes isles, nous fit ſuppoſer que leurs habitans cuiſent leurs alimens en plein air.

Le 24, nous prolongeâmes la côte méridionale d'Apée, & nous découvrîmes pluſieurs autres isles qui s'étendaient entre le midi & le levant de celle-ci. Nous nous approchâmes de la plus voiſine qui avait environ quatre lieues de tour, & était remarquable par trois collines ou pics qui lui ont fait donner ce nom : elle eſt boiſée & nous vîmes ſes habitans ſur le rivage, ſemblables à ceux de Mallicolo & armés comme eux. Nous doublâmes *Trois collines* & portâmes ſur un grouppe d'isles que nous nommâmes *isle Shepherd ;* le calme nous laiſſa à la merci du courant, tout près de ces isles, où une ligne de cent quatre-vingt braſſes ne trouva point de fond : dans toutes les directions, nous étions environnés d'isles dont nous ne pouvions connaître le nombre. Une briſe s'éleva & vint diſſiper nos inquiétudes ; mais nous nous apperçumes alors que nous avions échappé à un autre danger.

La plupart de nos officiers dinerent de deux poiſſons qui leur donna quelques heures après de violentes douleurs, une chaleur brulante, une eſpèce d'inſenſibilité dans les jointures: des cochons, des chiens qui en avaient mangé les entrailles, moururent; les hommes ne furent ſauvés au bout de dix jours que parce qu'ils n'en avaient pas mangé davantage, & par les ſoins du chirurgien qui par hazard dîna ce jour avec le capitaine.

Après le coucher du ſoleil, le calme revint: l'obſcurité de la nuit, & les rochers briſés qui nous ſerraient de tous côtés rendaient notre ſituation très-critique: c'eſt un danger qui menace tout navigateur qui veut reconnaître des côtes inconnues, une tempête, un rocher couvert, un courant rapide ſuffiſent pour détruire en un moment toutes ſes eſpérances. Au point du jour, le vent ſe fit ſentir & nous courûmes au levant des iſles Shepherd; mais ne voyant point de terres dans cette direction, nous revînmes paſſer entre deux petites iſles, dont l'une n'était qu'un rocher remarquable par ſa forme pyramidale qui nous le fit appeller le *Monument*: l'autre fut nommée les Deux Collines, à cauſe de ſes deux collines taillées à pic, & ſéparées par un iſthme étroit & bas; la houle en

en brifant fur le Monument, y avait creufé des fillons & des canaux très-profonds ; & feul de ces ifles, il eft inhabité parce qu'il n'eft acceffible qu'aux oifeaux : il eft noir, haut de cent cinquante pieds, & femé de petites taches de verdure. Nous pourfuivîmes notre route au fud, & bientôt nous fûmes dans le voifinage d'une grande ifle & de trois ou quatre petites ; le calme revint encore nous expofer au même danger auquel nous venions d'échapper ; mais la lune nous éclairait, & nous nous appercevions des progrès rapides que nous faifions vers une ifle fituée au couchant dont la pointe feptentrionale était très-élevée, noire, prefque perpendiculaire : nous reftâmes dans l'inquiétude la plus allarmante jufqu'à dix heures du lendemain : l'avant, l'arrière, les flancs du vaiffeau fe dirigeaient tour à tour vers la côte, fur laquelle la houle brifait avec un bruit épouvantable. Le vent vint nous aider à doubler une petite ifle, que nous nommâmes *Montagu*, & où des Indiens nous firent du rivage des fignes pour nous inviter à defcendre. Plus loin était une isle plus grande à laquelle nous donnâmes le nom de *Sandwich* : fon afpect eft riant ; fon fol eft diverfifié de plaines, de bofquets & de montagnes peu élevées : nous y vîmes des

cocotiers, des palmiers & différens arbres entre lesquels on découvrait de petites huttes, & des pirogues échouées sur la grève: on distinguait des espaces considérables de terrain défriché: cette isle est une des plus belles de ce grouppe; mais elle nous parut moins habitée que celles que nous venions de visiter au nord. Nous étions encore vis-à-vis de ces côtes, quand des vents variables, légers, presqu'insensibles, entremêlés de calme, nous laisserent en proie aux courans: nous voulûmes jetter l'ancre & ne trouvâmes point de fond. Une brise du sud-ouest vint nous sauver & nous continuâmes de porter au sud-est, où je voulais approcher d'une terre que nous découvrions, & qui se présentait sous l'apparence de trois mondrains; nous employâmes ainsi trois jours à parcourir un espace de douze lieues: la terre se présenta alors sous la forme de plusieurs mondrains que nous jugeâmes liés par une terre basse: le sol nous en parut moins fertile, & moins agréable que celui des isles que nous venions d'abandonner: la fumée qui s'en élevait, nous la fit croire habitée: nous désirions vivement d'y aborder, & nous ne le pouvions pas; nous pêchâmes deux goulus dont l'un avait dans son estomac quatre tortues de dix-huit

pouces de diamètre, deux grandes féches & les plumes avec la carcaſſe d'un boobi : dès qu'ils furent ſur le pont, chaque matelot prit ſon couteau ; tous ſe les partagerent & les mangerent avec avidité, car les climats chauds donnent un dégoût inſurmontable pour les viandes ſalées, qui allument une ſoif qu'on ne peut éteindre. Enfin le 1 Août, nous nous vîmes près du rivage de cette iſle dont les habitans baſanés répandus ça & là, nous invitaient à deſcendre : nous y voyions des enclos remplis de bananiers. Nous y vîmes auſſi de loin des femmes, qui portaient une eſpèce de jupon de feuilles & de paille qui deſcendait juſqu'à mi-jambe ; mais les hommes étaient nuds. Nous parvînmes dans une petite baie où nous trouvâmes un fond de ſable à 22 braſſes ; le vent qui changea, ne me permit pas d'y jeter l'ancre, & me porta au ſud-eſt de cette iſle ; la nuit nous ſurprit avant que nous puſſions reconnaître une nouvelle baie qui ſe préſentait : dans l'obſcurité, une lumiere qui parut devant nous, nous fit craindre d'avancer, & nous paſſâmes la nuit à louvoyer : deux accidens nous avaient allarmé durant le jour : un cri de feu déconcerta l'équipage ; fit perdre la tête à ceux qui étaient de ſervice : ce n'était qu'une piece d'étoffes d'Otaïti qui s'était en,

flammée à une lampe près de laquelle on l'avait laissée par négligence; elle fut bientôt éteinte: un soldat de marine en tirant de l'eau pour laver les ponts, tomba dans la mer: il ne savait pas nager, mais il faisait peu de vent; on mit en panne, on lui jeta des cordes dont il put saisir une & on le retira. Ses camarades s'attacherent à dissiper sa faiblesse & sa frayeur, avec une tendresse qui est l'effet de l'esprit de corps.

Au lever du soleil, nous apperçumes d'autres terres; mais nous nous rapprochâmes de celle que nous voulions aborder & dont des courans nous avaient éloignés; ils nous portaient alors sur le rivage & je pensai à y jeter l'ancre avant la nuit; mais on ne trouva point de fond dans la baie, point d'eau douce sur ses bords: il fallut prolonger la côte vers le nord: le lendemain nous mîmes à la voile; mais un courant contraire nous faisait perdre autant de chemin que le vent pouvait nous en faire gagner. Cependant le besoin de bois se faisait sentir, & j'envoyais en couper sur une petite isle; on ne put jamais l'aborder. Nous portâmes ensuite vers un pic en forme de selle, qui présente une peninsule escarpée à sa pointe, mais s'abaisse en petites collines vers le fond. Chaque partie de la côte laissait voir des champs cultivés entre les bo-

cages, & des plantations enfermées de haies de roſeaux. Nous parvînmes à jetter l'ancre dans la baie que la peninſule forme: les habitans parurent ſur le rivage & pouſſerent vers nous des cris & des hurlemens; de loin ils reſſemblaient aux Mallicolois; mais nous ne vîmes pas une ſeule pirogue ſur la côte. Cette isle nous fit plaiſir, parce que nous eſpérions y trouver des rafraichiſſemens & nos malades la guériſon. J'allai reconnaître la côte, & y chercher de l'eau & un lieu propre à faire du bois: les Indiens nous inviterent à deſcendre, & j'abordai, quoiqu'avec difficulté: je diſtribuai des étoffes, des médailles, &c. ils voulaient mettre notre bateau ſur la grève, nous nous y refuſâmes; ils nous firent ſigne de remonter la baie, nous y conſentîmes & ils nous ſuivirent ſur le rivage. Je débarquai enſuite ſur une grève d'un beau ſable, en préſence d'une multitude, tenant un rameau verd à la main, accompagné d'une ſeule perſonne; ils me reçurent de l'air le plus honnête & le plus obligeant: l'un d'eux leur fit faire un demi cercle autour de l'avant du bateau & ne ſouffrit pas qu'on paſſât cette ligne. Je le comblai de préſens, j'en fis aux autres, & leur demandai par ſignes de l'eau fraiche: j'eſperais voir la ſource où ils la puiſeraient; mais ils l'allerent

chercher dans une maiſon, & l'apporterent dans un vaſe de bambou. Je demandai des rafraichiſſemens; on m'apporta une igname & des noix de cocos. J'étais cependant inquiet de les voir armé de flèches, d'arcs, de dards, de maſſues, de piques, & par cette raiſon j'avais l'œil ſur les actions & même ſur les regards de leur chef. Je le vis m'exhorter par ſignes à mettre le bateau à ſec ſur le rivage, & balancer à recevoir les clous que je lui offrais. Je m'approchai alors du canot en leur faiſant entendre que j'allais revenir; mais ils ne voulaient pas que nous nous ſéparaſſions ſi vite : au moment où nous voulions monter à bord, les uns eſſayerent de porter le bateau ſur le rivage, & les autres ſe jetterent ſur les rames pour les arracher aux matelots. Je leur préſentai le bout de mon fuſil & ils lâcherent priſe; mais un inſtant après, ils recommencerent à faire des efforts pour hâler notre bateau. Les ſignes & les menaces ne les contenant plus, je voulus tirer ſur le chef qui dirigeait tous leurs mouvemens, mais l'amorce brula ſans que le coup partit, & alors ils firent pleuvoir ſur nous une grêle de pierres, de dards & de flèches. Je fus dans la néceſſité d'ordonner de tirer : deux décharges ſuffirent à peine pour les chaſſer du rivage, & de derriere les arbres & les buiſſons,

ils continuerent à nous jetter des pierres, & quelquefois ils s'avançaient pour nous lancer des dards : quatre étaient reſtés ſans mouvement ſur le rivage, mais deux ſe ranimerent & ſe trainerent dans les buiſſons. Nous eûmes auſſi deux bleſſés.

Nous arrivâmes à bord & alors je fis lever l'ancre pour mouiller plus près du rivage. Toute la côte occidentale était couverte de palmiers qui paraiſſaient différens des cocotiers. Dans ce moment des inſulaires nous montrerent deux rames que nous avions perdues dans le démêlé ; je regardai cet acte comme un ſigne heureux ; cependant pour leur faire mieux ſentir notre pouvoir, je fis tirer une piece de quatre qui les fit cacher promptement & ils ne reparurent plus. J'avais à peine levé l'ancre qu'il s'éleva une briſe du nord dont je réſolus de profiter pour viſiter l'iſle plus au ſud.

Les inſulaires nous parurent différer des Mallicolois : ils ne parlent pas la même langue, ont la taille mieux proportionnée & les traits plus agréables ; leur teint eſt bronzé, leur viſage peint en noir ou en rouge, leurs cheveux bouclés & un peu laineux : les femmes ſont laides, & ont une jupe de feuilles de palmier : leurs maiſons ſont couvertes des feuilles de cet arbre.

En arrivant ſur la côte ſud-eſt, je vis une belle baie profonde dont les rives ſont baſſes, & le ſol voiſin revêtu de forêts touffues : ſa pente douce offre une grande étendue cultivée: la peninſule en forme de ſelle que je nommai *cap des Traitres*, la ſépare de celle où nous avions tenté de débarquer ; mais cette baie n'était pas à l'abri des vents comme l'autre. Plus au ſud-eſt paraiſſait une nouvelle iſle que nous réſolûmes de viſiter: on y voyait pluſieurs feux & l'un d'eux flamboyait comme la flamme d'un volcan. Nous fûmes près du rivage à une heure après minuit ; mais nous vîmes que nous avions doublé une iſle baſſe ſans nous en appercevoir, & une autre iſle élevée ſe préſenta vers le levant. Nous nous aſſurâmes alors que la flamme qui nous avait guidés durant la nuit, ſortait en effet d'un volcan: la colline d'où elle s'élance avait un cratere d'un rouge brun: une colonne de fumée pareille à un grand arbre, en jailliſſait de tems en tems; & ſa tète s'élargiſſait à meſure qu'elle montait: un bruit pareil à celui du tonnerre l'accompagnait: des colonnes d'une fumée tantôt blanche, tantôt d'un ſale-gris un peu rouge, ſe ſuivaient de près. Partout ailleurs que ſur le volcan, l'iſle eſt bien boiſée & couverte de verdure. Nous crûmes découvrir un port &

j'envoyai le fonder : nous appercevions des hommes, des habitations, des pirogues qui n'oferent s'approcher de nos bateaux. On fit fignal de bon mouillage, & il fallut y conduire le vaiffeau à la remorque. Quelques infulaires s'approcherent de nous à la nage, d'autres dans des pirogues ; mais ils fe tinrent d'abord à la diftance d'un jet de pierres ; puis ils devinrent plus hardis & s'approcherent pour faire des échanges : l'un d'eux jetta fur le vaiffeau des noix de cocos, & je lui donnai des étoffes & d'autres objets. Bientôt ils devinrent infolens & tenterent d'enlever tout ce qu'ils pouvaient atteindre ; les pavillons, les gonds du gouvernail, les bouées : des coups de fufil tirés en l'air n'eurent aucun effet ; un coup de canon les effraya, les fit fauter dans la mer ; mais quand ils virent qu'il ne leur était point arrivé de mal, ils revinrent nous braver : des balles qu'on fit fiffler à leurs oreilles les intimiderent affez pour les faire retourner au rivage : un vieillard qui n'avait point fui, endura notre feu & vint enfuite nous offrir fon amitié & des noix de cocos : il fit plufieurs voyages du rivage au vaiffeau pour nous apporter des rafraichiffemens. J'allai le foir defcendre à l'entrée de la baie. Les Indiens fe raffemblerent en deux corps, armés de

maſſues, de dards, de lances, de frondes & de pierres, d'arcs & de flèches, mais ils ne s'opposerent point à nous: je leur fis des préſens, ils nous donnerent des noix de cocos; je demandai du bois, ils nous montrerent des arbres, mais ſe tinrent toujours prêts à ſe défendre, ou à attaquer, & ils ſemblaient vouloir faire ce dernier lorſque nous revînmes à bord: alors ils ſe retirerent. Ces hommes étaient d'une ſtature moyenne, plus forts, mieux proportionnés que les Mallicolois; ils portaient une corde ſur le ventre qui ne les ſerrait pas avec force: les femmes paraiſſaient moins laides que les leurs: nous remarquâmes qu'ils exprimaient la même choſe par deux termes dont l'un répondait au langage des iſles des amis, & nous en conclûmes qu'ils ont des voiſins qui parlent cette langue. Ils nous apprirent que leur isle s'appelle *Tanna*.

Le ſoir nous vîmes briller la flamme du volcan qui de cinq en cinq minutes faiſait une exploſion violente: l'air était rempli de particules de fumée & de cendres qui nous affectaient les yeux: les agrêts, toutes les parties du vaiſſeau furent couvertes de cendres noires; elles couvraient auſſi la côte. Ce volcan était à deux lieues de nous.

Nous avions beſoin de bois & d'eau; j'appro-

chai donc le vaiſſeau du rivage pour faciliter les travaux & protéger les travailleurs. La pointe orientale du hâvre eſt baſſe & platte ; elle s'élève enſuite & préſente une colline remplie de plantations, & longue d'une lieue : à l'endroit où elle ſe termine, eſt une belle plaine revètue de plantations, bordée de rangées de collines agréables : au couchant, la plaine & la baie ſont environnées d'une colline eſcarpée de mille pieds de haut. Tandis que nous approchions à la remorque, les inſulaires arrivaient & ſe formaient en deux corps, armés comme le jour précédent. Le chef parut nous inviter à deſcendre : une pirogue venait de tems à autre au vaiſſeau porter en préſens des cocos & des bananes, & j'avais ſoin qu'on en fit à ceux qui la conduiſaient. Le vieillard était parmi eux, je lui fis entendre qu'ils devaient poſer les armes ; il jeta celles qui étaient dans ſa pirogue, je lui donnai une grande pièce d'étoffe rouge, & il porta ma requête aux autres avec leſquels il confera long-tems. Dans ces entrefaites, une pirogue où étaient trois Indiens s'approcha du vaiſſeau : l'un d'eux branlant ſa maſſue d'un air inſolent, en frappa les côtés du bâtiment, & commit divers actes de violence ; puis il offrit d'échanger ſes armes, & on lui deſcendit avec une corde ce qu'il en demandait ;

mais alors il ſe retira forçant de rames ſans vouloir les livrer ; on lui tira un coup de fuſil de chaſſe à dragées, puis quelques coups de mouſqueton, dont il parut peu s'inquiéter ; tous ſe jeterent dans l'eau, & ſe couvrirent de leur pirogue, nageant avec elle juſqu'au rivage : les inſulaires n'en devinrent que plus inſolens & commencerent à faire des cris & des huées. Après avoir placé le vaiſſeau comme je le voulais, je m'embarquai avec les ſoldats de la marine & un détachement de matelots, & je ramai vers le rivage : les deux corps avaient formé entr'eux un eſpace d'environ vingt toiſes dans lequel étaient placées des grapes de bananiers, une igname & deux ou trois racines : plus près de la grève, ils avaient planté quatre roſeaux : le vieillard nous encourageait à nous avancer ; mais ce qui nous était arrivé dans l'autre iſle, nous avait rendus plus prudens. Je fis ſigne aux deux diviſions de nous laiſſer un plus grand eſpace, & à poſer les armes : ils ne nous écouterent pas ; & le vieillard ne ſe fit pas mieux entendre : ils ſe rapprocherent encore davantage. Je voulais épargner le ſang ; & pour y réuſſir, je crus devoir leur faire peur. Je fis tirer un coup de mouſquet ſur une des diviſions, formée d'environ ſept cents hommes ; ils furent allarmés, mais ſe remirent bientôt, nous mena-

cerent, & l'un d'eux nous montra ſon derriere en ſe frappant les feſſes avec la main : c'était un défi : nous fîmes une décharge & le vaiſſeau en fit une auſſi : le rivage fut bientôt balayé. Le vieillard ne s'enfuit point & je reconnus ſa confiance par un préſent. Les habitans revinrent peu-à-peu, quelques-uns ſans armes, quelques autres refuſerent de les poſer que nous n'euſſions quitté les nôtres : nous reſtâmes donc armés : nous leur dimes de ne point paſſer des bornes que nous traçâmes & ils obéirent : les préſens que je leur fis enſuite, ne parurent rien changer à leurs diſpoſitions. Quelques-uns monterent ſur les cocotiers & nous en donnerent les noix ſans rien exiger ; mais j'étais attentif à leur faire toujours accepter quelque choſe en échange : ils nous prierent de ne plus tirer & parurent craindre de toucher à ce qui nous appartenait : je montrai à notre bon vieillard nommé *Paowang*, que nous avions beſoin de bois : il conſentit à ce qu'on en coupa, mais nous pria de reſpecter les cocotiers : quelques-uns d'entre nous voulurent herboriſer dans le bois ; de-là ils apperçurent un grand nombre de naturels qui entretenaient une communication avec les deux détachemens placés ſur la grève ; ils s'arrêterent & revinrent ſans avoir découvert que

deux eſpèces nouvelles de plantes ; ils nous refuſerent toujours de nous vendre des armes ; mais ils n'entreprirent point de nous nuire, ni de nous tromper. Nous revînmes diner à bord & les Indiens ſe diſperſerent. Aucun ne me parut avoir été bleſſé par nos décharges.

Nous redeſcendîmes pour faire de l'eau, & nous prîmes en trois coups de filets plus de trois cents livres de poiſſon. Quelques inſulaires ſe montrerent aſſis à l'ombre de leurs palmiers : ils ne vinrent point à nous & nous viſitâmes un peu le pays : la plaine était remplie d'arbres & d'arbriſſeaux, nous y trouvâmes encore quelqũes plantes nouvelles ; puis nous nous approchâmes des Indiens, & bientôt ils ſe rendirent près de nous ſans armes, & cauſerent comme ils le purent avec la plus grande cordialité. Nous revînmes à bord paſſer la nuit, pendant laquelle le volcan vomit des torrens de feu & de fumée, qui s'augmenterent encore par la pluie qui ſurvint : la fumée qui s'échappait en gros tourbillons épais, était teinte de jaune, d'orange, de cramoiſi & de pourpre, & elle ſe terminait en gris rougeâtre & brun : ces couleurs ſe répandaient ſur les champs & les forêts du pays.

Le lendemain, les inſulaires reparurent, mais en moindre nombre ; nous allâmes les joindre

après déjeuné : les vieillards ſurtout nous parurent diſpoſés à être nos amis ; les plus jeunes ſe montrerent encore inſolens : l'un d'eux plus inſolent que les autres, força un de mes lieutenans de lui lâcher ſon fuſil chargé à dragées & cette correction les rendit plus circonſpects. Nous retournâmes à bord, & ils ſe retirerent. Le vieillard vint ſur le vaiſſeau, en examina les différentes parties, puis regagna le rivage : il nous rapporta enſuite une hache que nos travailleurs avaient laiſſée dans le bois : ils ſemblerent nous demander la permiſſion d'aller dormir, comme s'il eût été malhonnête dans leurs uſages de laiſſer des étrangers ſans leur faire compagnie. Nous retournâmes faire encore de l'eau & du bois ; les inſulaires parurent reconciliés avec nous, & ils inviterent quelques-uns de nos gens à venir dans leurs cabanes, à condition qu'ils y viendraient nuds comme eux : ils nous vendirent des cannes à ſucre & des noix de cocos : ils s'aſſirent ſur les rochers près de nous, & l'un d'eux qui en paraiſſait reſpecté, changea de nom avec M. Forſter : nous causâmes ainſi en très-bonne intelligence & apprîmes pluſieurs mots de leur langue. Ils nous donnerent des feuilles de figues enveloppées dans des feuilles de bananier & cuites à l'étuvée, elles

avaient un goût agréable : les femmes, les enfans nous offrirent deux gros plantains ; mais telle était leur timidité qu'en tournant ſur eux nos regards, nous les faiſions fuir ; quelques-unes cependant avaient le ſourire ſur la bouche. Elles & les hommes portaient des pendans d'oreilles ; celles qui étaient mariées avaient des chapeaux de natte. Ils ne prenaient ce que nous leur donnions que lorſque nous l'avions poſé à terre.

Nous revînmes le lendemain ſur le rivage & nous y trouvâmes les Indiens qui, quoiqu'armés, ſe montrerent doux & honnêtes. J'engageai un jeune homme à venir à bord avec moi ; je lui montrai les différentes parties du vaiſſeau, mais rien n'arrêtait ſon attention : il n'avait jamais vu de chévres, ni de chiens, ni de chats, & il les prenait pour des cochons qu'il connaiſſait : je lui donnai un chien & une chienne : il revint m'apporter un coq, une petite canne à ſucre & des noix de cocos ; il ne voulut manger qu'un morceau de porc ſalé, mais il but un verre de vin. Ce jeune homme avait de beaux traits, de grands yeux très-vifs : ainſi que ſes compatriotes il n'avait pas la même facilité à prononcer que les Mallicolois. Nous fîmes quelques découvertes à terre ; telles étaient quelques nouvelles plantes & une ſource d'eau très-chaude.

Nous

Nous apprîmes du jeune homme, le nom des isles voisines : celle où nous avions eu un différent avec les insulaires, s'appellait *Irromanga*; l'isle basse que nous avions passée sans nous en appercevoir *Immer* : à l'orient de Tanna était celle d'*Irronan*, au sud celle d'*Anattom* : à table il se montra décent; mais un petit bâton qu'il portait dans ses cheveux huilés & peints, lui servait de fourchette. Dès que nous fûmes retournés à terre, il voulut avec quelques-uns de ses amis, me mener vers leurs habitations; mais des officiers qui vinrent me joindre, leur causerent de l'ombrage, & nous retournâmes au rivage; ils voyaient avec inquiétude nos excursions dans la contrée. Notre ami Paowang nous apporta dans ce moment un présent de fruits porté par vingt hommes, quoique deux l'eussent aussi aisément fait que vingt; j'en payai les porteurs. Je me rapprochai du jeune homme qui paraissait honteux de ne m'avoir rien donné en retour de mes deux chiens; mais la nuit tombait & bientôt nous nous séparâmes. Ces insulaires me donnerent à entendre qu'ils mangeaient de la chair humaine, & ce n'est pas la nécessité qui les y contraint, car ils ont des poules, des cochons, des racines & des fruits en abondance : il est vrai que nous ne leur en

vîmes point manger : ils pratiquent aussi la circoncision.

Une partie d'entre nous étaient parvenus dans les bocages qui bordent la colline située à l'orient ; ils étaient formés par des cocotiers, & plusieurs espèces de figuiers : on y vit des hangars pour des pirogues, mais point d'habitations. Ils parvinrent dans un autre moment sur les collines, au travers de clarieres enfermées de bois de tous côtés, & couvertes d'herbages du verd le plus brillant : au delà ils trouverent de vastes plantations de bananes, d'ignames, d'eddoès & de figuiers, enfermées par des murs hauts de deux pieds : des naturels qui les avaient suivis, les menerent sur une éminence d'où l'on voyait la mer & l'isle Annatom : son sol est élevé & elle leur parut avoir huit à dix lieues de tour. Cette promenade ne fit qu'irriter notre curiosité : nous pêchâmes au filet, & nous vîmes que les naturels ne savaient prendre le poisson qu'à coups de trait, lorsqu'il s'élance au dehors de l'eau : ils témoignent leur admiration, leur dégoût ou leur desir par le même mot, mais prononcé avec lenteur ou avec vitesse, & souvent en faisant claquer leurs doigts.

M. Walles, suivi de deux ou trois personnes pénêtra, dans la contrée jusqu'à un hameau

isolé où il reçut beaucoup de civilité des habitans : nos excursions ne parurent plus leur faire de la peine ; mais une imprudence de nos travailleurs faillit à rompre cette union naissante : on leur jetta quelques pierres, ils répondirent par des coups de fusil, & la crainte s'empara pour un moment des insulaires ; mais nous employâmes tous nos soins pour la dissiper, & pour prévenir ces accidens. Ils se retirerent cependant plus avant dans le pays, & il n'en paraissait que très-peu sur la grève : nous profitâmes de leur retraite pour visiter la plaine qui était derriere l'aiguade ; on y trouva des étangs où ils avaient planté beaucoup d'eddoès : des bocages de cocotiers, semés d'arbrisseaux, habités par différens oiseaux, sur-tout par des attrapes-mouches, des bouvreuils & des perroquets ; on y vit des noiers qui fourmillaient de pigeons de diverses espèces : deux naturels vinrent dire que l'un d'entre nous avait tué deux de ces pigeons ; ils nous le firent entendre dans une langue qui nous parut la même que celle des isles des Amis, parce qu'ils avaient observé que nous l'entendions mieux que la leur : ils nous apprirent qu'on parlait cette langue à *Irronam*, à sept ou huit lieues au levant de Tanna.

Nous fîmes encore une excursion, & nous

pénétrâmes dans la plaine à une lieue loin du bord : nous rencontrâmes peu d'habitans, beaucoup d'oiſeaux, quelques plantations de bananes & de cannes à ſucre, mais nous ne vîmes point de maiſon, & la plus grande partie du terrain était en friche : à l'extrêmité de la plaine, nous vîmes une vallée longue & ſpacieuſe où nous entendions un cri confus d'hommes, de femmes & d'enfans ; mais elle était ſi couverte de bocages que nous ne pûmes voir ni habitans, ni cabanes. Le lendemain 11 Août, le volcan gronda d'une manière terrible ; il pouſſait juſqu'aux nues des torrens de feu & de fumée & ſouvent des pierres d'une groſſeur prodigieuſe : il éclairait encore les nuages lorſque nous deſcendîmes ſur la grève où nous trouvâmes peu d'habitans : nous viſitâmes la partie occidentale & montâmes à travers les plus jolis bocages qui répandaient une odeur parfumée & rafraichiſſante : des fleurs les embelliſſaient ; les liſerons enlacés juſqu'aux ſommets des arbres les ornaient de guirlandes bleues & pourpres : aucune plantation, aucun inſulaire n'y frappa nos regards. Après différens détours, nous atteignîmes une clariere environnée des arbres les plus charmans de la forêt ; mais où une vapeur de ſoufre s'élevait du terrain & rendait la cha-

leur plus incommode: un nuage léger s'élevait ſans ceſſe d'un petit monticule voiſin; la terre y était ſi chaude que nous pouvions à peine y tenir le pied. Plus haut, nous découvrîmes deux nouveaux cantons d'où s'exhalaient des vapeurs ſoufrées, mais moins fortes: le ſoufre y donnait à la terre une teinte verdâtre; nous y recueillîmes de l'ocre rouge.

Le volcan devint alors plus bruyant que jamais, & la vapeur des lieux où nous étions devint auſſi plus abondante. Plus haut encore, nous trouvâmes différentes plantations; enfin nous parvinmes au ſommet de la colline & nous deſcendîmes de l'autre côté par un chemin étroit entre des haies de roſeaux. Bientôt nous apperçumes le volcan entre les arbres, il était encore à deux lieues de nous; les maſſes de rochers qu'il lançait parmi des tourbillons de fumée, étaient auſſi groſſes que le corps de notre longue chaloupe: nous voulions nous en approcher encore, lorſque nous entendîmes des Indiens qui ſoufflaient dans de grandes conques dont ils ſe ſervent pour ſonner le tocſin; ces ſons nous firent retourner ſur nos pas. Quelques-uns des inſulaires nous rencontrerent & parurent ſurpris de nous trouver ſi avant dans leurs retraites; nous les priâmes de nous apporter quelque choſe à

boire; mais ils s'en allerent ſans paraître faire attention à notre demande; un quart d'heure après des hommes, des femmes, des enfans nous apportèrent des cannes à ſucre & des noix de cocos; nous bûmes le ſuc de ces végétaux & fimes des préſens à ces hôtes hoſpitaliers qui nous quittèrent fort contens. Nous revinmes au rivage où les naturels avaient commencé à nous vendre des ignames, des bananes, des cocos & des cannes à ſucre, & nous eſpérions en obtenir davantage: ils ne recevaient en échange que des morceaux de pierre néphretique de la nouvelle Zélande, des nacres de perle, des écailles de tortues: à ce ſeul prix, ils conſentirent à nous donner quelques-unes de leurs armes.

Nous ſuivîmes enſuite la côte vers la pointe orientale; tandis que quelques Indiens nous parlaient, nous en vîmes un derriere un arbre qui tendait ſon arc pour nous lancer un trait: dès qu'il vit qu'un fuſil ſe dirigeait ſur lui, il jeta ſes armes dans le buiſſon & ſe traîna à quatre vers nous; peut-être ne nous menaçait-il que par jeu. Comme nous allions traverſer la pointe, les naturels ſe précipitèrent autour de nous, & nous dirent par ſignes qu'on nous tuerait & nous mangerait; comme nous paraiſſions ne pas les comprendre, ils nous montrè-

rent comment ils tuaient un homme, coupaient ſes membres, ſéparaient la chair des os, puis mordirent leurs bras pour exprimer plus clairement ce qu'ils voulaient faire entendre. Alors nous tournâmes le dos à la pointe, & approchâmes d'une hutte d'où pluſieurs ſortirent armés, & nous rebrouſſâmes encore. Ce qui excitait cependant notre curioſité, était un motif aſſez puiſſant. Tous les matins, à la pointe du jour, nous entendions de ce côté un chant ſolemnel & lent, que nous croyions être un acte religieux, & les efforts des naturels pour nous en éloigner, confirmaient nos ſoupçons. Nous montâmes ſur une colline platte, peu éloignée de la pointe: arrivés au ſommet, nous nous trouvâmes dans une plantation ſpacieuſe de bananiers, entremêlés d'arbres touffus & de cocotiers, ſéparés des autres par des haies de roſeaux: là les Indiens reïtérèrent leurs menaces & leurs démonſtrations; nous aurions été obligés de nous retirer, ſi Paowang ne nous avait rencontrés & conduits le long du bord de la colline où nous vîmes différentes eſpèces de figuiers qu'on y cultive pour leurs feuilles comme pour leurs fruits: l'un donne une figue, dont la peau eſt laineuſe, & dont la pulpe eſt cramoiſie: l'Yamboos ou *Eugenia*, fruit fondant & ra-

fraichiſſant de la groſſeur d'une poire, croît auſſi en abondance ſur de grands arbres : nous y obſervâmes quelques choux palmiſtes. Plus loin était une ſavanne ſur les bords de laquelle étaient trois habitations : des arbres élevés, parés d'un riche feuillage, cachaient cette retraite : dans un coin de la prairie, un immenſe figuier ſauvage dont les branches s'étendaient à plus de cent pieds de tous côtés, faiſait un effet pittoreſque : à ſon pied vigoureux était aſſiſe une famille, autour d'un feu où elle rotiſſait des bananes & des ignames : elle s'enfuit à notre vue & revint à la voix de Paowang ; mais les femmes & les filles ne nous regarderent qu'au travers des buiſſons. Nous nous aſſimes avec eux & partageâmes leurs proviſions : leurs cabanes n'étaient que de grands hangards ouverts de deux côtés & dont le toit aigu deſcend juſqu'à terre : leur conſtruction eſt très-ſimple ; des nattes, des cocos les couvrent ; on n'y voit ni meubles, ni utenciles, le plancher eſt revêtu d'herbes ſeches ; la fumée en noircit l'intérieur, & on y remarque pluſieurs foyers & pluſieurs treillis ſuſpendus où ils conſervent des noix de cocos : tous les préſens que nous leur avions fait ; toutes leurs richeſſes étaient étalées ſur les buiſſons ; elles y ſont en ſureté, parce que les inſu-

laires ont de la bonne foi : aussi ne nous vola-t-on rien tout le tems que nous fumes à Tanna.

Les naturels voyant que nous ne leur faisions point de mal, que nous ne leur prenions rien, se familiariserent avec nous ; nous leur donnâmes des médailles, des rubans, des mouchoirs d'étoffe d'O-Taiti qui nous concilièrent leur affection : nous apprîmes leurs noms, & ils étaient transportés de joie, quand nous les appellions. Nous les quittâmes en leur faisant de tendres adieux, ainsi qu'au bon vieillard qui nous donna des guides. Chemin faisant, nous leur dîmes que nous aimerions boire le jus des noix des cocotiers qui étaient sur la grève, & tout de suite, ils nous menerent par un autre sentier vers des palmiers où ils cueillirent des noix qu'ils nous offrirent avec bonté, & dont le jus était bien meilleur que celui des fruits des cocotiers qu'on trouvait près de la grève : ceux-ci étaient abandonnés à eux-mêmes : les premiers étaient cultivés avec soin & delà venait la différence. Nous retournâmes ensuite au rivage, & après avoir récompensé nos guides, nous revinmes coucher à bord.

Le volcan attirait toujours notre attention : agité de convulsions, il vomit tout le jour des tourbillons de cendres noires, qui examinées de

près, furent reconnues pour des ſchorls en forme d'aiguilles à demi-tranſparentes, tout le pays en était couvert, la végétation en était plus vigoureuſe, & pluſieurs plantes prennent à Tanna deux fois leur hauteur ordinaire, leurs feuilles ſont plus larges, leurs fleurs plus grandes & leur parfum plus fort : telles ſont les productions de toutes les terres volcaniques. Nous réſolûmes de viſiter encore la ſolfaterra que nous avions déja vue; nous y parvînmes bientôt & trouvâmes les inſulaires qui nous avaient ſi bien traités le jour auparavant : le thermomètre de Fahrenheit qui dans l'air libre ſe tenait à 80 degrés, monta rapidement au 170, quand nous en mîmes la boule dans la terre : les naturels nous avertirent que ſi nous creuſions la terre, elle s'enflammerait. Plus haut, nous trouvâmes d'autres endroits fumans : là nous fûmes regalés encore par nos bons hôtes avec des cannes de ſucre & des noix de cocos; puis nous montâmes plus haut, eſpérant de mieux voir ce qu'ils appellaient l'*Aſſoor;* mais les Indiens, pour nous éloigner de leurs habitations, nous indiquerent un ſentier qui, contre notre attente, nous mena ſur le rivage, près du lieu d'où nous étions partis. L'après midi nous fîmes encore quelques excurſions ſur la colline platte, où nous vîmes de nouveau l'iſle Anna-

tom ; un insulaire tournant son doigt un peu au nord, nous dit qu'il y avait une autre isle nommée *Eetonga* ; ce qui nous confirma dans l'idée que ce peuple communique avec les isles des Amis, car ce nom paraît être celui de *Tonga-Taboo*, que les voisins nomment aussi *Eetonga-Taboo*, ou du moins celui de quelque isle située entre ce petit archipel & Tanna, qui en facilite la communication aux insulaires : nous revinmes sur la baie, où nos matelots avaient pris deux cent cinquante livres de poisson, plusieurs albicores & des cavalhas d'une dimension prodigieuse : on avait pris aussi la veille deux poissons de l'espèce de ceux qui nous avaient empoisonnés, mais ceux-ci ne firent point de mal à ceux qui en mangerent ; ce qui prouve que les premiers n'avaient été vénéneux que pour avoir mangé des herbes qui l'étaient.

Les insulaires continuaient à nous vendre des ignames, mais ils ne recevaient en échange que de l'écaille de tortue dont nous n'avions pas fait des provisions, ne prévoyant pas qu'elles pussent jamais nous être utiles ; Paowang lui-même n'admira rien de toutes les richesses que nous étalames à ses yeux : il n'y eut qu'un clepsydre qui attira ses regards quelques instans. Nous allions à terre tous les matins pour faire des

découvertes, & les naturels ne faiſaient plus autant attention à nous. Nous obſervâmes un jour un habitant, coupant un arbre de la groſſeur de la cuiſſe avec une hache de pierre : entrepriſe aſſez laborieuſe avec un tel outil ; nous vîmes cette hache, elle était ſemblable à celles dont ſe ſervent les inſulaires des iſles de la Société & des Amis : le tranchant était ſemblable à un baſalte : le Tannien en avait une autre à laquelle un coquillage briſé était attaché en forme de tranchant : nous pourſuivîmes notre chemin ; ſuivis par de petits garçons, tuant quelques petits oiſeaux, raſſemblant de nouvelles plantes, parmi leſquelles il en était de très-odoriférantes : on y remarqua le *Catappa* dont les noix ont une amande excellente, double en groſſeur de l'amande ordinaire : les petits garçons les caſſaient & nous préſentaient l'amande ſur des feuilles vertes : ils étudiaient nos mouvemens pour nous ſervir. Nous apperçûmes près des huttes des volailles & des poiſſons bien nourris, des rats courant ſur le chemin, & qui font beaucoup de dégâts dans les plantations de cannes à ſucre. Nous apperçûmes des huttes de pêcheurs ; mais elles étaient ſans filets, ſans habitans, ſans poiſſons ; il n'y avait que des dards. Quand nous voulûmes approcher de la pointe dont les inſulaires nous

avaient détournés peu auparavant, nous les vîmes de nouveau nous prier de ne pas aller plus loin, & nous répeter qu'ils mangeaient de la chair humaine. En retournant ſur nos pas, nous leur fîmes beaucoup de plaiſir : ils nous conduiſirent par un ſentier nouveau au travers de fertiles plantations ; les petits garçons couraient devant nous, lançant des pierres avec adreſſe, & un roſeau verd comme un dard ; ils le lançaient avec tant de juſteſſe & de force qu'ils frappaient le but & que le roſeau entrait d'un pouce dans le bois. Différens détours nous reconduiſirent aux habitations où les femmes grillaient des ignames & des eddoès ſur un feu allumé au pied d'un arbre. Nous nous aſſîmes & eſſayâmes de cauſer avec ces Indiens ; nous recueillîmes pluſieurs mots de leur langue, & nous ſatisfîmes leur curioſité ſur nos habits, ſur nos armes, &c. d'autres accoururent & parurent charmés de nous voir converſer familiérement autour d'eux : ils nous prierent de chanter, nous chantâmes : les chanſons les plus gaies leur plaiſaient le plus, mais les tons ſuédois du Docteur Sparmann furent univerſellement applaudis : nous les priâmes de chanter à leur tour, & l'un d'eux commença un air très-ſimple, mais harmonieux qui embraſſait un plus

grand nombre de notes que ceux d'Otaïti ou de Tonga-Taboo, un ſecond nous fit entendre un air plus ſérieux : c'était le ton de ce peuple & rarement on le voyait rire : ils nous montrerent un inſtrument compoſé de huit roſeaux dont la groſſeur décroiſſait en proportion réguliere & comprenait une octave ; dans ce moment, on nous offrit des fruits ; ce qui détourna la converſation ſur cet objet.

De retour ſur la grève, nous y trouvâmes pluſieurs habitans raſſemblés, & parmi eux des femmes qui portaient leurs enfans dans un ſac de nattes ſur le dos : nous y vîmes un panier d'oranges vertes & nous fûmes charmés d'y trouver ce fruit. Une femme nous donna un pouding, dont la croute était de bananes & d'eddoès, & l'intérieur de feuilles d'okra mêlées à des amandes de noix de cocos : il était d'un excellent goût. Nous allâmes enſuite dans les huttes qui ſont ſur la colline platte : le pere d'une de ces familles, homme de moyen âge & d'une figure intéreſſante, nous pria encore de chanter ; nous chantâmes, & nous lui fîmes ſentir que la différence de nos airs venait de ce que nous étions de différens pays. Alors ils engagerent un vieillard natif d'Irromanga de nous amuſer par ſes chants : il commença une chanſon

pendant laquelle il fit différens gestes qui divertirent les spectateurs ; son chant était différent de celui des insulaires de Tanna, & n'était point désagréable, ni discordant. Après qu'il eut cessé de chanter, il nous parut qu'on lui parlait dans sa langue, & qu'il ne savait pas celle de Tanna, peut-être avait-il apporté dans cette isle le bois dont ses habitans font leurs massues, car ils le tirent d'Irromanga : ce vieillard n'était point différent de ceux de Tanna ; il avait leur physionomie ; il s'habillait & s'ornait comme eux : il était d'un caractere gai, & riait plus facilement que nos bons insulaires. Pendant qu'il chantait, les femmes sorties des cabanes avaient formé un petit groupe autour de nous : plus petites que les hommes, elles portaient des jupons tissus d'herbes & de feuilles : celles qui avaient fait des enfans, ne conservaient aucune des graces de leur sexe, & leur jupon touchait à la cheville du pied : les jeunes filles avaient des traits agréables, un sourire touchant, des formes sveltes, des bras d'une délicatesse particuliere, le sein rond & plein : elles n'étaient couvertes que jusqu'aux genoux. Leurs cheveux bouclés flottaient sur leurs épaules, ornés par une feuille de banane qui relevait la noirceur de leur teint : elles avaient des anneaux d'écailles de tortues à leurs

oreilles, & plus elles étaient vieilles, plus elles étaient chargées d'ornemens: elles obéiſſaient au moindre ſigne des hommes qui n'avaient pour elles aucun égard. Cependant les peres aiment leurs filles, ils les careſſent & reſſentent vivement le plaiſir qu'on leur fait.

Nous reſtâmes avec ces inſulaires juſqu'au coucher du ſoleil; & pour nous amuſer, ils chanterent, ils firent des tours d'adreſſe, ils lancerent leurs traits en l'air ou contre un but, & parerent le dard de leurs antagoniſtes avec leur maſſue. Avant notre départ, les femmes allumerent des feux aux environs & apprêterent leurs ſoupers: les hommes accoururent pour s'y chauffer, comme ſi l'air frais du ſoir affectait vivement leurs corps nuds. Pluſieurs avaient une tumeur ſur la paupiere ſupérieure, & nous l'attribuâmes à la fumée dans laquelle ils ſont toujours aſſis. Pour nous qui avions des habits, nous errâmes dans des bois déſerts juſqu'à la fin du crépuſcule: un nombre prodigieux de chauve-ſouris ſortaient de chaque buiſſon, mais nous eſſayâmes en vain d'en tuer, parce que nous ne les voyions que lorſque nous étions très-près.

Le lendemain, nous partîmes pour reconnaître le volcan d'auſſi près qu'il nous ferait poſſible.

Nous

Nous prîmes le chemin d'une des crevaſſes d'où s'exhalait la fumée : en y arrivant, nous plaçâmes encore la boule du thermomètre dans la terre, & il monta au 210°: en l'ôtant, il deſcendit au 80: cette ſolfaterre eſt élevée de quarante toiſes au-deſſus du niveau de la mer; la terre était d'une odeur ſulfureuſe, la ſurface formait une légère croute ſur laquelle on voyait du ſoufre, & une ſubſtance vitriolique d'un goût d'alun: autour croiſſaient des figuiers qui étendant leurs branches, ſemblaient ſe plaire dans leur ſituation. Nous continuâmes de monter par une route ſi couverte d'arbres ſauvages, d'arbuſtes & de plantes que les fruits à pain & les cocotiers ſe trouvaient en quelque maniere étouffés : de diſtance en diſtance on trouvait des maiſons, des habitans, des terreins cultivés depuis plus ou moins de tems : le défrichement doit y être pénible par le défaut d'inſtrument : ils coupent les petites racines & les brulent en mettant le feu aux petites branches : le ſol en quelques endroits eſt un riche terreau noirâtre : ailleurs c'eſt un composé de cendres du volcan & de débris de végétaux : nous rencontrâmes deux Indiens dont l'un voulut nous écarter de notre route, en nous en montrant une oppoſée; l'autre nous défendre l'entrée d'un chemin; nous

ſurmontâmes ces obſtacles, & montant ſur une colline élevée, nous vîmes pluſieurs montagnes entre nous & le volcan : ne pouvant trouver de guides, nous réſolûmes de retourner ſur le rivage. A peine avions-nous fait quelques pas, que nous rencontrâmes une trentaine d'Indiens qu'on avait probablement raſſemblés pour nous empêcher de pénétrer dans la contrée : les vieillards nous montrerent des intentions pacifiques ; les jeunes gens nous menacerent : mais nous voyant revenir ſur nos pas, ils nous laiſſerent le chemin libre ; puis ils nous guiderent & nous accompagnerent, nous inviterent à nous repoſer, nous préſenterent des noix de cocos, des bananes, des cannes à ſucre, & porterent ſur le rivage ce que nous ne pûmes manger. Ainſi ce peuple ſe montrait honnête & hoſpitalier, quand nous n'excitions point ſa jalouſie : nous ſentions qu'il leur était difficile de voir ſans inquiétude des étrangers deſcendre ſur leurs côtes & pénétrer dans l'intérieur de leur pays. Nous n'aurions pu approcher du volcan ſans verſer du ſang : nous aimâmes mieux y renoncer.

Vers le ſoir, nous fimes un tour dans la contrée, de l'autre côté du hâvre : nous arrivâmes à un village d'une vingtaine de maiſons : quelques-unes ſont fermées aux deux bouts par une

eſpèce de treillage : on y voit auſſi de petites caſes conſtruites dans le centre des plantations, & ils nous firent entendre que c'était là qu'ils dépoſaient leurs morts: j'allai en viſiter une; un treillage régnait tout autour, & l'entrée en était ſi étroite qu'un ſeul homme pouvait y entrer à la fois; des nattes la bouchaient, & je voulais les écarter; mais mon conducteur m'en empêcha; on y avait ſuspendu une corbeille nattée dans laquelle était une igname grillée & des feuilles fraichement cueillies; j'y regardai malgré la répugnance que témoignait mon compagnon: il portait à ſon cou trois nœuds de cheveux attachés à un cordon: une femme qui était préſente en avait un pareil : je voulus les acheter; mais ils me firent entendre que c'étaient les cheveux d'un mort & qu'ils ne pouvaient s'en défaire : ainſi ils ſe rapprochent par leurs coutumes des habitans d'Otaïti & de la Nouvelle Zélande.

Nous trouvâmes près de leurs grandes maiſons quatre tiges de cocotiers rangées en quarrés, à trois pieds environ l'un de l'autre: c'était pour y faire ſécher les noix de cocos dont ces maiſons ſont preſque remplies, & qui s'y conſervent parce que l'air y a un libre paſſage: leurs habitations bien découver-

tes , font toujours à l'ombrage de quelques grands arbres. Cette partie de l'isle est ouverte & très-bien cultivée: les plantations étaient remplies de racines & de fruits. On cueillit dans cette course beaucoup de plantes des Indes orientales: nous y tuâmes un pigeon qui avait les côtés du bec couverts d'une substance rouge, & dans sa bouche & son gosier deux muscades avalées depuis peu, très-aromatiques encore, mais sans odeur: nous demandâmes l'arbre qui produisait ce fruit, on nous montra un jeune arbre dont nous cueillimes quelques feuilles; mais nous n'y trouvâmes point de fruits. Nous en étions à ces recherches, quand nous entendîmes des coups de fusil qui nous firent craindre quelque fâcheuse aventure : nous nous y rendîmes en hâte; tout y était tranquille. Le soir, nous descendîmes sur la côte orientale pour reconnaître la position des isles Annatom & Erronam ; mais notre gouvernail se rompit & par une négligence inconcevable, nous n'en avions point de rechange à bord, ce que j'avais ignoré jusqu'alors: je ne connaissais qu'un arbre qui pût nous servir, & j'envoyai des hommes pour l'abattre, mais bientôt on vint me dire que les Indiens & Paowang étaient mécontens: j'y descendis, je parlai à Paowang, je lui don-

nai un chien & une pièce d'étoffe; je lui expliquai notre beſoin: il parut ſatisfait ainſi que les Indiens qui étaient préſens, & ils nous accorderent ce que nous demandions. Je menai Paowang dîner avec nous; puis je retournai ſur la côte pour recevoir un chef qu'on m'annonçait comme le roi de l'iſle, & dont Paowang paraiſſait ſe ſoucier peu. Je fis un préſent à ce chef; ſa vieilleſſe ne l'empêchait pas d'avoir de la gaité & une phyſionomie ouverte; tout ce qui pouvait le diſtinguer du peuple conſiſtait dans l'eſpece de ceinture qu'il portait autour des reins; celles du peuple étaient d'un brun jaunâtre; celle du chef était bigarée de noir & de rouge, encore cette diſtinction pouvait venir du hazard; ſon fils était déjà âgé de trente-cinq ou quarante ans. Les habitans s'étaient raſſemblés en grand nombre ſur le rivage, quelques-uns furent inſolens, mais je crus devoir diſſimuler, parce que nous allions partir.

Dans une nouvelle promenade, nous eſſayâmes de tuer de gros perroquets à plumage noir rouge & jaune; mais les feuilles des figuiers ſur leſquels ils ſe juchaient, les mettaient à couvert de la dragée. Ces arbres ſont élevés ſur leurs énormes racines, le tronc qui ne commence qu'à dix ou douze pieds de la ſuperficie de la

terre, a ſouvent neuf pieds de diamètre; il ſemble former pluſieurs arbres qui ont crû enſemble & s'élancent à quarante pieds de la terre, avant de ſe diviſer en branches qui vont à la même hauteur & ſans ſe partager, former la tête de l'arbre à cent-cinquante pieds d'élévation. En ſuivant la plaine bordée d'arbriſſeaux remplis de liſerons, nous rencontrions de tems en tems de vaſtes champs de grands roſeaux (ſaccharun ſpontaneum) qui croiſſaient ſans culture; plus haut ſont des arbres où nous vîmes des perroquets ſauvages & une colombe inconnue aux naturaliſtes. Nous parvinmes à un chemin creux où des arbriſſeaux & des palmiers formaient de jolis feſtons ſur ſes bords; nous paſſâmes ſous un grand figuier de l'eſpèce qu'on revère à Ceylan & dans le Malābar, ſur lequel un nombre infini d'oiſeaux très-petits voltigeaient & mangeaient le fruit des rameaux les plus élevés. En revenant, nous vîmes des Indiens qui coupaient des baguettes pour ſoutenir la tige des ignames, & voyant qu'il avançait peu avec ſa hache à tranchant de coquilles, nous lui en fimes promptement un abbatis avec une des nôtres; les naturels admirerent cet inſtrument & nous auraient volontiers donné des armes en échange; mais nous voulions un co-

chon, & ils nous le refuſerent; ils ne nous en vendirent aucun durant notre relâche.

Sur le rivage je remarquai dans la foule le roi & ſon fils qui me parurent déſirer de venir dîner avec nous: je les pris dans ma chaloupe avec deux autres chefs dont l'autorité ne s'étend pas ſeulement à faire monter un ſujet ſur un arbre. Je leur fis faire le tour du vaiſſeau qu'ils admirerent: ils mangerent d'un puding de bananes & des légumes, mais à peine ils voulurent toucher aux ſalaiſons. Je les congédiai en donnant à chacun une hache, un grand clou & des médailles. Les naturels furent enchantés des égards que nous avions eu pour leurs chefs: il y avait parmi eux des femmes qui nous vendirent des paniers d'yamboos, pour du jade & des grains de raſſade: ils nous ſaluaient avec reſpect, nous faiſaient place dans les chemins, & quand ils ſavaient nos noms, ils nous nommaient avec un ſourire de ſalutation. Nous allâmes viſiter encore les ſources chaudes; nous trouvâmes qu'elles faiſaient élever le thermomêtre au 191°: nous y jettâmes des poiſſons à coquille & ils ẏ furent cuits en deux ou trois minutes: une piece d'argent en ſortit brillante après y être reſtée demie heure; le ſel de tartre n'y produiſait aucun effet viſible: des

eſpèces de poiſſons longs de deux pouces y vivent ; leurs nageoires pectorales y font l'office de pieds ; leurs yeux ſont placés près du ſommet de la tête ; ils ſont amphibies, du genre des blemmies & font des ſauts de trois pieds. Dans d'autres expériences ſur ces ſources, au tems de la marée baſſe, qui pouvait y influer, nous trouvâmes que le thermomêtre n'y montait plus qu'à 187° : nous le plongeâmes enſuite dans une ſource voiſine, au pied d'un rocher perpendiculaire qui touche au ſolfaterra, & d'où l'eau ſort en bouillonnant d'un ſable noir & court dans la mer : le mercure s'y éleva à 202°½. Peut-être le volcan échauffe ces ſources & les échauffe plus ou moins ; peut-être auſſi la vapeur qui s'éleve de la ſolfaterra, n'eſt-elle que celle de cette eau. Tous les endroits où la terre eſt échauffée, ſont élevés perpendiculairement de trois à quatre-cents pieds au deſſus de ces ſources & ſur la chaine des collines où ſe trouve le volcan ſitué ſur la pente ſud-eſt de la montagne : il a autour de lui des montagnes plus élevées du double. Il nous a ſemblé que dans les tems humides, il éprouvait des ſecouſſes plus violentes.

Le 19, le tems n'étant point favorable pour mettre à la voile, je redeſcendis à terre au

milieu d'une foule d'habitans. Je leur diſtribuai tout ce que j'avais ſur moi, les matelots s'occupaient alors à mettre ſur le bâteau de gros troncs d'arbres. Quatre ou cinq Indiens s'avancerent pour examiner où nous voulions les mener: mais la ſentinelle leur ordonna de ſe retirer au delà des limites fixées, & bientôt après le ſoldat lâcha ſon coup: les naturels prirent la fuite; j'accourus pour en retenir quelques-uns: l'un d'eux avait été bleſſé, deux autres le porterent près de l'eau pour laver ſa plaie, puis l'emporterent. J'allai avec le chirurgien viſiter le bleſſé: la balle lui avait caſſé le bras, & était entrée par les fauſſes côtes, dont l'une était rompue; ce malheur jeta les habitans dans la plus grande conſternation, & ceux qui étaient reſtés ſur le rivage coururent aux plantations, & en rapporterent des noix de cocos qu'ils mirent à nos pieds.

Tandis que nous déplorions cet accident, pluſieurs d'entre nous ſe promenaient dans le pays; ils voyaient les naturels émonder les arbres ou creuſer la terre avec une branche qui leur tenait lieu de béche, ou planter des ignames, chantant avec une douce mélancolie; ils admiraient les petits monticules & les vallées ſpacieuſes qui les environnaient: ils contemplaient avec ra-

viſſement la face ſombre des terres préparées pour la culture, la verdure uniforme des prairies, les teintes différentes & la variété infinie des feuillages : quelques arbres refléchiſſaient mille rayons ondoyans, tandis que d'autres formaient mille maſſes d'ombrages en contraſte, avec des maſſes de flots de lumiere qui couvraient tout le reſte. Les nombreux tourbillons de fumée qui jailliſſaient de chaque bocage, leur rappellaient l'idée de la vie domeſtique des habitans, les vaſtes champs de plantains leur préſentaient celle de l'abondance dont ils jouiſſent & de leur bonheur. La richeſſe du ſol eſt ſi prodigieuſe, que des palmiers couchés à terre, déracinés par les vents, avaient pouſſé de nouveaux branchages. Ils partaient pour ſe rendre à bord, lorſqu'ils rencontrerent un Indien : il s'enfuit à leur vue, & une femme qui n'avait pu le ſuivre, leur offrit d'une main tremblante & avec une extrême frayeur, un panier rempli d'yamboos; ils s'en étonnerent : d'autres inſulaires qui ſe tenaient derrière des buiſſons, remuaient leurs mains vers la grève & leur firent ſigne de s'y rendre. En ſortant du bois, ils en virent deux autres aſſis ſur l'herbe, tenant un de leurs compatriotes mort dans leurs bras : ils nous montrerent une bleſſure qu'il avait

au côté & leur dirent avec des regards touchans *Markom :* il eſt tué. Inſtruit de ce qui était arrivé, ils furent étonnés de la modération des inſulaires qui n'avaient penſé ni à ſe venger, ni même à leur témoigner du mécontentement. J'avais réſolu de punir rigoureuſement le ſoldat de marine qui avait tranſgreſſé mes ordres ; mais l'officier déclara qu'il avait donné des ordres par leſquels la moindre menace des inſulaires devait être punie de mort. J'étais loin de les approuver ; mais ils juſtifiaient le ſoldat, & je ne pus faire juſtice.

Nous partîmes dans la nuit, & au point du jour, on entendit dans le bois un bruit aſſez ſemblable à une pſalmodie ; nous n'avons pu en connaître la cauſe, mais de l'oppoſition conſtante des naturels au deſir que nous avions témoigné d'y aller, on en avait conjecturé que c'était un lieu conſacré au culte divin ; cependant cette raiſon ne me parait pas concluante, car les inſulaires témoignaient la même répugnance partout où ils ne nous avaient point vus encore : c'était un effet de leurs craintes, inſpirées, peut-être, par les attaques ſubites de leurs voiſins.

Il ne parait pas que ces inſulaires ſoient ſoumis à une forme de gouvernement : ceux qu'on y nomme des chefs, y ſont peu conſidérés ; des

vieillards, ſans avoir ce titre, le ſont autant qu'eux : chaque famille, chaque village parait indépendant, & dans le voiſinage du port, le peuple n'obéiſſait à perſonne. Il ne ſemble pas qu'on puiſſe compter plus de vingt-mille ames dans Tanna ; on y voit plus de forêts que de cantons cultivés : l'excellence du ſol y nuit à la culture ; elle y eſt moins néceſſaire, elle y eſt plus pénible, parce que les productions qu'on demande à la terre, ont beſoin d'être ſans ceſſe défendues contre celles que la nature y produit ſans ceſſe. Peut-être différentes nations ont peuplé cette iſle, & que delà vient la diverſité des langues qu'on y parle ; car nous y en avons obſervé trois différentes. Nous ne connaiſſons rien de leur religion, le chant ſolemnel dont nous avons parlé, eſt le ſeul acte qui puiſſe en faire ſoupçonner parmi eux : nous ne leur avons vu faire d'ailleurs aucune cérémonie, ni rien qui annonçât de la ſuperſtition. Le hâvre où nous mouillâmes, reçut le nom de port de la Réſolution ; il eſt commode pour faire de l'eau & du bois.

Nous fimes voile vers le levant pendant la nuit & le matin, par le tems le plus ſerein, nous ne découvrîmes aucune terre dans cette direction : nous tournâmes donc au midi, ſans découvrir non plus de terre : la côte méridio-

nale de Tanna nous parut très-escarpée, mais sans brisans; la contrée y paraissait aussi fertile que dans le voisinage du port & se montrait sous l'aspect le plus riant; nous tournâmes au sud-est. Nous vîmes les hautes terres d'Eromango, puis l'isle Sandwich; nous en longeâmes la côte pour gagner la pointe de Mallicolo: nous revîmes bientôt les isles Apée, Paoom, & Ambrym: nous cotoyâmes Mallicola dans cette côte opposée à celle que nous avions visitée, l'isle est basse, hachée de criques & de pointes, ou de petites isles. Les insulaires parurent en troupes sur plusieurs endroits de la plage, & quelques-uns seraient venus à nous dans leurs pirogues, si nous avions diminué de voiles: nous arrivâmes le soir à l'extrêmité septentrionale de l'isle, & dans ce moment nous en étions si près, que nous entendîmes les voix des habitans assemblés autour du feu. Dès que la lune put nous éclairer, nous portâmes au nord, & nous passâmes la nuit dans le détroit de Bougainville: la côte de Mallicolo était partout couverte d'arbres vers le nord; un peu plus au couchant, elle est agréablement diversifiée par des plaines dont il en est de cultivées: ce canton parait être d'une grande fertilité & bien peuplé. La partie septentrionale du passage est for-

mée par un amas d'ifles petites, boifées, peu élevées ; la plus méridionale eft la plus grande, elle a fix ou fept lieues de tour & nous la nommâmes St. *Barthelemi.* Delà nous vîmes une terre s'étendre au levant : nous y cinglâmes : la côte était efcarpée en quelques endroits, en d'autres on voyait des efpaces couleur de craie : un beau tems qui ne fe démentit point, nous montra tout le charme de ces payfages ; il fallait bien que quelque plaifir compenfât le défagrément d'être réduits aux provifions du vaiffeau, la plupart déjà gâtées. Nous découvrîmes une grande & profonde baie, qui nous parut être celle de S. Jaques & de S. Philippe, découverte par Quiros en 1606. Nous y entrâmes, & le calme nous y laiffa en proie à de groffes lames qui nous jetaient fur la rive où les habitans étaient raffemblés en grand nombre ; deux pirogues s'en détacherent ; mais nous ne pûmes les engager à s'approcher de nous ; au contraire, faifis d'une terreur fubite, ils ramerent vers la terre ; ils n'avaient pour vêtement qu'une ceinture à laquelle étaient attachées de larges feuilles qui les couvrent jufqu'aux genoux ; ils font noirs & ont les cheveux cotonnés : la terre, à plufieurs lieues dans l'intérieur des terres, s'élevait en collines médiocrement élevées, féparées

par de larges vallées peuplées & fertiles. Une brise qui s'éleva nous poussa du côté opposé à celui où la lame nous jetait: nous rasâmes la terre, & envoyâmes reconnaître la côte. Trois pirogues qui nous suivaient, s'approcherent assez pour recevoir ce que nous leur jetâmes avec une corde; mais elles n'aborderent point le côté du vaisseau: les hommes qui les montaient, étaient mieux faits que ceux de Mallicolo, ils paraissaient être d'une autre nation; ils n'en connaissaient point la langue, ni celle de Tanna. Quelques-uns avaient les cheveux longs, relevés sur le sommet de la tête & ornés de plumes: leur parure consistait en bracelets & en colliers: l'un d'eux avait une coquille blanche attachée sur le front; d'autres étaient peints d'un fard noirâtre: ils n'avaient d'armes que des dards & des harpons, avec lesquels ils dardent le poisson: ils nous donnerent le nom des isles voisines, mais ils ne nous dirent point celui de la leur: nous lui avons conservé le nom de *St. Esprit* que lui donna Quiros: ils se saisirent des clous avec empressement & en reconnurent le présent par une plante de poivre, symbole de paix & d'amitié. Dès qu'ils virent nos bâteaux, nous ne pûmes les retenir; ils s'éloignerent.

On découvrit au fond de la baie une jolie

riviere dont les eaux étaient assez profondes, pour que les bâteaux pussent y entrer, mais on ne trouvait point de fond à quelque distance du bord. Je crus devoir sortir de la baie durant la nuit, la contrée fut illuminée de feux du rivage au sommet des montagnes ; peut-être les habitans brulaient leurs terres pour faire de nouvelles plantations: l'herbe & les autres plantes y croissent en abondance jusqu'au bord de l'eau. Quiros avait raison d'exalter la beauté & la fertilité de ce pays : il parait en effet un des plus beaux du monde : comme c'est la plus grande terre, que nous eussions encore découverte, nous y aurions trouvé des richesses pour l'histoire naturelle, si nous avions pu y séjourner ; mais l'étude de la nature n'était que l'objet sécondaire de ce voyage.

Cette baie a vingt lieues de côte ; elle est partout sans fond, excepté près du rivage qui est élevé ; mais la plaine ne forme qu'une lisiere étroite au pied des montagnes, dont l'une s'élevant en amphithéâtre traverse toute la longueur de l'isle : partout on trouva une végétation animée : les pentes des monts sont embellies de plantations, les vallées y sont arrosées par des ruisseaux qui les fertilisent : le cocotier y domine sur tous les arbres.

Le 28 & 29 Août, nous eûmes des vents faibles & variables: nous profitâmes de toutes les occaſions où l'horiſon était clair, pour découvrir s'il ne reſtait pas d'autres terres; mais nous n'en vîmes plus: il nous parut probable que la terre la plus voiſine au nord, eſt l'iſle de la Reine Charlotte découverte par Carſeret, & elle en eſt à environ quatre-vingt dix lieues. Nous nous éloignâmes de la côte en faiſant voile au levant: nous vîmes ſur les côtés des montagnes des plantations d'arbres diſpoſées en allées de jardin & entourées de paliſſades. Nous doublâmes la pointe ſud-oueſt de l'iſle qui eſt baſſe & ſemble avoir des anſes bordées par de petites iſles, dont la chaine s'étend derriere celle de St. Barthelemi. Comme la saiſon me rapellait au ſud, je ne pus reſter plus long-tems pour mieux connaître les iſles de cet Archipel, que je nommai les nouvelles *Hebrides*: elles s'étendent dans un eſpace de cent vingt-cinq lieues, preſque du nord au ſud, entre le 10°, 4″, & le 14°, 29′ de latitude méridionale, le 175°, 48′, & le 172°, 8′ de longitude: la plus ſeptentrionale de ces iſles fut nommée *Pic de l'Etoile* par M. de Bougainville: celle du *St. Eſprit* en eſt la plus occidentale & la plus grande: elle a vingt-deux lieues

de long, douze de large, soixante de circuit. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit des autres. Leurs productions naturelles sont seules dignes de l'attention des voyageurs; leurs volcans, leurs végétaux, leurs habitans méritent des recherches plus approfondies que nous n'avons pu les faire dans les quarante-six jours, que nous employâmes à parcourir ces isles.

Au lever du soleil, le 1 Septembre, nous avions perdu toute terre de vue; nous nous préparions à traverser la mer du sud dans sa plus grande largeur, & quoique l'usage de la viande salée eût affaibli l'équipage, je ne me proposais de toucher à aucun endroit sur la route: de nouvelles découvertes ne me le permirent pas, & ce fut un bonheur peut-être. Trois jours après nous vîmes une terre inconnue jusqu'alors, qui changea tout mon plan de navigation: des ouvertures qu'on appercevait, nous firent douter si ce n'était point encore un amas d'isles: des tourbillons de fumée, nous annoncerent que cette terre était habitée; nous crumes même y voir un volcan; mais nous nous trompâmes: nous nous dirigeâmes d'abord entre le nord & le levant, & après nous être avancés l'espace de deux lieues, nous découvrîmes un passage qui avait l'apparence d'un bon canal;

je le fis ſonder ; nous y entrâmes bientôt après : car nos bâteaux y avaient trouvé quatorze à ſeize braſſes d'eau : nous nous aſſurâmes que les ouvertures qu'on avait cru voir, n'étaient qu'une terre baſſe, ſans interruption, excepté vers l'extrêmité occidentale où était une petite iſle nommée par les habitans *Balabea :* nous vîmes deux pirogues dont les Indiens ſe montrerent obligeans : le pays nous paraiſſait toujours plus ſtérile à meſure que nous approchions : il était couvert d'une herbe ſéche blanchâtre : les arbres étaient clair-ſemés ſur les collines, & ils reſſemblaient à des ſaules : au pied des collines était une bordure de terre, plate, revêtue d'arbres, & de buiſſons verds & touffus, entre leſquels s'élevaient quelquefois des bananiers ou des cocotiers. Nous y voyions auſſi des maiſons ſemblables à des ruches d'abeilles, rondes ou coniques, ayant un trou pour entrer. Après avoir un peu ſuivi le banc qui borde la côte, nous jettâmes l'ancre, & bientôt nous fumes environnés d'Indiens, la plupart ſans armes, & rempliſſant ſeize à dix-huit pirogues : nous leur deſcendîmes quelques bagatelles au bout d'une corde ; ils nous donnerent en échange du poiſſon pourri : deux monterent à bord, & les autres les ſuivirent : quelques-uns s'aſſirent à ta-

ble avec nous; ils mangerent des ignames dont nous avions encore quelques-unes; ils ſont preſque nuds; ils examinerent le vaiſſeau : les chevres, les cochons, les chiens, les chats leur étaient ſi inconnus qu'ils n'avaient pas de termes pour les nommer : ils faiſaient un grand cas des clous & des étoffes rouges : cette couleur leur plaiſait; leur langue n'avait aucun rapport avec aucune des différentes langues que nous avions entendues dans la mer du ſud : ils étaient grands, bien proportionnés; ils avaient les traits intéreſſans, la barbe & les cheveux noirs, friſés, preſque laineux : leur teint était un chatain foncé.

Nous allâmes à terre; nous débarquâmes ſur une plage ſablonneuſe où les habitans raſſemblés nous reçurent avec joie & avec ſurpriſe : je fis des dons à ceux que me préſenta un inſulaire qui s'était attaché à moi, c'étaient des vieillards ou des hommes conſidérés; il ne marqua aucun égard pour les femmes. Deux chefs firent faire ſilence & firent tour à tour une petite harangue à laquelle des vieillards répondaient en branlant la tête & par une eſpece de murmure. Nous nous mêlâmes enſuite dans la foule : pluſieurs affectés d'une eſpece de lépre avaient des jambes & des bras très-gros : ils n'avaient pour

vêtement qu'un cordon à leur ceinture & un autre autour du cou : un morceau d'écorce de figuier cache leurs parties naturelles : quelques-uns avaient ſur leur tête des chapeaux cylindriques, noirs, d'une natte très-groſſiere, ouverts aux deux extrêmités, ornés de plumes rouges autour, & de plumes noires de coq au ſommet ; leurs oreilles très-longues ſont fendues en deux, & ils y ſuſpendent des écailles de tortue.

Nous demandâmes de l'eau, & mon nouvel ami s'embarquant avec nous, fit ſuivre la côte l'eſpace d'une petite lieue ; elle était toute bordée de mangliers : nous entrâmes dans une riviere large de trente à trente-ſix pieds, qui nous mena au pied d'un petit village près duquel on nous montra une ſource d'eau douce : les environs étaient cultivés, plantés de cannes à ſucre, de bananiers, d'ignames & d'autres racines, arroſés par de petits canaux conduits avec art depuis le ruiſſeau : là étaient des cocotiers à rameaux épais, mais peu chargés de fruits : nous y entendîmes le chant des coqs ; nous y vîmes bouillir des racines dans un grand vaſe de terre cuite ; les femmes, les enfans venaient familierement autour de nous ſans montrer de défiance ni de mauvaiſe volonté : la ſtature des femmes eſt moyenne, leurs formes étaient un peu groſſieres ;

elles paraissaient robustes: leur habillement les faisait paraître accroupies : c'était un jupon court, ou une frange composée de filamens ou de cordelettes d'environ huit pouces de long, repliées plusieurs fois autour de la ceinture, placées les unes sur les autres en différentes rangées, qui les couvraient jusqu'à la moitié de la cuisse: elles portaient comme les hommes des coquillages, des morceaux de jade & des pendans d'oreilles: les huttes étaient coniques & de dix pieds de haut: la charpente était de bâtons entrelacés comme des claies, & couverte de nattes & de paille bien arrangée ; il n'y avait de jour que par la porte haute de quatre pieds: nous les trouvâmes remplies de fumée, sans doute pour en chasser les mousquites: elles étaient entourées de cocotiers, de cannes à sucre, de bananes & d'eddoes que l'eau couvrait. Nous cueillîmes une plante nouvelle sur les bords de la riviere: vers les collines, le pays paraissait stérile & désert; ça & là on y remarquait des cantons cultivés. Nous revînmes à bord avant le coucher du soleil.

Cette visite nous persuada que nous ne devions attendre aucun rafraichissement de ce pays; mais les habitans nous parurent d'un excellent caractere : ils nous visiterent le lende-

main : bientôt les ponts & toutes les parties du vaiſſeau en furent remplies ; quelques-uns armés de maſſues & de dards les échangerent contre des clous & des pièces d'étoffes : un ſeul nous apporta quelques racines : j'envoyai chercher une autre ſource d'eau douce, tandis que nous nous préparions à obſerver une éclipſe de ſoleil : nous réuſſîmes dans ces deux objets. Nous viſitâmes encore la contrée ; la plaine était revêtue d'un couche légere de ſol végétal ſur laquelle on avait répandu des coquillages & des coraux briſés pour la marner : une colline que nous gravîmes, préſenta des rochers compoſés de gros morceaux de quartz & de mica : il y croiſſait des herbes ſéches, hautes, clair-ſemées : des arbres grands, noirs à la racine, blancs ſur le tronc & les branches, avec des feuilles longues & étroites, étaient diſperſés à ſoixante pieds les uns des autres : c'était le *Mala-leuca-leucadendra* de Linnéus : on n'y voyait point d'arbriſſeaux : nous diſtinguions de là une ligne d'arbres & d'arbuſtes touffus qui ſe prolongeaient du bord de la mer au pied des montagnes.

Au bord du ruiſſeau où l'on rempliſſait nos futailles, nous vîmes un canton couvert de gramen, des plantes inconnues, une grande variété d'oiſeaux de différentes claſſes & preſque

tous nouveaux; mais ce qui nous plut davantage fut la bonté des habitans; leurs cabanes disperſées étaient ſous l'ombre épaiſſe du figuier, d'où le ramage des oiſeaux leur procurait des concerts charmans: ces arbres ont des racines rondes qui s'enfoncent en terre à quinze ou vingt pieds de l'arbre qu'elles ſoutiennent en l'air, formant une ligne droite élaſtique, comme la corde tendue d'un arc. Nous apprîmes quelques mots de leur langue; ils nous parurent doux, pacifiques, indolens, ne répondant que lorſqu'on les interroge. Les femmes étaient plus curieuſes. Ils ne parurent ni fâchés, ni étonnés de ce que nous tuions des oiſeaux: en quelques endroits nous vîmes le Malaleuca en fleurs, mais alors ſon écorce lâche crevait & montrait les eſcarbots, les fourmis, les araignées, les lezards qui s'y étaient cachés.

J'allai prendre une vue générale de la contrée; des inſulaires nous ſervirent de guides, & pluſieurs autres nous accompagnerent: après avoir atteint le ſommet de l'une des montagnes, nous vîmes la mer des deux côtés, ce qui nous montra que l'iſle n'avait que dix lieues de large dans cette partie. Parmi ces montagnes, on voyait une grande vallée où ſerpente une riviere dont les bords ſont ornés de plantations & de vil-

ſages: du lieu où nous étions, la plaine qui s'étend juſqu'à notre mouillage, les ſinuoſités des eaux qui l'arroſent, les plantations, les hameaux, la variété des groupes dans les bois, les écueils qui bordent la côte, tout nous offrait un enſemble pittoreſque: ailleurs on ne voyait que triſteſſe & ſtérilité: les montagnes ne ſont que des maſſes de rochers dont pluſieurs renferment des minéraux: le peu de terre qui les couvre eſt ſéche, brulée, parſemée d'une herbe groſſiere: ce pays reſſemble enfin ſous un grand nombre de points à la Nouvelle-Hollande. Nous deſcendîmes dans la plaine par un autre chemin, au travers de plantations dont la diſtribution annonçait du ſoin & du travail: le rocher partout le même dans notre route, était un mélange de quartz & de mica plus ou moins teint d'une couleur ochreuſe: plus nous approchions de la plaine, plus la hauteur des arbres augmentait. Sur une colline, nous vîmes des pieux enfoncés en terre, traverſés par des branchages ſecs: les inſulaires nous dirent qu'ils y enterraient leurs morts, & que chaque pieu marquait le lieu où l'on en avait dépoſé un. Près de là, ils nous apporterent des cannes à ſucre pour nous rafraichir, & nous n'en voyions aucune plantation auprès de nous. A midi, nous étions revenus de notre excurſion.

Nous trouvâmes au vaiſſeau un grand nombre d'Indiens qui l'examinaient & vendaient leurs armes & leurs ornemens : l'un d'entr'eux avait ſix pieds cinq pouces & portait ſur ſa tète un bonnet cylindrique qui le rendait plus grand encore : quelques-uns portent juſqu'à dix-huit pendans d'oreille d'écaille de tortue, d'un pouce de diamètre : ils nous vendirent une eſpece de ſiflet fait d'un morceau de bois brun poli, ayant la forme d'une cloche : il avait deux trous près de la baſe & un troiſième près de la corde qui le tenait ſuſpendu : ces trous ſe communiquaient, & en ſoufflant dans l'un, il ſe formait une eſpece de ſifflement dans l'autre. Ils n'eſſayerent jamais de nous voler aucune choſe, pluſieurs vinrent à la nage de plus d'un mille, & fendaient les flots d'une main en élevant une pique, tandis que de l'autre ils tenaient un morceau d'étoffe brune.

Nous deſcendîmes à terre, & trouvâmes une grande maſſe irréguliere de rocher, d'une pierre de corne, étincelante partout de grenats gros comme des épingles ; ce qui nous perſuada toujours mieux qu'il y avait des minéraux précieux dans cette iſle. Après nous ètre enfoncés dans un bois épais, nous rencontrâmes de jeunes arbres à pain qui n'étaient pas aſſez gros pour porter du fruit, & qui ſemblaient venir ſans culture : on y trouva

aussi une espece de fleur de la passion, qu'on croyait n'être indigene que de l'Amérique. Nous découvrîmes trois huttes environnées de cocotiers : à l'entrée de l'une d'elles était un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit à dix ans, dont il examinait la tête ; il avait à la main un morceau de quartz tranchant, dont il se servait pour couper les cheveux. Nous leur donnâmes des grains de verre noir, qui leur firent plaisir. Dans les deux autres réunies par des haies, étaient des femmes qui allumaient du feu sous un grand pot de terre, rempli d'herbes séches & de feuilles vertes, dans lesquelles de petits ignames étaient enveloppés. Elles nous presserent de nous éloigner ; nous le fîmes & revinmes un instant après leur offrir des grains de rassades qui leur firent grand plaisir ; mais elles nous prierent encore de partir. Nous tuâmes différens oiseaux curieux dont l'isle est remplie, & reparûmes sur la grève où des naturels nous porterent sur leurs épaules dans la chaloupe, parce que l'eau était basse : un morceau de l'étoffe d'Otaïti les récompensait : nous y vîmes des femmes qui s'amusaient à appeller nos matelots derriere les buissons, puis les fuiaient avec tant d'agilité qu'ils ne pouvaient les atteindre ; elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles avaient ainsi déconcerté leurs adorateurs.

Nous achetâmes un poiſſon harponné près de l'aiguade ; il était d'une eſpece nouvelle & reſſemblait à ceux qu'on nomme *ſoleil*, ſa tête hideuſe était grande & longue : ne ſoupçonnant point qu'il fut vénimeux, j'ordonnai qu'on l'apprêtât pour le ſoir ; mais on perdit du tems à le deſſiner & à le décrire ; on ne put en cuire que le foie, Mr. Forſter & moi en gouterent, & vers le matin nous ſentîmes une grande faibleſſe & de la défaillance : j'avais perdu le ſentiment du toucher ; un pot plein d'eau & une plume me paraiſſaient de même poids : on nous fit prendre l'émétique & la ſueur nous ſoulagea : un cochon qui en avait mangé les entrailles, fut trouvé mort. Les naturels nous parurent connaître ſa qualité vénéneuſe.

Teo-Booma, un des chefs de cette iſle, nous apporta un préſent d'ignames & de cannes à ſucre ; je lui offris deux jeunes chiens, l'un mâle, l'autre femelle, qui lui donnerent une ſi grande joie qu'il les conduiſit tout de ſuite à ſon habitation. J'envoyai des bâteaux pour deſſiner la carte de la côte, & quelques hommes pour couper des balais. Près du rivage, on remarqua un Indien auſſi blanc qu'un Européen ; mais il parait vraiſemblable que ſa blancheur venait de quelque maladie : nous en avons vu un autre

blanc comme lui, les cheveux blonds, le visage couvert de rousseurs : il n'avait aucun simptôme de faiblesse, aucun défaut dans l'organe de la vue.

Quelques-uns d'entre nous traverserent une partie de la plaine absolument en friche, couverte d'herbes séches & clair-semées ; un sentier les conduisit par un beau bois au pied de collines riches en nouvelles plantes, en oiseaux, en insectes : la plaine, la colline étaient inhabitées : au levant ils virent des maisons, près d'un marais, & quelques insulaires vinrent leur indiquer où ils enfonceraient moins dans la vase : les uns mangeaient des feuilles cuites à l'étuvée ; d'autres suçaient l'écorce des *Hibiscus Tiliaceus*, après l'avoir grillée ; elle était insipide, dégoûtante, peu nourrissante ; le besoin seul peut la rendre utile : le poisson supplée sans doute, au défaut des végétaux de l'isle : autour des cabanes roulaient des volailles apprivoisées, d'une grosse espece & d'un plumage brillant : quand ils passaient, les Indiens levaient les yeux, mais sans se déranger, sans rien dire : les femmes étaient plus gaies ; elles traînaient avec elles leurs enfans sur leur dos dans un sac : ils remarquerent que les buissons près du rivage, étaient plus remplis d'oiseaux que dans l'intérieur des terres, & c'est

ce qui les y retint. Ils virent un mondrain enclos de pieux : dans l'intérieur, il y avait d'autres pieux fichés en terre & garnis de gros coquillages : c'était là que les insulaires enterraient leurs chefs. Ils s'arrêterent devant quelques huttes où des insulaires étaient assis sans aucune occupation : les jeunes gens seuls se leverent à leur approche : quelques-uns leur dirent le nom de divers districts de l'isle : plusieurs d'entr'eux avaient les jambes grosses, dures, écaillées, mais cette expansion démesurée de la jambe ne paraissait pas les gêner beaucoup : ils y sentent rarement de la douleur : cette maladie qui est une espece de lépre, est une maladie particuliere aux climats chauds & secs. Ils observerent encore que les hommes n'ont point d'égards pour les femmes : qu'elles se tiennent toujours éloignées d'eux & paraissent craindre de les offenser, même par leurs regards & leurs gestes ; & que tandis que leurs maris s'occupaient à se reposer, elles traînaient sur leurs dos des fagots de bois à brûler.

Nos bateaux avaient été jusqu'à Balabea, & en revinrent peu instruits & très-fatigués : les habitans de cette isle leur avaient fait l'accueil le plus obligeant : comme on y pressait trop nos matelots, ils tracerent un cercle sur le sable & défendirent aux Indiens de le passer : ils se con-

formerent à cet ordre ; mais l'un d'eux qui avait des noix de cocos, preſſé par les nôtres qui en voulaient acheter, fit un cercle, s'aſſit au centre, & leur défendit d'y entrer : ils lui obéirent à leur tour : le pays était ſemblable à celui où nous étions, mais plus fertile & plus cultivé : on y voyait plus de cocotiers : les habitans ſont les mêmes & leur caractere eſt auſſi bon que ceux dont nous venons de parler : ils parlerent d'une grande terre qu'ils nommerent *Mingha*, dont les habitans ſont guerriers & leurs ennemis ; ils montrerent un *tumulus* ſépulchral où un de leurs chefs tués par des hommes de Mingha, était enſeveli : ils virent nos gens ronger un os de bœuf & ils s'éloignerent avec indignation, croyant qu'ils mangeaient de la chair humaine : on ne put les détromper, parce qu'ils n'avaient jamais vu de quadrupedes en vie. On y amaſſa une quantité prodigieuſe de coquillages nouveaux & curieux ; & pluſieurs plantes inconnues encore.

Je voulus laiſſer un porc & une truie dans cette contrée ; mais celui à qui j'avais remis le chien & la chienne n'avait point reparu, & j'en cherchai en vain un autre à qui je pus les remettre. Appercevant l'Indien qui nous avait ſervi de guide ſur la montagne, je lui fis entendre que je voulais laiſſer les deux cochons

ſur le rivage, & je les fis ſortir de la chaloupe: puis je les préſentai à un grave vieillard; mais ſécouant la tête, il me fit ſigne, ainſi que tous les autres, de les reprendre dans le bateau, parce qu'il en était effrayé : leur figure n'eſt pas en effet attrayante. Comme je perſiſtais, ils parurent délibérer entr'eux, & enſuite ils me firent dire de les envoyer au chef: nous nous y fîmes conduire, & nous le trouvâmes aſſis dans un cercle de huit ou dix perſonnes d'un âge mûr: je fus introduit avec mes cochons, on me fit aſſeoir, & alors je leur vantai comme je pus l'excellence de mes quadrupedes : je m'efforçai de leur faire entendre combien la femelle leur donnerait de petits, qui venant eux-mêmes à multiplier, en produiraient un nombre conſidérable. J'en exagérais la valeur pour les engager à en prendre grand ſoin, & je crois avoir réuſſi : on me préſenta ſix ignames & je revins à bord.

Je remarquai que le village voiſin de l'anſe où j'avais été conduit pour avoir de l'eau douce, était plus étendu que je ne l'avais d'abord cru : le terrein cultivé aux environs eſt aſſez conſidérable; la diſtribution en eſt réguliere, il y a diverſes plantations arroſées avec induſtrie : les habitans y plantent les racines d'eddoes

does de deux manieres : l'une dans un terrein horizontal qu'ils abbaiſſent au-deſſous du niveau, afin de pouvoir introduire ſur les racines autant d'eau qu'il eſt néceſſaire : l'autre ſur des planches bombées, larges de trois ou quatre pieds, hautes de deux, & ſur le ſommet de laquelle ils font couler l'eau dans une rigole étroite : le même courant arroſe pluſieurs planches : ces racines ne ſont pas toutes d'une même couleur, les unes ont meilleur goût que les autres, mais toutes ſont ſaines & nourriſſantes : les têtes fourniſſent un légume dont les naturels font uſage : ce ſont les femmes & les enfans qui les cultivent.

Derriere une maiſon formée de pieux, s'élevait une rangée de colonnes de bois ; le ſommet de chacune repréſentait une tête humaine groſſiérement travaillée : là était un vieillard ſolitaire qui nous fit entendre que c'était ſon tombeau.

Après avoir gravé ſur un grand arbre voiſin de l'aiguade, le nom de notre vaiſſeau, la date de notre arrivée, nous congédiâmes nos amis, & retournâmes à bord. Je fis tout préparer pour mettre à la voile le lendemain.

Nous levâmes l'ancre le 13 Septembre, au lever du ſoleil, avec un vent d'orient. En nous éloignant, nous raiſonnions ſur ce que nous

avions vu, & considérant que ce pays n'est pas susceptible de culture en beaucoup de ses parties; que la plaine y est étroite & marécageuse, couverte de mangliers; que le sol en est mauvais, que les montagnes intérieures sont dépouillées de terre végétable, nous avons pensé qu'il ne pouvait renfermer plus de cinquante mille ames dans une étendue de deux cent lieues de côtes. Les habitans sont d'habiles pêcheurs; sur un sol aride, ils se montrent paisibles, bienveillans, sans craintes, sans soupçons; leurs corps sont grands, nerveux & gros: peut-être ils doivent ce dernier avantage à leur origine. Ils nous ont dit qu'ils avaient des ennemis, que le peuple de l'isle *Mingha* était d'un caractere bien différent du leur, & qu'il mangeait la chair humaine.

Le jour était peu avancé, & nous croyions avoir vu l'extrêmité septentrionale de l'isle que nous voulions reconnaître; nous suivîmes les recifs en dehors: ils étaient coupés en divers endroits où la mer sortait & rentrait avec bruit, selon que la marée montait ou descendait: bientôt nous apperçumes une haute terre que nous crûmes d'abord une isle: plus avant nous reconnûmes qu'elle faisait partie de celle que nous avions visitée, & que nous nous étions trompés en croyant voir son extrêmité; nous tin-

mes le vent pendant la nuit, & le lendemain, pouſſés par un vent léger du levant, nous continuâmes notre route. Cette terre paraiſſait diviſée par des canaux d'eſpace en eſpace; mais les écueils dont les bords ſont parſemés, ne nous permirent pas d'approcher pour nous en aſſurer: le vaiſſeau avançait en les bordant, & nous crûmes enfin voir la terre ſe terminer en une pointe qu'on découvrait du haut des mâts; cette vue nous fit eſpérer d'avoir bientôt doublé les écueils. La nuit vint; nous la paſſâmes à faire de petits bords, & le jour ne nous montra ni terre, ni briſans. J'aurais voulu reconnaître juſqu'où l'iſle s'étendait au levant; mais les briſans nous auraient obligés à faire un long détour, à perdre beaucoup de tems, & j'y renonçai. Je fis voile au ſud-eſt; bientôt nous retrouvâmes les briſans & nous en étions à peine à une lieue que le vent tomba; une groſſe lame nous pouſſait ſur eux. Je ſondai; on ne trouva point de fond. Je fis mettre en mer tous nos bâteaux, c'était une reſſource, mais faible; elle ne nous eut pas ſauvé, ſi un vent léger ne ſe fut élevé & il nous pouſſa hors de la vue des écueils: nous ceſſâmes de craindre & la lame & le calme qui nous reprit pluſieurs fois; nous avions retrouvé la terre, & nous la ſuivions à quel-

que diſtance. Nous la voyions s'étendre à perte de vue vers le levant, mais s'inclinant un peu au midi ; elle nous montrait pluſieurs montagnes entrecoupées de vallées ; de petits iſlots la bordaient. Plus nous avancions, plus le pays nous paraiſſait montueux. Sur l'un de ces iſlots on croyait voir une tour, & derriere les arbres nous offraient l'apparence d'une flotte en rade. Nous continuâmes notre route & découvrîmes un gros Cap, que nous nommâmes du *Couronnement*, parce qu'il fut découvert le jour du couronnement du roi George III : on ne pouvait rien diſtinguer de la nature du pays ; tout ce qu'on en pouvait voir, était que la chaine de montagnes continuait à ſe prolonger à la même hauteur. Plus loin était une pointe élevée à laquelle nous donnâmes le nom de la Reine Charlotte : c'était la pointe la plus méridionale de la nouvelle Caledonie ; entre cette pointe & le Cap nous voyions un grand nombre de pointes élevées qui me parurent être une eſpece ſinguliere d'arbres : tout le jour nous en vimes s'élever des colonnes de fumée qui diſparurent avant la nuit. Cet objets, vu de plus près, formaient comme des groupes ſerrés de colonnes ; & nos ſavans crurent reconnaître du baſalte & ſoupçonnerent un volcan voiſin. A trois

lieues plus au ſud, nous découvrîmes une iſle baſſe, défendue par des bancs de ſable & des briſans. Nous voulûmes tourner le promontoire méridional; mais d'autres iſles baſſes, liées par des briſans & ſe joignant au rivage, ne nous permirent pas d'avancer dans cette direction: dans les lieux les plus ouverts, des rochers élevaient leurs têtes au deſſus des eaux. Il fallut changer de route: le calme nous ſurprit dans le voiſinage des écueils où l'on ne trouvait point de fond. Leur direction ſemblait nous indiquer qu'il était néceſſaire de contourner cette côte; mais il n'était pas facile de le faire, & il était déſagréable de ne pouvoir examiner le pays, y chercher, y trouver des proviſions fraiches dont nous manquions: tout le plaiſir que nous procurait la vue des côtes, naiſſait de l'eſpoir qu'elle nous donnait de faire de nouvelles découvertes. Le vent du nord nous éloigna un peu de ces plages dangereuſes: au point du jour le vent changea & nous revinmes vers une des iſles baſſes qui paraiſſaient liées à la grande terre par une chaine de rocs: ſes bords étaient couverts de ces colonnes qui avaient l'apparence de gros pins & nous lui en donnâmes le nom: elle n'a qu'un mille de tour, & nous tentâmes en vain de la doubler; ce ne

fut que le lendemain que nous en vîmes la côte ſud-eſt : elle était hériſſée de bancs de ſable, de briſans, de petites iſles couvertes de gros pins ; à meſure que nous ſurmontions un de ces obſtacles, il s'en préſentait un autre : nous évitions une chaine de briſans, nous tombions dans une ſeconde ; bientôt la tranquillité de la mer nous prouva que nous en étions entourés. Partout, nous avions l'aſpect d'une mer ſemée de rochers & d'écueils dont nous ne pouvions ſortir que par la route qui nous y avait conduit : nous paſſâmes la nuit dans la crainte de nous briſer à chaque inſtant, & le jour juſtifia nos craintes : notre activité, la promtitude de nos manœuvres, nous firent échapper à ces dangers. Malgré nos travaux, je ne pouvais me réſoudre à m'éloigner ſans avoir reconnu ces arbres, qui ſemblaient offrir d'excellens bois de conſtruction, très-rares dans ces contrées : plus nous approchions, plus les écueils ſe multipliaient, & nous n'appercevions aucun paſſage entre les terres. Nous vîmes cependant une iſle baſſe ſéparée des écueils des environs : je réſolus de l'atteindre, & nous fûmes obligés de jetter l'ancre à un mille de diſtance : nous nous embarquâmes dans la chaloupe, & nous deſcendîmes ſur l'iſle. Nous trouvâmes que les arbres

étaient une espèce de pin de Prusse, dont les branches croissaient autour de la tige & formaient de petites touffes. Nous y coupâmes ceux dont nous avions besoin; cette isle n'est qu'un grand banc de sable dont la partie élevée hors de l'eau, n'a pas plus de six-cents toises de tour: elle produit d'autres arbres encore; on y compte trente espèces de plantes & plusieurs nouvelles: le sol est de sable sur les côtes, mais les végétaux pourris y ont formé une couche de terre végétale dans le centre. Il y a des hydres, des pigeons, des tourterelles, des faucons, des attrape-mouches: une pirogue échouée, des débris de feux, des branchages abbatus nous prouverent que cette isle était visitée par les habitans de la grande terre: nous y trouvâmes des pins hauts de soixante-dix pieds, & dont le tronc avait vingt pouces de diamètre: sans doute il en croit de plus hauts sur la terre voisine. C'est peut-être là où un vaisseau pourrait se fournir de mâts & de vergues mieux que dans tout autre lieu de la mer pacifique: le bois de ce pin est blanc, il a le grain serré, il est dur & léger; les plus grands avaient les branches les plus petites & les plus courtes. On y trouva une autre espèce de pin; mais il est très-petit; nous y vîmes du cresson & une plante semblable à

la poule graſſe. Nous donnâmes à cette iſle le nom d'iſle de la Botanique.

J'aurais voulu avoir un bâtiment léger pour viſiter toutes ces différentes iſles, & pénétrer au couchant de la Nouvelle Caledonie : mais il eut été dangereux, impraticable même de le faire avec notre vaiſſeau ; je me réſolus donc à quitter ces parages. Nous avions beſoin de viandes fraiches. J'avais une proviſion de jambons ſalés, dont la graiſſe s'était changée en huile rance, & dont le ſel avait rempli la chair de concrétions alkalines ſemblables au tartre ; cependant quand on portait cette viande gâtée ſur nos tables une fois par ſemaine, les yeux avides des matelots s'attachaient ſur elle, & ils enviaient notre bonheur : le calme nous expoſa encore à être briſé ſur des écueils ; mais un phénomène vint nous en annoncer la fin : c'était une boule de feu plus pâle, & auſſi grande que le ſoleil, qui creva en lançant des étincelles brillantes ſuivies d'une flamme bleuâtre : il annonce ordinairement un vent frais, & en effet il le ſuivit, & ſouffla avec impétuoſité. Je cinglai au ſud-eſt, & à midi nous ne vîmes plus de terre ; bientôt différens oiſeaux lui ſuccéderent.

C'eſt ainſi que je quittai cette côte ſans l'avoir

entièrement reconnue. Je la nommai la *Nouvelle Caledonie:* c'eſt une iſle qui a quatre-vingt ſept lieues de long ſur dix de large, qui s'étend du nord-oueſt au ſud-eſt, qui eſt hériſſée d'une longue chaine de montagnes, dont le ſommet parait ſtérile, dont les flancs & les pieds ſont entremêlées de bois & de plaines unies, arroſées par les ſources qui en deſcendent: près de la côte la terre eſt unie, continue & baſſe, défendue par des recifs & des bas-fonds qui la mettent à couvert de la violence des flots, & aſſurent aux pirogues une navigation aiſée & une pèche abondante. La plus grande partie en eſt habitée: peut-être les isles qui lui ſont jointes, s'étendent davantage à l'oueſt, car nous n'avons pu déterminer leur étendue occidentale, & peut-être même s'étendent-elles juſqu'à la Nouvelle Galle méridionale, qui en eſt à environ deux-cents lieues. Le côté méridional de l'isle n'a point été reconnu; le ſeptentrional ne l'a été que par ſes rives; l'aſpect des pins dans ſa partie orientale ſemble y annoncer un ſol, des productions, des animaux différens des lieux que nous y avons viſités.

Nous eûmes des intervalles de calme, de vents violens, de tempêtes, qui ne nous empècherent pas d'avancer vers la Nouvelle-Zé-

lande où nous tendions, & de calfater nos ponts. N'ayant ni poix, ni goudron, ni résine, nous employâmes le vernis de pin recouvert de sable de corail, ce qui forma un ciment meilleur que je ne l'aurais cru. Nous cinglions à toutes voiles, lorsque mon lieutenant harponna un marsouin: c'était une ressource qu'il ne fallait pas laisser échapper; nous mîmes en panne, & lançâmes deux bateaux dehors pour le tuer & le prendre: il avait six pieds de long; sa tête & sa machoire longues & pointues, nous le firent connaître pour le Dauphin des Anciens, le *Delphinus Delphis* de Linnæus: il avait quatre-vingt huit dents; sa chair un peu dure nous parut un excellent mets; il ne fallait pas beaucoup d'art pour la rendre exquise à des hommes qui depuis si long-temps vivaient de salaisons.

Le 10 Octobre, nous découvrîmes la terre; en l'approchant nous reconnûmes qu'elle était une isle élevée, ayant cinq lieues de circuit: nous lui donnâmes le nom de *Norfolk:* nous y jettâmes l'ancre sur un sable mêlé de coquilles brisées, & nous descendîmes à terre derriere de grands rochers qui bordaient une partie de la côte: plusieurs sont brisés & se projettent dans la mer de tous côtés; d'autres rochers

ſont formés d'une craie jaunâtre : on y trouve des morceaux d'une lave poreuſe & rougeâtre : les végétaux y croiſſent abondamment ſur une riche couche de terreau noir ; on y en voit un grand nombre de ſemblables à ceux de la Nouvelle-Zélande : le lin y pouſſe plus vigoureuſement : le pin de Pruſſe y eſt très-commun ; il en eſt de très-élevés & dont deux hommes ne peuvent qu'à peine embraſſer le tronc : depuis le rivage, dans un eſpace de cent toiſes, le terrein eſt tellement couvert d'arbriſſeaux & de plantes, qu'on n'y pénétre qu'avec beaucoup de difficulté : plus avant, les bois ſont dégagés d'arbriſſeaux. On y trouve des pigeons, des perruches, des perroquets, des râles, de petits oiſeaux, des poules d'eau, des boubies blancs, &c. qui ſe multiplient dans un doux repos ſur les rivages de la mer & ſur les rochers, où ils forment de charmans concerts. L'iſle a des ſources d'eau douce ; le ſol y produit ſur le rivage des choux palmiſtes, l'oſeille ſauvage, le laiteron, le fenouil marin. Le chou palmiſte eſt le bourgeon d'un arbre de la claſſe des cocotiers, haut de dix à vingt pieds, ayant de grandes feuilles empennées : chaque arbre ne produit qu'un chou qui ſort du ſommet ; en le coupant on détruit l'arbre : il eſt ſalubre & de bon goût :

depuis long-temps nous n'avions fait un repas aussi agréable que celui qu'il nous procura. La côte est poissonneuse.

La nuit nous força de revenir à bord: lorsque nous y fûmes, nous regrettâmes de n'avoir pas laissé dans l'isle un chien & une chienne qui s'y seraient multipliés sans trouble. Nous la doublâmes le lendemain: sur sa bande méridionale sont deux islots habités par des oiseaux: le rivage y est revêtu de roches escarpées: un banc de sable de corail l'environne & s'étend jusqu'à sept lieues de ses bords.

Le 17, nous découvrîmes le *Mont-Egmont* dans la Nouvelle-Zélande, couvert d'une neige éternelle: son aspect est majestueux; les collines qui en sont voisines ressemblent à des mondrains, sa base s'applattit peu à peu & forme enfin de tous côtés une plaine étendue. Sa hauteur n'est guere inférieure à celle du pic de Tenerife. Nous fûmes obligés de ne porter que nos basses voiles pour entrer dans le canal de la reine Charlotte, parce que le vent était très-impétueux; la mer qu'il agitait était devenue formidable, un courant rapide ajoutait au danger; mais je connaissais la côte & fus peu inquiet. Le 18, à onze heures, nous jettâmes l'ancre à l'entrée de *l'anse du vaisseau*; c'était pour la troisième fois

que nous y abordions; mais le besoin de rafraichissemens donna au pays les graces de la nouveauté; rien n'y annonçait encore la verdure du printems; nous y pêchâmes, mais avec peu de succès; nous fûmes plus heureux à la chasse des oiseaux: j'avais laissé une bouteille au pied d'un arbre avec des instructions pour l'Aventure; je la cherchai; elle avait été enlevée, mais j'ignorais par qui elle l'avait été. Divers indices nous annoncerent que l'Aventure avait séjourné ici, & sans doute, ce fut par eux. Nous entrâmes enfin dans l'anse, nous descendîmes & élevâmes des tentes: il fallut reparer nos voiles déchirées, nos agrêts emportés, nos ferrures usées. Les végétaux joints au gruau & aux tablettes de bouillon portatives rétablirent aussi nos malades: nous fîmes des courses pour nous fournir de céleri & de cochléaria, & nous rencontrâmes dans les bois un chou palmiste, arbre très-rare dans ces latitudes élevées: chacun eut son occupation fixée & s'y tint. Les jours y furent d'abord désagréables; ce ne fut que le 22, que le Ciel se montra dans toute sa splendeur, & que nous entendîmes le concert des oiseaux: on se répandit dans les bois, & dans ma chaloupe je visitai les côtes, descendant de tems en tems dans les anses que je rencontrais. Nous

visitâmes nos jardins, les habitans les avaient négligés & ils étaient presque en friche : quelques plantes cependant y poussaient avec vigueur.

Aucun insulaire ne s'était montré encore, & pour les y inviter, nous allumâmes du feu : ils ne vinrent cependant qu'un jour après, deux pirogues s'avancerent, puis se cacherent : nous allâmes à eux, ils s'enfuirent dans les bois : deux insulaires seulement resterent & nous reconnurent : la joie alors fit place à la crainte ; ceux qui s'étaient cachés accoururent, vinrent frotter leur nez contre le nôtre, sauterent & danserent autour de nous d'une maniere extravagante, mais ne permirent point à leurs femmes de nous approcher. On leur fit des présens, ils donnerent du poisson. Ils répondirent avec embarras à la question que nous leur fîmes sur la cause de leur fuite. Après avoir parlé de batailles & de morts, ils nous demandaient si nous étions fâchés, & ils paraissaient inquiets & défians : leur crainte nous en donna sur le sort de l'Aventure ; mais nos recherches ne purent rien nous en apprendre. Cette petite troupe vint le lendemain échanger de beaux poissons contre des étoffes d'O-Taïti : ils en firent autant dans les jours qui suivirent. Un jour ils dirent à nos travailleurs qu'un vaisseau pareil au nôtre

s'était perdu dans le canal & brisé contre les rochers ; que des insulaires du bord opposé avaient été tués pour avoir volé leurs habits, mais qu'ils avaient enfin été les plus forts, avaient assommé les gens du vaisseau, & les avaient mangés ; ils ne s'accordaient point sur la date, mais sur les circonstances : nos inquiétudes s'augmenterent ; nous leur faisions à chaque instant de nouvelles questions, ils craignirent peut-être d'en trop dire & résolurent de garder sur ce point le silence. Leur chef seul nous fit entendre que le vaisseau n'était point brisé : nous avions dessiné la figure du canal sur une grande feuille de papier, & fîmes entrer & sortir les deux vaisseaux faits en papier, puis y faisant rentrer le nôtre seul : nous restâmes un instant immobiles : mais le chef prenant le papier qui représentait l'Aventure, le fit entrer dans le havre, puis l'en fit ressortir. Lorsque je voulus de nouveau questionner ceux qui avaient raconté le combat à nos gens, ils nierent tout ce qu'ils avaient dit auparavant, & je ne sus plus ce que je devais croire.

Dans nos parties de chasse, nous visitâmes les lieux où nous avions placé nos cochons & nos poules ; mais nous n'en apperçumes pas la moindre trace : nous en vîmes un sur l'isle

longue qui avait été donné aux insulaires par le capitaine Furneaux & nous entendîmes le grognement d'un autre. Ils ne les ont donc pas détruits & l'on peut espérer que désormais on en trouvera dans cette contrée. Les Zélandais qui s'étaient établis près de nous, se retirerent sans que nous en sussions la raison; mais deux jours après nous reçumes la visite d'autres insulaires venus de très-loin, & qui avaient des pierres vertes & du talc pour principales marchandises; ils revinrent le lendemain sans avoir des richesses plus recherchées. Nous visitâmes l'anse de l'herbe où nous ne rencontrâmes aucun habitant; nous y tuâmes des oiseaux. A notre retour, nous vîmes un grand nombre de Zélandais aux environs du vaisseau: ils nous vendirent du poisson, & avaient divers objets de curiosité; mais je défendis le commerce avec eux, à moins qu'ils n'apportassent des rafraichissemens: il fallait tout le poids de l'autorité pour s'opposer à la manie des matelots pour rassembler des armes & des ustenciles du pays. En visitant l'Anse à l'Indien, nous vîmes une pauvre famille qui mangeait de mauvaises racines de fougere, faute d'alimens plus nourrissans. Les huttes de ces Zélandais renfermaient un feu dont la fumée les remplissait; mais en se couchant par terre, ces bonnes gens en

en évitait l'incommodité, c'était là le Palais recherché des matelots, des officiers même pour y recevoir les caresses des sales Zélandaises.

Le 5 Novembre, nos anciens amis revinrent & nous apporterent à propos une bonne provision de poissons. Rassuré sur nos besoins futurs, j'allai dans la chaloupe pour découvrir un passage au sud-est dont j'avais soupçonné l'existence : les pêcheurs que nous rencontrâmes, nous assurerent tous que ce passage n'existait pas; je suivis cependant mon chemin. D'autres plus éloignés nous dirent aussi que nous ne le trouverions pas dans la direction que nous prenions, qu'il était plus au levant & débouchait dans l'endroit même que j'avais soupçonné. Bientôt nous rencontrâmes un grand village dont une partie des habitans nous connaissaient & vinrent toucher nos nez : à leur tête était un petit vieillard très-actif, qui avait le visage tatoué par bandes: ils paraissaient plus à leur aise que les familles dispersées autour de notre anse; leur vêtement était neuf & propre, mais leur visage était couvert de suie & d'autres peintures : nous y achetâmes beaucoup de poisson, des armes, des vêtemens. Voyant que la foule augmentait sans cesse, nous crûmes qu'il était prudent de la quitter. Nous étions en mer lorsqu'un de nous se

ressouvint qu'il n'avait pas payé le poisson qu'il avait acheté. Je pris le seul clou qui nous restait & le lançai sur la grève, près du Zélandais que nous avions rappellé, & qui se croyant attaqué, nous jetta une pierre avec roideur : elle ne blessa personne, & rappellant le Zélandais nous lui fîmes voir le clou : alors il rit de sa colere & fut charmé de notre conduite à son égard. Plus de violence de notre part, aurait fait naître des scènes sanglantes de ce quiproquo.

La population paraît considérable dans cette partie de la contrée : nous continuâmes notre route & descendîmes un bras de mer, qui forme de belles anses sur ses rivages, & nous arrivâmes enfin à son embouchure dans le détroit: un fort courant facilita notre navigation ; il s'y serait opposé dans la marée montante. La nuit ne nous permit pas de faire des observations ; je négligeai même de visiter un *heppa*, bâti sur une hauteur & où les habitans nous invitaient ; & nous retournâmes au vaisseau à jeun, quoique nous eussions du poisson & des oiseaux. Nous y trouvâmes le chef de nos anciens amis, nommé *Pedero* ou *Peeteree*, qui me fit présent d'un des bâtons de commandement que portent leurs chefs ; je reconnus son présent par un habit complet dont il fut très-glorieux. Le teint seul

pouvait le faire distinguer d'un Européen ; il paraissait sentir le prix de nos arts, de nos manufactures, de nos connaissances, & cependant il refusa de nous suivre : il préfera la vie misérable, mais libre de ses compatriotes, à tous les avantages dont nous aurions pu le faire jouir. Je lui demandai de nouveaux éclaircissemens sur le sort de l'Aventure, & il me fit entendre que ce vaisseau y était venu peu après notre départ, y avait demeuré dix à vingt jours, & n'y avait point échoué : cet éclaircissement calma nos craintes sans les dissiper entiérement. Pedero mangea de tous nos mèts & but plus de vin que nous, sans en être affecté. A terre, nous l'entendîmes souvent chanter avec ses compagnons : leur musique est plus variée, que celle des isles de la Société & des Amis, & peut-être ce goût pour la musique est une preuve de leur sensibilité & de la bonté de leur cœur.

Je fis conduire un verrat & une truie sur le rivage de l'anse, qui est derriere celle des Cannibales ; & tous les moyens que j'ai employés me font espérer que la race de ces animaux se multipliera enfin dans cette isle. Quoique nous n'eussions point vu les poules, & les coqs que nous y avions déposés, je ne puis gueres douter qu'elles n'y fussent encore ; car nous trouvâmes

un œuf de poule tout récemment pondu dans les bois.

Nous nous disposions au départ : cette courte relâche nous avait fait découvrir dix ou douze especes de plantes encore inconnues, & quatre ou cinq sortes d'oiseaux que nous n'avions point encore vus. Nous remplîmes des futailles de poissons qui s'y conserverent très-bien, & beaucoup d'oiseaux. Les Indiens nous voyant partir, quitterent aussi le pays pour regagner leur ancienne demeure avec les dons que nous leur avions faits, & qu'ils dispersaient bientôt autour d'eux pour acheter ou la paix, ou d'autres richesses qui leur plaisaient davantage. Nous pouvons assurer que ces peuples divisés, presque sans gouvernement & antropophages, connaissent cependant les sentimens de bienfaisance & d'humanité.

Avant de mettre à la voile, nous descendîmes encore à terre : nous y vîmes une jeune fille chauffer des pierres, & les porter à une vieille qui les mit en monceau, les couvrit d'une poignée de céleri, puis d'une natte grossiere, & elle se tapit elle-même par-dessus, ramassée comme un lievre dans son gîte. Il nous parut que c'était un remède ; la vapeur du céleri peut en être un. Les poissons furent pour nous un excellent restaurant ; les plantes anti-scorbutiques, l'exerci-

ce, l'air vif, les beaux jours raffermirent nos fibres relâchées par une longue campagne dans des climats chauds. Nous étions auſſi ſains, auſſi forts que jamais.

Ce fut le 10 Novembre à la pointe du jour, que nous quittâmes ces lieux, pouſſés par un vent du couchant: je projettais de traverſer l'Océan Pacifique, entre le 54 & le 55 degrés de latitude, pour reconnaître les parages que nous n'avions pu examiner l'été précédent. Bientôt nous eûmes perdu de vue la Nouvelle Zélande; les vents étaient conſtans, nous ſavions que nos longs travaux approchaient de leur fin, nous croyions déja revoir l'Europe, & cette idée ajoutait à notre gaîté. Le 12, on apperçut un poiſſon extraordinaire du genre des baleines; long de trente-ſix pieds, ſa tête était oblongue & écraſée, tracée par des ſillons longitudinaux: deux petites ouvertures en demi-lune lui ſervaient d'yeux, & par-là il jettait de l'eau: il était tout tacheté de blanc: deux grandes nageoires ſortaient de derriere la tête, mais il n'en avait aucune ſur le dos: ce poiſſon n'eſt point connu auparavant.

Le 14, on s'apperçut d'une voie d'eau que nous avions fait dans le canal de la Reine Charlotte; mais elle nous inquiéta peu, parce que l'eau ne montait que de cinq pouces en huit heures: les

vents d'ouest étaient très-violens, la mer était sillonnée d'énormes vagues, & le roulis du vaisseau nous paraissait très-désagréable ; il était de 30 à 38 degrés. Le ciel était souvent couvert; des veaux marins, des pingoins, des goesmons se faisaient voir de tems en tems. Nous avancions avec rapidité, & dans un jour nous fîmes plus de soixante lieues ; aucune terre ne se montrait devant nous, & l'espérance d'en trouver s'évanouissait. Je résolus donc de me diriger vers l'entrée occidentale du détroit de Magellan; dans le dessein de suivre la côte méridionale de la Terre de Feu, jusqu'au détroit de Le Maire, parce qu'on ne la connaissait qu'imparfaitement. Le vent continua avec la même force : quelquefois il déchirait nos voiles, quelquefois il nous forçait à les ferler; nos mâts se fendaient; celui de perroquet s'abattit. Nous n'eûmes quelques heures de calme que le 1 Décembre; le vent, la pluie, la neige se succéderent ensuite; mais notre course en fut peu ralentie, & nous allions avec toutes les voiles que nous pouvions porter.

Le 18, nous découvrîmes la terre : c'était la partie occidentale du détroit de Magellan. Cette traversée rapide nous fournit peu d'observations. Le poisson que nous avions salé, nous servit dans toute la route ; le sauerkraut était aussi bon

que jamais, mais la drèche avait perdu une partie de sa vertu, parce qu'on l'avait mise dans des tonneaux de bois verd. Nous longeâmes la côte : cette partie de l'Amérique était d'un aspect triste ; elle semblait découpée en plusieurs petites isles, qui, quoique peu hautes, étaient cependant très-noires & presqu'entiérement stériles. Par derriere, on voyait de hautes terres hachées & couvertes de neige, presque jusqu'au bord de l'eau ; mais de grosses troupes de nigauds, des fauchets & autres oiseaux nous promettaient des rafraichissemens, si nous pouvions trouver un hâvre.

Nous dépassâmes une pointe de terre avancée qui présente une surface ronde, très-élevée & ressemblant à une isle ; nous lui donnâmes le nom de *Cap Glocester* : près de lui la côte parait brisée par plusieurs goulets, ou composée d'isles : la terre y est montueuse, rocailleuse, stérile, parsemée de touffes de bois, & de plaques de neige. Plus loin est le cap *Noir*, rocher escarpé à la pointe d'une isle, détachée de la grande terre par un canal large d'une lieue : près de lui sont deux islots de roc, puis la grande baie de Ste Barbe, qui communique au détroit, selon Frezier, qui a bien décrit cette partie : la pointe orientale de cette baie fut nommée *Cap Désolation*, parce

qu'elle eſt le commencement du pays le plus ſtérile & le plus affreux que j'aie jamais vu : à quatre lieues plus au levant eſt un goulet profond, à l'entrée duquel ſont pluſieurs iſles : c'eſt à-peu-près ici qu'on place le détroit de *Jelouzell :* la terre y parait partout hériſſée de montagnes & de rochers , ſans la moindre apparence de végétation. Des ſommets eſcarpés y ſont ſéparés par d'horribles précipices : la neige couvrait les montagnes intérieures ; la côte y eſt ſemée de petites iſles ſtériles. J'approchai d'un promontoire élevé qui ſemble ſe terminer en deux hautes tours , & en dedans par un pain de ſucre : ce qui lui fit donner le nom de *Cathédrale d'York :* des goulets ſe préſentent enſuite , & des courans qui éloignent de la côte , y annoncent des rivieres ou des bras qui communiquent au détroit. Le tems était doux, quoiqu'aux environs du cap Horn ; au-delà nous vîmes les iſles de St. Ildefonſe. Je voulus entrer dans un des ports nombreux qui ſemblaient ouverts pour nous recevoir , afin d'examiner la contrée & de faire du bois & de l'eau. J'approchai d'un canal ſéparé en deux bras par une haute pointe de rocher ; j'entrai dans le bras oriental qui n'eſt point embarraſſé d'iſlots & n'y trouvai point de fond à cent ſoixante - dix braſſes : le calme ſurvint ; je me fis

touer par deux bateaux ; mais ils n'auraient pas ſuffi pour nous tirer de cette ſituation déſagréable, s'il ne s'était élevé une légere briſe qui me permit de marcher en avant ; cependant la nuit s'approchait & nous ſondâmes encore en vain ; j'envoyai chercher un mouillage ; la chaloupe revint m'apprendre qu'il y avoit fond à trente braſſes à peu de diſtance du rivage ; nous allâmes y jetter l'ancre pour y paſſer la nuit ; mais le lendemain j'allai chercher un ancrage plus ſûr : je trouvai une anſe dont le fond était une grève pierreuſe qui bordait une vallée couverte de bois & arroſée par un courant d'eau douce : c'était tout ce que je demandais, & j'y fis conduire le vaiſſeau. Nous deſcendîmes à terre : dans des crevaſſes, entre des montagnes, croiſſaient des arbriſſeaux de différentes eſpèces ſur une couche légère de terre marécageuſe, où ils étaient à l'abri des tempêtes, & ranimés par les rayons refléchis du ſoleil : le rocher eſt un granit groſſier composé de feld-ſpath, de quartz & de mica noir ; ſes creux ſont revètus de petites plantes qui croiſſent comme de la mouſſe, & forment un gazon épais d'un pouce qui s'enlève aiſément en marchant deſſus : d'autres plantes croiſſent en des lieux abrités : tel eſt l'arbriſſeau de l'écorce de Winter : il n'y eſt haut que de deux pieds

& eſt fort tortu : preſque toutes les plantes qu'on y trouve ſont nouvelles ; pluſieurs ſont remarquables par la beauté de leurs fleurs, ou par leur parfum.

Je remarquai que les deux bras, en ſe rapprochant, formaient une isle du roc qui les ſéparait : je fis placer le vaiſſeau à l'abri des vents du nord-oueſt qui regnaient dans ces lieux, & des vagues de la mer par des islots & une pointe qui les briſait. Nous fimes un établiſſement à terre, où nous avions apperçu qu'il y avait des habitans ; nous dreſſâmes une tente pour garder nos travailleurs, & M. Wales percha ſon obſervatoire ſur une pointe de rocher, afin d'avoir un horiſon un peu étendu. Nous viſitâmes auſſi le bras occidental, & la partie ſeptentrionale du paſſage : celui-ci eſt ſpacieux, environné de hautes montagnes couvertes de neiges & de glaces, coupé d'isles qui paraiſſaient ornées de verdure ; l'une d'elles avait des huttes de branches d'arbres couvertes de feuilles : le rocher qui la formait, était une ardoiſe jaunâtre : nous y trouvâmes quelques plantes nouvelles & une eſpèce d'attrape-mouche encore inconnu : cet oiſeau a le bec plus fort que ceux de ce genre, & vit de poiſſons à coquilles & de vers. L'herbe de l'isle avait été brulée, ce

qui nous lui fit donner ce nom : plus au nord était un très-beau havre environné de hauts rocs escarpés d'où descendaient des courans d'eaux limpides : ce hâvre que nous nommâmes *Bassin du Diable*, est divisé en deux parties, l'une intérieure, l'autre extérieure : partout la plage est sûre ; mais très-sombre : la hauteur des rocs lui dérobe le soleil dans tous les tems, au moins dans le hâvre intérieur. En suivant la côte à l'ouest on découvre d'autres hâvres ; mais excepté de petites touffes d'arbrisseaux, on ne voit partout qu'un roc nud, une stérilité éternelle : les isles basses sont couvertes d'arbustes & d'herbages : le sol est une espèce de tourbe noir & pourrie formée par les végétaux tombés en putréfaction : la terre y était chargée de neige, quoique nous fussions dans le premier mois de l'été ; les plantes commençaient à fleurir, les oiseaux s'appariaient ; plus on s'avance dans le pays & plus on trouve de neige : les plus grands arbres que nous ayons vus dans ce pays, sont sur les bords du Bassin du Diable ; un nombre prodigieux d'oiseaux d'espèces différentes en chargeaient les branches, & comme ils ne connaissaient pas les hommes, ils se plaçaient tout près de nous : la mousse, la fougere, le liseron embarrassaient les pas des curieux. Parmi les canards

ſauvages, il en était un de la groſſeur d'une oie qui courait avec rapidité ſur la ſurface de la mer, en battant les flots de ſes aîles & de ſes pieds; ſon plumage eſt gris, mêlé de plumes blanches; ſon bec & ſes pieds ſont jaunes, il a deux boſſes calleuſes de la même couleur à la jointure de chacune de ſes courtes aîles: nous l'appellâmes *Race-horſes* (cheval de courſe): dans une isle nous trouvâmes du céleri, & un arbuſte chargé de fruits rouges de la groſſeur d'une petite ceriſe: ils étaient bons à manger: les rochers y ſont remplis de gros moules meilleurs que des huîtres; ils aiderent à nos repas, ainſi que les fruits.

Le tems était beau, & nous viſitâmes le bras occidental du paſſage: nous avions donné à l'iſle le nom de *Shagg* (des nigauds), nous y vîmes deux ports; l'un fut nommé *Clerk*, l'autre *Pickersgill.* Nous remarquâmes que dans l'extrêmité méridionale de l'iſle Shagg, une grande quantité de nigauds faiſaient leurs nids dans les fentes des rochers: ce ſont ſurtout dans les endroits où les rochers ſe projetent dans la mer, afin que ſi les petits tombent, ils ne ſe bleſſent point dans l'eau: quoique l'ardoiſe ne ſoit pas dure, il eſt ſurprenant que ces oiſeaux aient pu y faire des trous pour y placer leurs nids: le

nom de nigauds leur a été donné à cause de leur stupidité qui parait si grande, qu'ils semblent ne pouvoir apprendre à éviter la mort. Nous vîmes aussi des oies remarquables par les couleurs différentes du mâle & de la femelle: le premier était blanc, avait les pieds jaunes & le bec noir : la seconde était noire raiée en travers de blanc: sa tête était grise: elle avait des plumes vertes & blanches. Le lendemain nous fimes deux parties de chasse : mon lieutenant Pickersgill alla dans l'*isle des Oies* par le nord-est, & moi par le sud-ouest. Nous trouvâmes une grande quantité d'oies qui étant en mue, ne pouvaient s'enfuir: nous en tuâmes soixante deux. Les rochers étaient percés de cavernes profondes où la houle nous portait quelquefois avec le bâteau, & quelques-unes étaient longues de cent cinquante pieds: nous retournâmes à bord bien fatigués, mais une partie de notre chasse nous fournit un bon soupé. Mon lieutenant avait apporté de son côté quatorze oies & trois-cents œufs d'hirondelles de mer; ce qui fut une provision agréable aux matelots, parce que Noël approchait.

Les naturels s'étaient rendus au vaisseau durant notre absence; ils revinrent encore, & je vis qu'ils étaient de la même nation que j'avais vue

dans la baie de Bon-Succès : ils ſont petits, laids & maigres : leurs yeux ſont petits & ſans expreſſion ; leurs cheveux noirs & liſſes flottent en deſordre ; leur nez répand continuellement du mucus dans leur bouche : leurs épaules & leur eſtomac ſont larges & oſſeux, & le reſte de leur corps mince & grêle, leurs jambes ſont courbées, leurs genoux très-larges : je n'en ai vu qu'un de grand : une peau de veau marin leur ſert de vêtement, & ne les couvre que ſur les épaules : quelques-uns font de deux ou trois de ces peaux un manteau qui deſcend juſqu'aux genoux ; les femmes que nous ne pûmes voir que de loin, avaient autour du cou un grand nombre de coquillages ſuſpendus à un cordon de cuir ; leur tête était couverte d'un bonnet compoſé de plumes d'oies blanches : leur teint eſt un brun olivâtre, luiſant comme le cuivre ; leur viſage était raié de rouge & de blanc : ils ſont armés de traits, d'arcs & de dards, ou de harpons d'os, placés au bout d'un bâton long de dix pieds, & qui ſont angulaires, leur ſervent pour prendre des coquillages ſur les rochers : ils préféraient les médailles, les couteaux au biſcuit : dans leur pirogue était un feu autour duquel les femmes & les enfans ſe chauffaient ; ils y ont auſſi des peaux de veaux

marins, pour couvrir leurs pirogues quand ils ſont en mer par la pluie, & leurs huttes quand ils ſont ſur terre. Ces pirogues ſont groſſières, faites d'écorces d'arbres, ouvertes par de petits bâtons; leurs pagaies ſont mauvaiſes, leur manœuvre lente. Ceux qui monterent à bord, ne montrerent aucune curioſité; ils accepterent des grains de verre ſans reconnaiſſance, & nous abandonnerent leurs armes avec la même indifférence: tout leur caractere annonçait la ſtupidité & l'inſouciance; ils ne comprirent rien à nos ſignes, & ne prenaient aucune peine à ſe faire comprendre: ceux de la baie de Bon-Succès étaient plus grands, avaient des idées de civilité, & n'étaient pas ſi malheureux. En mangeant la chair de veau marin pourrie, ils préféraient la partie huileuſe: tous les peuples des pays froids aiment l'huile par inſtinct, peut-être parce qu'elle les defend du froid. Ces hommes ſauvages exhalaient une puanteur inſupportable: nous n'avons remarqué aucune eſpèce de ſubordination parmi eux, & il eſt probable que ce ſont des malheureux proſcrits de quelques tribus voiſines, qui menent une vie plus douce; ils errent d'un golfe à l'autre, cherchant leur nourriture & fuiant les âpres rigueurs de l'hiver.

Ils ſe retirerent tous avant dîner & ce fut un ſoulagement pour nous ; leur préſence & l'odeur qu'ils répandent, auraient ôté l'appétit au matelot le plus vorace. Nous célébrâmes Noël avec des oies roties, bouillies, miſes en pâte, &c., avec des œufs d'hirondelle, avec du vin de Madère, qui s'était amélioré en mer. Le lendemain, nous reçumes une nouvelle viſite des Indiens, que nous couvrîmes de ſerge & de vieille toile, ne pouvant les voir nuds & tremblans de froid. Nous fimes de nouvelles chaſſes pour faire une proviſion de gibier frais; nous diſpoſant au départ, nous emportâmes la tente & l'obſervatoire dans le vaiſſeau, & bientôt après nous ſortimes du canal, auquel je donnai le nom de Noël : ſon entrée a trois lieues de large, & eſt à dix lieues des isles de St. Ildefonſe. On n'eſt pas ſûr d'y trouver des rafraichiſſemens ; ils ne conſiſtent qu'en volailles ; mais le poiſſon y eſt rare, les moules y abondent : des iſlots bas fourniſſent du céleri ; ailleurs on trouve diverſes plantes inconnues, l'épine-vinette & une petite mure qui croît ſur une plante touffue & dont les habitans ſe nourriſſent.

Nous partîmes le 29 Décembre, par un tems nébuleux qui ne nous empècha pas de voir deux goulets à l'orient de notre canal ; mais il fallut qu'il

qu'il s'éclaircit pour nous faire découvrir les isles *St. Ildefonse* qui forment un grouppe à six lieues de la terre. Plus loin nous vîmes le cap Horn, remarquable par une colline élevée & ronde ; nous le doublâmes: il forme l'extrêmité méridionale d'un grouppe d'isles inégales qui gissent devant la baie de Nassau, & qui sont connues sous le nom d'isles de l'Hermite: le cap *Mistaken* (de méprise) en forme la partie orientale; entre ces deux Caps il semble qu'il y ait un canal qui conduit à la baie de Nassau. Le sommet des collines y parait de roche nue; plusieurs sont blanchies par la fiente des oiseaux; mais les flancs & les vallées semblaient couvertes d'un vert gazon & garnies de touffes de bois. A huit heures du soir nous approchâmes du détroit: le climat de cette partie de la Terre de Feu paraissait plus doux que celui que nous venions de quitter: les pentes des collines étaient douces & formaient de longues pointes plates couvertes de forêts, & l'on n'y voyait de la neige que sur les montagnes. Parvenus près de la baie de Bon-Succès, je tirai deux coups de canon & je vis s'élever des colonnes de fumée: c'étaient des feux allumés par les habitans: j'envoyai mon lieutenant Pickersgill pour voir s'il n'y avait point de traces de l'Aventure;

autour de nous jouaient des troupes de baleines & de veaux marins. Quand les premieres jetaient de l'eau, tout le bâtiment était infecté d'une odeur empoiſonnée qui durait deux ou trois minutes : quelquefois ces animaux énormes ſe couchaient ſur le dos, & avec leurs longues nageoires pectorales, ils battaient la ſurface de la mer, & produiſaient à chaque coup un bruit pareil à l'exploſion d'un pierrier: quelquefois elles ſautaient en l'air & retombaient lourdement en faiſant écumer la mer autour d'elles: elles avaient quarante pieds de long ſur dix de large.

Mon lieutenant revint; il n'avait vu aucune trace de vaiſſeau ; les habitans vêtus de peaux de guanaques & de veaux marins avaient des bracelets de fils d'argent travaillés en filigranes & paraiſſaient être de la même race que ceux du canal de Noël : ils le reçurent avec honnêteté, & l'inviterent à conduire le vaiſſeau dans la baie ; mais je voulais reconnaître la côte de la Terre des états; j'en atteignis d'abord l'extrêmité orientale, & à peine avions-nous pris quelques rélévemens que les brouillards nous jeterent dans une épaiſſe obſcurité. Comme nous avancions à l'eſt, nous découvrîmes des iſles d'étendue inégale, entre leſquelles on voyait

un paſſage ouvert : j'aurais déſiré le traverſer & de mouiller ſous une d'entr'elles, mais n'oſant nous y hazarder dans les ténebres, je cinglai vers le nord. Là nous attendîmes que la brume fut diſſipée : une iſle que nous avions en face, nous montrait une grande quantité de veaux marins & d'oiſeaux ; cette vue me détermina à jeter l'ancre : bientôt le ciel s'éclaircit & nous vîmes l'extrêmité orientale de la Terre des Etats ou le cap *St. Jean :* trois bateaux nous conduiſirent à terre : & là nous vîmes que ces veaux étaient des lions marins connus ſous le nom d'ours de mer en d'autres climats : ils étaient ſi peu ſauvages & ſi ſtupides que nous pouvions les aſſommer à coups de bâton : les vieux mâles avaient dix à douze pieds de long, les femelles n'avaient que ſix à huit pieds : les premiers peſaient juſqu'à quinze cents livres ; cet animal reſſemble en effet au lion ; il en a la couleur, ſa criniere eſt longue, dure & groſſiere au toucher ; partout il eſt couvert de petits poils qui lui forment une robe luiſante & polie : ſa tête ſeule eſt raſe : la femelle eſt liſſe dans tout ſon corps : leurs nageoires commencent près de la poitrine, & ſont de grandes bandes plates d'une membrane noire & coriace où l'on voit à peine des traces d'ongles : celles de der-

tiere font des membranes noires féparées en cinq longs doigts très-petits : leur queue eft courte & cachée entre leurs pieds ou nageoires ; leur croupe eft ronde & couverte d'une maffe épaiffe de graiffe : le bruit qu'ils faifaient nous affourdiffait ; les mâles beuglaient comme des taureaux, les femelles comme des veaux, les petits phoques comme des agneaux. Tous vivent enfemble en groffes troupes : chaque vieux mâle choifit une large pierre dont les autres ne peuvent approcher fans combat ; les plus jeunes marchent avec toutes les femelles & les phoques : celles qui fuiaient emportaient un de leurs petits dans leur bouche. Quand nous les laiffions en paix, ils fe careffaient, leurs mufeaux fe recherchaient & fe joignaient comme s'ils fe fuffent baifés. Ils viennent fur la côte pour s'apparier ; ils ne mangent point durant ce temps & y deviennent très-maigres : c'eft en avalant des pierres qu'ils tiennent alors leur eftomac tendu.

Après en avoir tué plufieurs, nous marchâmes au fommet de l'ifle qui eft prefque plat, mais couvert de larges touffes d'herbes ou de glayeuls, entre les intervalles defquelles habitait une nouvelle efpece de phoques dont les plus longs n'ont que huit à neuf pieds : ce font des ours marins :

leur poil eſt d'un brun ſombre tacheté de points gris ; le poil en eſt plus long que celui du lion marin, mais il ne forme pas de criniere : ils ſont plus féroces & plus courageux que les lions dont ils ſe tiennent toujours ſéparés. Cette iſle nourrit beaucoup de vautours, de pingouins, de nigauds ; on y trouve quelques oies & quelques canards, des peterels gris, & d'autres oiſeaux. Nous retournâmes à bord bien chargés.

Le 1 Janvier 1775, j'envoyai chercher quelque hâvre ſur la côte ; car ce canal pouvait offrir un bon lieu de rafraichiſſement aux vaiſſeaux ; & je deſcendis encore dans l'iſle : elle eſt formée de couches d'une pierre argilleuſe, jaunâtre, & quelquefois d'une ardoiſe griſe : on n'y voit que ſix à huit plantes différentes & de petits arbriſſeaux hauts de trois pieds. Nous y fimes une chaſſe abondante d'oiſeaux : nous avions découvert près de la côte un canton où des milliers de nigauds avaient fait leurs nids ſur ces touffes d'herbes élevées ; nous en tuâmes un grand nombre à coups de bâton : cette courſe nous fit connaître un oiſeau d'un nouveau genre ; il était blanc & de la groſſeur du pigeon, appartenait à la claſſe des oiſeaux aquatiques qui marchent à gué, avait les pieds demi-palmés, & les yeux, ainſi que la baſe du bec,

entourés de petites verrues ou glandes blanches; ils exhalent une odeur qu'il eſt difficile de ſupporter. Les pingoins étaient de la groſſeur d'une petite oie ; leur ſommeil eſt ſi profond, que pour les réveiller, il faut les ſécouer à diverſes repriſes. Ils ſe défendirent avec courage & mordaient nos jambes ; quelques-uns que nous avions laiſſés pour morts, ſe relevaient & piétonnaient gravement derriere nous. Ces oiſeaux, ces phoques ſont là dans leur véritable climat; ces derniers ſont défendus contre la rigueur du froid par une grande quantité de graiſſe, & les premiers le ſont par un plumage très-épais. Les jeunes ourſins pouvaient ſeuls être mangés ; la chair des lionnes n'était pas mauvaiſe ; mais celle des lions ne ſervait que par l'huile que nous en tirions : la freſſure ſeule était mangeable.

On revint me dire qu'on avait trouvé un bon port ſur la côte, à trois lieues au couchant du cap *St. Jean :* de petites iſles remplies de lions de mer ſont à ſon entrée, & il a une petite lieue de long, ſur la moitié de large ; le fond y eſt de vaſe & de ſable ; les côtes en ſont couvertes de bois à bruler & on y voit divers courans d'eau douce : il y a un ſi grand nombre de mouettes qu'elles obſcurciſſent l'air ; elles jettent leur fiente comme pour ſe défendre, & en effet, ſa

puanteur est suffocante ; les oies, les canards, les chevaux coureurs y sont communs. Nous donnâmes à ce port le nom de *Nouvel-An*.

Dans de nouvelles excursions, nous prîmes de nouvelles especes d'oiseaux parmi lesquels était un corlieu gris dont le cou était jaunâtre, & qui était un des plus beaux oiseaux que nous eussions encore vu. Bientôt après nous levâmes l'ancre pour nous diriger sur le cap St. Jean, rocher très-élevé, près duquel est un islot. A deux lieues au couchant de ce Cap est un canal qui semble un passage entre les mers opposées. Après l'avoir doublé, nous visitâmes la côte orientale ; mais des raffales, des vents violens nous en éloignerent, & croyant l'avoir assez bien reconnue pour ce qui intéresse la navigation & la géographie, je m'en éloignai en gouvernant au sud-est.

FIN DU TOME VIII.

